This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER LIBRARY
HX K2RX 3

PFr 247.13

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918

Pd 2 encl (A

JOURNAL LITTÉRAIRE

DÉDIÉ

AU ROI,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'ACADÉMICIENS.

ANNÉE 1776.

PARTIE II.

Mars & Avril.

Fructus enim ingenii & virtutis omnisque præstantiæ tum maximus accipitur, quum in proximum quemque confertur.

Cic. de Amic. §. 19.

À BERLIN.

Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

1776.

PF 247.13

HARVARD COLLEGE LIBRARY
INGRAHAM FUND
Sept 15, 1927

Je dis librement mon advis de toutes choſes... Ce que j'en opine, c'eſt auſſi pour déclarer la meſure de ma veue, non celle des choſes.

Mont. Eſſ. Livr. II. Chap. 10.

Æquum eſt enim meminiſſe, & me, qui diſſeram, hominem eſſe, & vos, qui judicetis.

CIC.

JOURNAL LITTÉRAIRE.
ANNÉE 1776. PARTIE II.

FABIUS ET CATON.

SECOND ET DERNIER EXTRAIT. (*)

Livre IV. Les Athéniens envoient une ambaſſade à Rome. *Carnéade* eſt du nombre des envoyés. Il étoit de la ſecte des Académiciens. On ſait que

(*) Voyez le premier dans la premiere partie de ce Journal pour cette année, pag. 235 & ſuivantes.

cette secte doutoit de tout, & prétendoit qu'il n'y avoit aucune marque à l'aide de laquelle on pût distinguer le vrai d'avec le faux & le bien d'avec le mal. *Carnéade* étoit éloquent; il sut captiver les Romains, chez qui l'éloquence étoit encore inculte; ils virent dans *Carnéade* un sage, & ils s'empressèrent à faire instruire leurs enfants dans les sciences des Grecs. *Caton* voyoit plus loin que ses concitoyens; il n'étoit pas ennemi des sciences, & Athenes même l'avoit admiré; mais il ne put voir sans déplaisir un philosophe qui sur chaque objet soutenoit le pour & le contre. „Le sage, disoit-il, „doit aimer la vérité avec passion, & „ne pas profaner ses levres par des dis„cours dont il sent lui même la fausseté.„ Deux harangues que *Carnéade* avoit prononcées devant *Scipion* & le jeune *Caton*, avoient sur-tout excité le zele du vieillard. Dans la premiere le Philosophe avoit parlé de l'origine de la société & des principes du gouvernement. „Tout „pouvoir, avoit dit l'orateur d'Athenes, „ré-

„réſide chez le peuple : les hommes ſont „tous égaux & doivent également partici„per à la législation. Ils ſe ſont réunis „pour vivre en ſociété ; chacun pour ſon „propre avantage a renoncé à une portion „de ſa liberté & de ſes droits. Tout pou„voir appartient donc eſſentiellement aux „hommes réunis : mais comme tous les „membres de la ſociété ne peuvent, à „cauſe de leurs occupations privées, va„quer aux affaires générales, ils choiſiſ„ſent des hommes auxquels ils remettent „la puiſſance exécutrice. De là les diffé„rentes formes des gouvernements. Mais „le monarque, ou les nobles, ou les ſé„nateurs ne ſont que les miniſtres de la „ſociété ; le pouvoir ſuprême appar„tient invariablement au peuple, & lui„même n'a pas le droit de s'en deſſaiſir ; „car comment la génération actuelle pour„roit-elle dépouiller la poſtérité d'un avan„tage que chaque citoyen doit à ſa naiſ„ſance ? Le peuple peut, toutes les fois que „bon lui ſemble, dépoſſéder ſon roi, ſes „ſénateurs, ſes chefs ; ils ne ſont que ſes

„miniſtres. Lors même qu'il a établi une „puiſſance héréditaire, il n'eſt pas obligé „de s'y tenir. Du moment où le ſouve„rain déplait au peuple, il rentre dans „la claſſe des citoyens ordinaires. Pour „empêcher l'abus du pouvoir, il eſt né„ceſſaire que le peuple s'aſſemble fréquem„ment & à des temps marqués. C'eſt à „lui qu'appartient uniquement le droit de „choiſir ſes chefs, de faire la guerre & la „paix, & de donner des loix. C'eſt au „peuple à s'aſſembler lui-même, & ſa „puiſſance ne peut-être repréſentée par „perſonne, pas même par ceux qu'il au„roit choiſis.„ — Le jeune *Scipion* communiqua à *Caton* les principes de *Carnéade*. *Caton* en fut effrayé. „J'ai étudié „l'hiſtoire, dit-il, je n'ai pas trouvé que „jamais une nation ſe ſoit réunie volontai„rement, & qu'elle ait donné à un chef quel„que puiſſance avec la condition de la lui „reprendre au moment où elle le jugeroit „à propos. Le premier ſouverain chez „les hommes fut un vieillard reſpectable.

Le premier qui fut roi fut un pere adoré.

„Son

„Son pouvoir eut pour fondement les „bienfaits qu'il avoit répandus ſur ſes en„fants; leur obéiſſance fut ſans doute vo„lontaire, mais la reconnoiſſance, mais „le reſpect devoient la rendre inébranla„ble. Dans les plus anciens temps, des „familles nombreuſes vivoient ſous le gou„vernement d'un *Patriarche*. Ce qui „dans la ſuite éleva quelques hommes au „rang ſuprême, ce fut la chaſſe. Les bê„tes féroces, plus nombreuſes qu'aujourd' „hui, étoient redoutables pour le genre „humain. A meſure que la terre ſe rem„plit d'habitants, on commença à ſe diſ„puter les poſſeſſions, & les guerres nâ„quirent: le plus vaillant guerrier,

(Le premier qui fut roi fut un ſoldat heureux.)

Mérope Acte I. Sc. III.

„le plus habile chaſſeur devint le chef des „hommes encore à demi-ſauvages. Le „chaſſeur, ou le guerrier heureux ſe fit un „parti dans ſa nation; les compagnons „de ſes victoires devinrent les inſtruments „de ſa grandeur; ſon fils, qui avoit com„battu à ſes côtés, fut après lui le chef

„de la horde: ce qui avoit été une pré-„férence accordée volontairement, devint „une puiſſance perſonnelle. Jamais peu-„ple ne ſe choiſit des chefs qu'il pût à ſon „gré dépoſſéder. Un tel principe de „gouvernement donneroit naiſſance à des „guerres éternelles entre le ſouverain & „les ſujets. Toute abolition du pouvoir „établi eſt une violence qui ébranle l'état; „la néceſſité ſeule peut l'excuſer. Les „crimes les plus affreux des ſouverains „peuvent ſeuls donner au peuple le droit „de les chaſſer: jamais tribun ſéditieux „a-t-il tenté parmi nous de détruire le „ſénat? ce ſénat qui fut créé par les „rois & non par le peuple. Une conſé-„quence naturelle des principes de *Car-„néade* ſeroit que le ſouverain feroit des „efforts continuels pour conſerver une „puiſſance dont il auroit une fois goûté „les douceurs; les prétentions exceſſives „du peuple d'un autre côté donneroient „lieu à des troubles éternels. Le peuple „Romain ne fut pas le maître de *Romu-„lus;* il ſe ſoumit à lui comme à un guer-

„rier

„rier heureux, & conſerva quelques droits „que les rois lui accorderent: il ne jouiſ„ſoit pas originairement du droit de ju„ger les citoyens; il arracha ce droit au „ſénat qui céda à la force. Athenes, „Sparte, Argos &c. dans les temps les „plus reculés eurent des rois; l'abus „qu'ils firent de leur puiſſance, & l'accroiſ„ſement de celle du peuple, firent dans „la ſuite paſſer le pouvoir dans les mains „des grands, & à Athenes le peuple s'en „empara. — Le ſyſtême de *Carnéade* „eſt contredit non ſeulement par l'hiſtoi„re, mais auſſi par la raiſon. Il a tort „de dire que tous les hommes ſont par„faitement égaux. Quoi! ſans l'origine „des ſociétés, le jeune homme ſans expé„rience auroit prétendu à une autorité „pareille à celle du vieillard inſtruit par „les années? Aujourd'hui encore la va„leur du citoyen dépend des ſervices qu'il „rend: il ſeroit inſenſé d'accorder à l'in„capacité, à la pareſſe, un pouvoir, une „autorité qui ne ſont utiles que dans les „mains de l'homme habile & actif. —

„Faut-il faire la guerre, mettre des im-„pôts ſur le peuple? qui ſera en état de „réſoudre ces queſtions? Sera-ce un hom-„me du peuple, qui ne connoît point la „conſtitution de l'état, & qui eſt intéreſ-„ſé à ne pas accorder des contributions „qui diminuent ſon revenu, & dont il n'en-„trevoit point la néceſſité? — La lé-„giſlation ne peut être que l'ouvrage de „la ſageſſe éclairée par l'expérience. *Mi-„nos*, *Solon* &c. ont pu faire des loix; „mais des hommes ſans lumieres, occu-„pés par état de petits objets, que feront-„ils? Des réglements contradictoires, ſui-„te néceſſaire des vues intéreſſées de ceux „qui les propoſeront. — Mais le peu-„ple, dont le bonheur eſt inſéparable de „celui de l'état, qui lui-même eſt l'état, „doit néceſſairement aimer la patrie, & „par conſéquent n'avoir pour but que ſa „proſpérité. — On le croiroit; mais „comme il eſt impoſſible que le peuple „ſoit jamais aſſez éclairé pour ſe déter-„miner ſagement d'après lui-même, il „ſe laiſſera mener; & par qui ſera-t-il

„me-

„mené le plus ſouvent? Par un rhéteur „qui ſaura le captiver; la démocratie ne „ſera au fond que deſpotiſme; & le deſpote „ſera l'orateur du jour que la foule ſuivra „aveuglément. — L'état le plus heu„reux eſt celui dont la conſtitution aſſure „d'une maniere invariable le bonheur des „citoyens. Là où le peuple gouverne, „il doit y avoir néceſſairement des trou„bles, des ſéditions, & l'hiſtoire nous „l'apprend. Le temps n'eſt pas loin où „les Romains livreront des combats dans „le champ de Mars. — *Carnéade* conſi„dere les hommes comme des philoſophes „de ſang froid & désintéreſſés. Son „ſyſtême eſt très-beau dans la théorie, „mais il a contre lui l'expérience.„

Scipion n'étoit pas prévenu en faveur du gouvernement populaire; cependant il objecta à *Caton* les effets dangereux de l'abus du pouvoir dans les monarchies & les ariſtocraties; il allégua le deſpotiſme cruel des rois de Perſe, les violences d'*Alexandre* le Grand, & les injuſtices des grands de Sparte. *Caton* convint

qu'il étoit difficile de répondre à l'objection de *Scipion;* il avoua qu'il n'eſt aucune forme de gouvernement qui convienne également dans tous les temps & à tous les peuples.

Nous continuons à donner le précis de ce que Mr. de *Haller* lui fait dire, laiſſant à nos lecteurs à décider le différent. Ces queſtions ſont du goût du ſiecle, & on ſera ſans doute charmé de connoitre les ſentimens de Mr. de *Haller.*

„Des peuples vicieux & adonnés à la „volupté ne peuvent ſupporter la liberté; „les loix ſont le ſeul lien d'un état libre, „& ce lien eſt trop foible pour de tels „peuples; voilà pourquoi on ne voit au„cune ombre de liberté dans les pays „chauds, & que, hors de l'Europe, on ne „trouve preſque que des eſclaves. Il faut „que dans ces pays le pouvoir illimité „d'un ſouverain s'oppoſe aux attentats „de la cupidité & de la volupté. La na„ture même y ſemble jeter les fonde„ments de ce pouvoir. La chaleur & la „fertilité du climat rendent les hommes

„pa-

»pareſſeux & leur inſpirent l'amour du »plaiſir. Qu'il s'éleve un homme plus »actif que ſes concitoyens, un homme »chez qui l'ambition étouffe le goût du »plaiſir & du repos, aiſément il ſera le »maître. Mais ce pouvoir ne ſera pas »durable; le fils du héros ne ſera qu'un »voluptueux efféminé; un ſéditieux en»treprenant & courageux le dépouillera »bientôt de ſa puiſſance. Dans des cli»mats froids les habitants ne ſe procurent »les néceſſités de la vie que par des tra»vaux pénibles; ils ſont par conſéquent »durs, vigoureux, enclins à l'indépen»dance; il ſeroit difficile de les ſoumet»tre à l'eſclavage. De tels peuples ſont »demeurés libres, & ils ont eux-mêmes »choiſi leurs conducteurs. — Si un em»pire eſt vaſte, il lui faut un monarque. »Dans un état libre les délibérations ſont »longues, & les affaires trop nombreuſes »en ſouffriroient. Il faudroit, pour dé»fendre les frontieres, avoir ſur pied des »armées conſidérables, & accorder un trop »grand pouvoir aux gouverneurs; de tels

„commandements ſeroient l'objet de l'am-
„bition & de la cupidité. Celui qui au-
„roit commandé en maître dans les pro-
„vinces, ne rentreroit qu'avec peine dans
„la claſſe des citoyens ordinaires. Il faut
„donc, dans un empire très-étendu, un
„monarque dont l'autorité ſoit infiniment
„élevée au deſſus de celle des grands, de
„maniere que la moindre déſobéiſſance de
„leur part ſoit punie comme une révolte.
„Les réſolutions d'un ſeul homme ſont
„rapides, ſecretes, & leur exécution eſt
„plus accélérée. Cependant je ſuis fort
„éloigné de ſouhaiter de voir s'établir ja-
„mais une monarchie illimitée. Le mo-
„narque vertueux pourra être trompé; le
„monarque vicieux ſera un tyran. Le
„bonheur des peuples demanderoit donc
„qu'aucun empire ne fût trop grand.
„Dans l'âge d'or tous les royaumes étoient
„petits, & un génie même médiocre ſuffi-
„ſoit pour les gouverner. Dans des em-
„pires tel qu'étoit celui de Rome, avant
„qu'elle eût étendu ſes conquêtes dans les
„trois parties du monde, un roi eſt inu-
„tile,

»tile, & de tels empires ſont les plus heu-
»reux ſous le gouvernement des grands. —
»Tout ce que j'ai dit contre la démocra-
»tie, parle en faveur de l'ariſtocratie. La
»puiſſance du peuple, au moment où elle
»dégénere en excès, n'a plus de bornes.
»Le pouvoir des grands au contraire
»trouve naturellement ſon contrepoids
»dans le nombre de ceux qui y ſont ſou-
»mis. Les grands ne doivent leur pou-
»voir qu'aux loix, qu'à l'eſtime du peu-
»ple & à ſon bien-être; ils ſont donc in-
»téreſſés à ne pas armer contre eux les
»citoyens. — Les grands ſont plus capa-
»bles de gouverner que le peuple. Les
»lumieres ne rendent pas toujours ver-
»tueux, mais ſans lumieres la vertu eſt
»inutile. — Un ſénat compoſé de gens
»éclairés n'eſt pas auſſi facilement ébloui
»par les charmes de l'éloquence d'un ora-
»teur ſéduiſant, par l'éclat de quelques
»qualités brillantes, dont le peuple eſt
»preſque toujours la dupe. La jalouſie
»ſeule armera les grands contre celui
»d'entr'eux qui voudra tenter de s'élever

»au

„au deſſus d'eux. Lacédémone maintint „long-temps avec fermeté la conſtitu„tion de *Lycurgue*, tandis que le gouver„nement d'Athenes fut toujours variable: „tantôt le peuple ſe donna pour chef un „*Piſiſtrate*; tantôt il établit ſur lui un „certain nombre de citoyens opulents; „tantôt enfin le moindre citoyen préten„dit à l'autorité ſuprême. „

Caton convient cependant que du ſein de l'ariſtocratie pourroit, dans certaines circonſtances, naître le deſpotiſme; voici ce qu'il propoſe pour empêcher ce mal. Il ſuppoſe un empire d'une médiocre étendue, ayant pour capitale une ville peuplée; il voudroit que tous les habitants de cette ville fuſſent regardés comme compoſant le corps des grands de l'état, c'eſt à dire, comme pouvant tous aſpirer au gouvernement. On choiſiroit entre eux un ſénat de trois cents perſonnes au moins, dont l'élection ſe feroit par le ſénat même & non par le peuple. Si le pays étoit grand, il voudroit que les habitants des autres villes & les

les poſſeſſeurs des terres jouiſſent des mêmes prérogatives que les habitants de la capitale. Il faudroit que tout changement dans la conſtitution fût, par les loix mêmes, rendu très-difficile. — Chaque citoyen qui ne ſeroit pas actuellement membre du ſénat, mais qui ſeroit du nombre de ceux qui pourroient aſpirer à en être, auroit le droit de repréſentation; & il faudroit obvier à ce que les repréſentations ne devinſſent pas trop fréquentes, & à ce qu'elles ne fuſſent pas légérement rejetées. — Il ſeroit bon que dans le cas d'une guerre conſidérable ou d'un nouvel impôt, le ſénat s'aſſurât de la façon de penſer du peuple; non pour s'en faire une loi, mais parce que de ſemblables entrepriſes peuvent être rendues très-difficiles, ſi le peuple eſt mécontent. — Comme dans l'ariſtocratie la faveur plus que le mérite pourroit conduire aux honneurs, il faudroit fixer un âge avant lequel il ne ſeroit pas permis de prétendre aux emplois; perſonne ne pourroit parvenir aux premiers ſans paſſer

„aujourd'hui ſes fruits? Pourquoi les glo-
„bes céleſtes parcourent-ils leurs orbites,
„ſans que jamais perſonne ſe ſoit apperçu
„de l'action de la Divinité? Il eſt dans la
„nature des forces, qui, ſans jamais ſe dé-
„truire, conſervent le monde en équilibre.
„Si ces forces ſuffiſent aujourd'hui, pour-
„quoi n'auroient-elles pas ſuffi dans l'ori-
„gine des choſes? — Si tout ce que l'on
„nous dit des Dieux eſt incertain, la mê-
„me incertitude ſe trouve dans les idées
„de la vertu & du vice. Si nous conſul-
„tons l'hiſtoire, nous verrons que les pre-
„miers hommes ont été des ſauvages, qui,
„ſans connoître de loix, s'abandonnoient
„aux penchants naturels, & ne reſpectoient
„d'autre droit que celui du plus fort. Les
„vertus que les loix ordonnent, que l'on
„nous enſeigne, que l'on nous inculque
„dès l'enfance, & que nous croyons fon-
„dées ſur notre nature même, ne ſont
„que l'ouvrage de la coutume. Il y a
„des peuples qui tuent leurs peres dans
„leur vieilleſſe; il en eſt qui expoſent
„leurs enfants; d'autres chez qui l'inceſte

„eſt

„eſt autoriſé. L'amour de la patrie n'eſt „qu'orgueil.„ — Ici *Caton* ne put ſe contenir d'avantage. „S'il eſt un peuple, „s'écria-t-il, dont Rome ſouhaite la „deſtruction plus ardemment que celle de „Carthage, que *Carnéade* devienne le „précepteur de ce peuple; ſes leçons fe„ront plus que le fer de nos ſoldats & „que la valeur des *Scipions*. *Carnéade* „veut ôter aux hommes l'idée de la Di„vinité, & les hommes ſont ſi méchants, „ſi eſclaves de leurs penchants, qu'il y a „de la fureur à vouloir leur ôter le ſeul „frein qui puiſſe encore les retenir. Je „ne m'étonne plus que *Polybe* ait pu aſ„ſurer à ſon ami *Scipion*, que dans la Gre„ce il n'y avoit perſonne qui pour un ta„lent ne fût prêt à faire un faux ſerment. „Juſqu'ici ce crime eſt encore inconnu „dans Rome, & j'en découvre la raiſon. „Si l'homme n'a d'autre frein que les loix „civiles, il n'en aura plus dès qu'il agira „ſans témoins. L'idée de la Divinité qui „le voit, à laquelle il ne peut échapper, „eſt le contrepoids des paſſions qui l'en-

„traî-

„traînent au crime. Rien n'eſt bien, dit „*Carnéade*, rien n'eſt mal en ſoi. Mais ſi „la juſtice n'eſt qu'une invention des hom„mes, s'il n'eſt point de Dieu, ſi le ſen„timent de l'injuſte n'eſt rien, quel eſt le „crime que le méchant ne ſe croira pas „en droit de commettre? Toutes les di„gues ſont rompues & le vice inondera „la terre. Ne point aimer ſa patrie! elle „ne mérite pas que le ſage travaille pour „elle! malheur à toi, Rome, ſi *Carnéa„de* trouve des auditeurs. — Mais il „n'eſt point de Dieu, dit le prétendu ſa„ge. Inſenſé, t'es-tu fait toi-même.„ Ici notre Auteur met dans la bouche de *Caton* les preuves qui établiſſent la vérité de l'exiſtence d'une divinité.

Caton communiqua au ſénat l'indignation que lui avoient inſpiré les principes dangereux de *Carnéade*. On ſe hâta de le faire partir de Rome, & l'on en bannit tous les prétendus philoſophes de la Grece.

Livre V. L'Auteur termine cet ouvrage par l'hiſtoire des dernieres années

de

de *Caton*. Juſqu'à la fin de ſa vie il ſe montra le même. Ce fut lui qui, comme on ſait, conſeilla aux Romains de détruire Carthage; il croyoit que le ſalut de ſa patrie le demandoit: il ſe trompa, & l'hiſtoire a juſtifié l'avis ſur lequel prévalut celui de *Caton*. Les Romains ſans rivaux tournerent leurs armes contre eux-mêmes. On vit naître les *Marius*, les *Silla*, les *Pompée*, les *Céſar*, & Rome tomba dans l'eſclavage le plus aviliſſant.

POÉSIES DIVERSES ET OEUVRES MÊLÉES. A Paris, chez DURAND, Libraire, rue St. Jacques. 2 Vol. in 8vo.

Cet ouvrage imprimé en 1775 eſt de Mr. le Chevalier *du Coudray*, Seigneur des Foſſés, Gouverneur pour le Roi des villes & château d'Andely, cidevant Mouſquetaire du Roi en ſa premiere compagnie.

Le premier Volume contient *un Poëme ſur le luxe en 6 chants*, orné de gravures & enrichi de notes, précédé de deux lettres à l'Auteur de ce Poëme, l'une de Mr. de *Voltaire* & l'autre de Mr. de *Belloy* de l'Académie Françoiſe.

Le ſecond eſt compoſé d'une *lettre à Mad. la Comteſſe de T*** ſur un ſecond théatre François à Paris, & ſur le retour de l'ancien Opera comique; d'une *lettre à Mr. de Sainte-Foix*, Hiſtoriographe

phe des ordres du Roi, ſur l'établiſſement d'un tribunal pour écrire l'hiſtoire, & de quelques poéſies, anacréontiques & autres.

La lettre que Mr. de *Voltaire* écrit à Mr. *du Coudray* pour le remercier du don qu'il lui a fait de ſon poëme, nous diſpenſe de porter aucun jugement ſur cet ouvrage. Nous ne pourrions y relever que le ſeul défaut qu'y remarque Mr. de *Voltaire*, & nous ne pourrions le relever d'une maniere plus délicate, & plus conforme à notre plan, qu'il le fait lorſqu'il dit à l'Auteur: „Peut-être quelques „gens d'un goût difficile vous reprocheront de ne vous être pas aſſez ſervi de la „lime; mais je trouve que cette aiſance „ſied très-bien à un mouſquetaire.„ Ainſi nous nous contenterons d'en rapporter quelques morceaux, qui feront connoître combien Mr. *du Coudray* a de talents pour la poéſie, & combien il lui ſeroit facile d'égaler les plus grands maîtres, en ſe rendant un peu plus ſévere ſur ſes productions. Nous ne parlons pas de la haine

ſincere qu'il paroît porter au luxe, & qui annonce une ame citoyenne & vertueuſe: tout homme ami de l'humanité doit partager cette haine avec lui. Si le luxe d'un état n'étoit pas établi ſur la miſere & l'indigence des trois quarts de ſes habitants, leſquels ont de moins ce que l'autre quart a de trop, il faudroit ſans doute le célébrer ſur un autre ton que n'a fait Mr. *du Coudray*, parce qu'il eſt réellement le pere des beaux-arts, la ſource des jouiſſances agréables; il embellit l'univers. Mais il faudroit pour cet effet que toute une nation ſe reſſentit en même temps de l'heureuſe aiſance que le luxe ne procure qu'au plus petit nombre; juſqu'à l'époque de cette révolution, on aura raiſon de peindre le luxe avec les couleurs & les traits qu'emploie Mr. *du Coudray*.

Dans le chant premier voici le tableau qu'il trace des gens riches.

Le faſte a décoré vos demeures pompeuſes:
Mais les ſoucis réels, les voluptés trompeuſes,

Ver-

Verſent dans vos eſprits leur fiel empoiſonneur ;
Vous ne goûtez enfin qu'un charme ſuborneur.
Tout reſpire chez vous cette magnificence,
Cet ennui merveilleux, cette vuide abondance.
Ou voit par-tout briller en vos appartements
Magnifiques lambris, riches ameublements.
Ici c'eſt un ſallon éclatant de dorure ;
Là c'eſt un cabinet orné par la peinture.
Des bronzes, des cryſtaux, des vaſes précieux,
Des livres couverts d'or, objets ſeuls de vos yeux,
Ouvrages recherchés, chefs-d'œuvre du génie :
Ces rares manuſcrits, échappés à l'envie,
Vous les faites venir, j'en conviens, à grands frais,
Seuls vous les poſſédez, ſans les lire jamais.

A la vie inutile & agitée des riches, l'Auteur oppoſe les travaux précieux du laboureur.

Aux ardeurs du ſoleil, à la grêle, à la pluie,
Le laboureur travaille, avare de ſon temps,
Conduit, le dos courbé, deux courſiers haletants;
Dans un terrein pierreux qu'avec peine il remue,
Il trace un dur ſillon du ſoc de ſa charrue.
O cher Agriculteur! dont la pénible main
A force de travaux nourrit le genre humain,
La terre, par tes ſoins, douce & fertiliſée,
De ta ſueur brûlante eſt toujours arroſée,
Pour des hommes ingrats qui n'ont connu jamais
La valeur de ſes dons, le prix de tes bienfaits.
Une nation vaine, une orgueilleuſe race,
Oſe encor te confondre avec la populace,
Toi, qui, dans un État ſage & bien policé,
A côté des Héros devrois être placé;

Les chants ſuivants offrent des peintures fideles & animées des ridicules, des déſordres, & des vices que le luxe enfante

fante dans tous les états & dans toutes les conditions. Nous ſouhaiterions que le ton noble de l'Auteur dans la plupart de ſes détails ſe ſoutint davantage, & ne ſe rapprochât pas tant du ſtyle propre à la ſatyre. Nous tranſcrirons encore ici l'endroit du troiſieme chant où il dépeint la manie, la fureur des petits à imiter & à copier les grands.

S'il (le financier) parvient aux emplois,
c'eſt par les artifices,
La cabale, ou l'argent; jamais par les ſervices:
Il prend un train de prince, & ſon luxe fatal
Conduira ſes enfants un jour à l'hôpital.
Vain & préſomptueux, ſans talents, ſans mérite,
Le bourgeois idiot l'applaudit & l'imite.
L'artiſan enrichi, dédaignant ſon métier,
Rougit de ſes outils, jette ſon tablier.
Je vois à mes côtés fleurir & vivre au large
Guillaume le marchand, revêtu d'une charge;
Champagne, qui portoit le flambeau devant moi,
Devenir commenſal de la maiſon du Roi.

L'imbécille *Midas*, d'une ignorance pure,
Endoſſe le harnois de la magiſtrature.
Cléante achete un fief aux portes de Paris,
Leur fortune jamais n'atteint leur petit fils.
Singes de la nobleſſe, ils laiſſent leurs affaires,
Leurs maiſons, leurs contracts en des mains mercenaires.
Le fils de l'uſurier, le fils du procureur,
Prétendent par le luxe égaler le ſeigneur;
Oſant, ſous le galon, le plumet, la coëffure,
Étaler dans Paris leur ignoble figure.

La lettre de Mr. *du Coudrai* ſur l'utilité d'un ſecond théatre François à Paris, & qui commence le ſecond volume de ſes œuvres, nous paroît contenir d'excellentes vues. Il eſt certain que deux théatres du même genre dans une ville auſſi grande que Paris, en mettant plus d'émulation entre les comédiens, fourniroient auſſi plus de reſſources aux Auteurs, dont les pieces rejetées par une troupe, ſeroient peut-être accueillies par l'autre. Les plaiſirs du public en ſeroient

roient de même plus variés; ſans parler de la hauteur rebutante avec laquelle ſont traités les gens de lettres qui ſe livrent au théatre; hauteur que donnent preſque toujours les privileges excluſifs à ceux qui en ſont pourvus, & dont l'établiſſement en queſtion rabattroit ſans doute beaucoup. Au reſte notre réflexion ne porte que ſur le général.

La lettre à Mr. de *Sainte-Foix*, ſur l'érection d'un tribunal pour écrire l'hiſtoire, préſente un projet très-utile, dont l'exécution rendroit à coup ſur les hiſtoires de chaque peuple moins ſuſpectes de menſonge, de flatterie, de déguiſement, d'exagération, enfin de tous les défauts qu'on reproche à ces monuments publics des faits & des événements dont on veut perpétuer la mémoire. Mr. *du Coudrai* trouve chez les Chinois le modele du tribunal qu'il propoſe. Mais ce tribunal, quelque integre & incorruptible qu'il pût être, ſeroit-il toujours libre de tout écrire? Tout en applaudiſſant au deſſein louable de l'Auteur, nous croyons

que l'hiſtoire ne ſera jamais écrite avec toute la vérité & l'impartialité qu'elle exige, que chez les peuples où exiſte la liberté de la preſſe; & encore, qui répondra que les paſſions, les intérêts particuliers de l'hiſtorien n'ont pas quelquefois conduit ſa plume?

Un ami auquel je liſois ce manuſcrit, m'interrompit en diſant. „Et où trouverez-vous un hiſtorien qui oſe aſſurer „que l'intérêt ne l'a jamais ſéduit, que la „paſſion ne l'a jamais aveuglé, que ſa maniere d'enviſager les choſes ne les lui a „jamais repréſentées ſous un faux jour?„ Je répondis. „Vous prenez mes expreſſions trop à la lettre, & vous ſuppoſez „que l'hiſtoire exige une impartialité parfaite & une vérité totale. Vous avez „raiſon, en conſidérant les choſes d'une „maniere abſtraite; mais je parle d'une „hiſtoire écrite par des hommes. — „Changez donc, repliqua-t-il, vos expreſſions, & dites: nous croyons que „l'hiſtoire ne ſera jamais écrite avec toute la bonne foi qu'elle peut exiger d'un „hom-

„homme, que chez les peuples qui jouiſ-„ſent de la liberté de la preſſe.„

A ces réflexions, nous en ajouterons quelques-unes ſur le luxe. Les uns comprennent ſous cette dénomination tout ce qui va au delà du ſimple néceſſaire; & ils n'ont pas de peine à faire ſentir les inconvénients qui réſulteroient de l'abolition de ce luxe. Les autres ne donnent ce nom qu'à l'abus des richeſſes, &, comme tout abus eſt blâmable, ils trouvent aiſément le moyen d'en faire la ſatyre. Mais ceux qui adoptent l'autre définition ne ſe rendent pas. La définition, *le luxe eſt l'abus des richeſſes*, n'eſt pas aſſez préciſe: l'amour de toute jouiſſance agréable, le goût même des beaux-arts, peut devenir un abus; il peut ſe contenir dans les bornes preſcrites par la raiſon; c'eſt ce dernier point de vue que ſaiſiſſent les partiſans du luxe; & ils objectent à leurs adverſaires la vie malheureuſe que les hommes traîneroient dans ce monde ſi l'on banniſſoit les arts. Ne pourroit-on pas accorder les deux

partis en bornant la ſignification du mot *Luxe* aux jouiſſances agréables qu'un citoyen ſe procure, tandis que la plupart des individus du même ordre ne peuvent pas ſe les procurer? Nous nous croyons en état de juſtifier cette définition par les maux qui en réſultent dans la ſociété. Nous nous bornons à inviter nos Lecteurs à la comparer avec les déſordres & les vices que, ſelon Mr. *du Coudrai* & la vérité, le luxe introduit dans les états les mieux policés. C'eſt cette eſpèce de luxe qui occaſionne, ou du moins augmente la confuſion des ordres & des conditions. Le banquier tient une table de prince.... Mais il peut le faire; il eſt plus riche qu'il ne faut pour ſoutenir cette dépenſe... Il ne doit pas le faire, quoiqu'il le puiſſe, préciſément parce qu'il eſt banquier, & qu'il n'eſt pas prince. Que chacun ſe tienne dans les bornes que lui fixe ſon rang; qu'il n'en ſorte que lorſque ſon mérite force l'état à l'élever à un rang ſupérieur; & nous croyons que tous les déſordres du luxe ceſ-

ceſſeront; même ceux qui naiſſent du mauvais goût dans les ouvrages de l'art. Au reſte nous n'avons pas beſoin de dire que notre définition montre pourquoi & comment ce qui eſt luxe dans un ſiecle ne l'eſt point dans un autre.

OBSERVATIONS CHIRURGICALES. Par Mr. SCHMUCKER &c.

TROISIEME ET DERNIER EXTRAIT (*).

Les hernies de tout genre occupent beaucoup notre Auteur dans la ſuite de ſon ouvrage. Les obſervations qu'il donne ſont très-remarquables, & contiennent quantité de regles pratiques, qui méritent l'approbation des chirurgiens les plus habiles. La crainte d'être diffus nous empêche d'entrer dans le détail; nous nous bornerons à donner quelque idée d'une méthode qui nous ſemble nouvelle, & au moyen de laquelle Mr. *Schmucker* guérit radicalement les hernies inguinales & ſcrotales.

Il

(*) Voyez le premier dans ce Journal Tome XIII. pag. 44 & ſuivantes; & le ſecond Tome XXI. pag. 94 & ſuivantes.

Il eſt connu qu'on remédie aux ſuites fâcheuſes des hernies, ou par les bandages, ou par l'opération. Les ſimples bandages ſont quelquefois ſuffiſants pour guérir des hernies chez les enfants & chez de jeunes gens; & ils ſont en général beaucoup de bien quand ils ſont bien faits & bien appliqués, & quand on a fait, avant d'y avoir recours, la reſpoſition de l'hernie ſelon les regles de l'art. Mais en abandonnant les hernies, & particuliérement les hernies inguinales, au hazard, ſans empêcher leur aggrandiſſement par un bandage convenable, les boyaux ou l'omentum deſcendent à la fin juſque dans le ſcrotum & forment des hernies ſcrotales. Pour en prévenir l'incarcération, & délivrer pour jamais les malades d'une auſſi terrible incommodité, on eſt obligé d'avoir recours à l'opération. Mais où eſt l'homme, pour peu qu'il ait étudié la chirurgie, qui ne ſache pas que l'opération même, faite ſelon la méthode ordinaire, ne garantit pas toujours d'une rechûte?

Notre Auteur montre ici que les différentes méthodes qu'on a employées juſqu'à préſent pour l'opération des hernies ſcrotales, ne valent pas la ſienne pour guérir radicalement & empêcher le retour du mal. Il a le mérite d'avoir le premier heureuſement appliqué à l'opération des hernies ſcrotales, les conſeils du célebre *le Dran* pour les hernies inguinales, c'eſt à dire, de lier le ſac herniеux, ce que notre Auteur fait avec la précaution de ſéparer adroitement ce ſac, de façon qu'il ne touche pas le cordon ſpermatique.

Quant à l'opération même, voici comme elle ſe fait. Mr. *Schmucker* fait ſortir l'hernie autant qu'il eſt poſſible, pour en avoir le ſac très-tendu; il y fait alors l'inciſion néceſſaire, & ſépare ce ſac de la peau du cordon ſpermatique & des autres parties adhérentes, après quoi il l'ouvre, & fait rentrer dans l'abdomen la portion de boyaux ou de l'omentum qui ſe trouve dans le ſac hernieux. On dilate pour cet effet, s'il eſt néceſſaire, l'an-

l'anneau de l'abdomen, l'Auteur fait en même temps ſortir plus en dehors le ſac hernieux, & après l'avoir lié auſſi près qu'il eſt poſſible de l'anneau de l'abdomen, il le découpe à deux doigts de la ligature. On panſe enſuite le malade convenablement, & on lui frotte tout l'abdomen avec une huile tiede, compoſée d'huile de camomille, d'huile de lin, & d'un peu de camphre; on met ſur l'abdomen des compreſſes de flanelle imbibées dans la même huile, & on applique ſur tout l'appareil des fomentations émollientes.

Dabord après l'opération le malade prend d'heure en heure une cuillerée à ſoupe du remede ſuivant:

℞. Olei Amigdal. dulc. & ſine igne expreſ. ℥iij.
Syrup. Papav. alb. ℥j.
Laud. liquid. Sydenh. ℥j.

On lui fait obſerver une diete exacte, & on emploie dans la ſuite les remedes néceſſaires pour modérer la fievre.

Mr.

Mr. *Schmucker* donne deux exemples très-remarquables d'hernies ſcrotales qu'il a guéries radicalement par l'opération faite à ſa maniere.

L'un de ces malades étoit un jeune homme de 15 ans, qui devint enſuite maréchal ferrant, & ſoutint tous les travaux pénibles & inſéparables de cette profeſſion, ſans avoir jamais eu beſoin d'un brayer. L'autre eſt Mr. *Zimmermann*, Médecin de Sa Majeſté Britannique. Nous ne nous arrêterons pas ici à faire ſentir combien il a fallu à Mr. *Schmucker* de ſavoir, d'adreſſe, & d'intrépidité, pour terminer auſſi heureuſement qu'il l'a fait, une opération à tous égards très-difficile, & très-dangereuſe; feu le Profeſſeur *Meckel* a déjà decrit cette maladie & ſa cure (*). Nous dirons dont ſeulement que ces exemples prou-

(*) Voyez *Meckelii tractatus de morbo hernioſo congenito, ſingulari & complicato feliciter curato.*

Note du Journaliſte.

prouvent ſuffiſamment la bonté d'une méthode qui mérite l'attention des connoiſſeurs. Notre Auteur tâchera, s'il eſt poſſible, de la perfectionner encore, & de la rendre moins douloureuſe.

Les obſervations ſur la taille qui ſuivent, ne ſont pas moins intéreſſantes. Par tout Mr. *Schmucker* fait briller ce génie d'obſervateur, qui ſaiſit chaque fait remarquable, pour en tirer des conſéquences propres à enrichir & à perfectionner l'art, & à rendre les opérations plus ſûres. Nous ſommes fâchés de ne pouvoir le ſuivre, ſans paſſer les bornes d'un extrait. Contentons-nous donc de rendre compte à nos lecteurs de deux obſervations intéreſſantes; l'une regarde la ponction de la veſſie d'après la méthode de *Flurend*, & l'autre contient ce que notre Auteur a remarqué dans la morſure des chiens enragés.

Mr. *Schmucker* fut conſulté par un étranger, qui après avoir été incommodé pendant quelques années d'une difficulté d'uriner, fut tout d'un coup attaqué d'une

d'une ischurie complete. Mr. *Schmucker* lui trouva le pouls fort & tendu; il lui ordonna pour cela une saignée, des fomentations émollientes & résolvantes, avec des lavements, & des sangsues dans la région du périnée; il tâcha en même temps d'appliquer la sonde; il eut recours aux bains; il fit continuer les lavements, mais tout cela inutilement; l'ischurie continua, & le malade se trouva en danger; l'opération fut encore le seul moyen de le sauver. On le mit pour cet effet dans une situation convenable, & Mr. *Schmucker* introduisit l'index dans l'anus, jusqu'à ce qu'il pût toucher la plus grande extension de la vessie, il appliqua alors le trois-quarts de *Flurend* à côté de son doigt & y perça le vessie, en poussant avec la précaution nécessaire ce trois-quarts aussi loin qu'il pût, après quoi il le retira en y laissant la canule. Le malade ne sentit presque point du tout cette opération, & perdit à l'instant même avec beaucoup de soulagement une grande quantité d'urine. On affermit la canule par

par des longuettes & le bandage double T, & l'on mit le malade au lit. Mr. *Schmucker* lui fit prendre intérieurement une potion de ſel de *Glauber* & de nitre, & injecta dans l'uretre de l'huile d'amandes douces. Le malade eût le ſoir une ſelle pendant laquelle on fut obligé de tenir la canule afin qu'elle ne tombât pas. Il ſe trouva auſſi le lendemain ſans fievre, & eut quelque envie d'uriner. Pour en être plus ſûr, on lui boucha l'ouverture de la cannule par un bouchon de bois de gayac, mais après quelques heures on fut obligé de rouvrir pour en faire ſortir l'urine, ce qu'on continua de deux en deux heures juſqu'au troiſieme jour, où le malade commença à uriner par la voie ordinaire. L'Auteur retira alors la canule de l'anus, dans lequel il injecta de temps en temps du lait avec de l'huile d'amandes douces & à la fin de l'eau froide; par ce moyen le malade ſe rétablit parfaitement dans l'eſpace de quinze jours.

Les obſervations que notre Auteur nous communique ſur l'hydrophobie, ſuite de

de la morſure d'un chien enragé, ſont très-curieuſes. Il eſt connu qu'on a contre cette maladie, dont l'idée ſeule fait frémir l'humanité, employé quantité de remedes avec un ſuccès toujours très-variable. Nous n'en donnerons pas le catalogue; il nous ſuffit de faire ſouvenir nos lecteurs qu'il y a bien des cas où les remedes les plus vantés dans ce genre n'ont abſolument rien fait.

Notre Auteur mérite donc la reconnoiſſance du public, à qui il communique un remede qui à déjà ſauvé pluſieurs malheureux. Le voici.

On fait ſcarifier profondement les parties mordues; on les fait ſaigner pendant quelque temps; & on y excite par les mouches cantharides une forte ſuppuration. Tous les malades traités de cette maniere ont conſtamment été parfaitement rétablis.

Un chien enragé mordit en 1739 un ſoldat; l'Auteur fit faire d'abord de profondes inciſions dans la plaie même; le ſang en fut toujours lavé avec de l'eau tiede,

tiede, ce qui dura près d'une demi-heure; on frotta alors les parties ſcarifiées avec la poudre de mouches cantharides, & on y appliqua un emplâtre de mouches cantharides. Le malade prit intérieurement quatre fois par jour une poudre compoſée d'une demi-drachme de nitre & de deux grains de camphre, & obſerva une bonne diete. La plaie & tout le pied s'enflamma & enfla conſidérablement les huit premiers jours; cependant on continua l'application de l'emplâtre de mouches cantharides, ce qui produiſit à la fin une grande plaie qu'on panſa avec l'onguent de baſilic, mêlé avec un peu de mouches cantharides. La guériſon tarda de cette façon juſqu'à la quatrieme ſemaine, où le malade quitta l'hôpital après avoir pris une purgation. Depuis ce temps il s'eſt conſtamment bien porté, & n'eſt mort qu'en 1742 à la ſuite d'une grande bleſſure.

Le chien du boucher *John* de Potsdam devint enragé au milieu de l'hiver 1753, & mordit le troiſieme Janvier un gre-

grenadier des non-rangés, deux grenadiers des gardes, deux grenadiers du bataillon de *Retzow*, quatre fusiliers du régiment de S. A. R. Monseigneur le Prince *Henri*, & enfin le boucher son maître, une vieille femme, & un enfant.

Les deux grenadiers des gardes entrerent dès le jour suivant dans l'hôpital de notre Auteur, qui dans ce temps étoit Chirurgien-Major des gardes. L'un de ces soldats avoit 36 & l'autre 23 ans. On leur fit de profondes incisions dans les plaies, on y mit de la poudre de mouches cantharides, & on y appliqua aussi l'emplâtre. (L'Auteur donne en général aux mouches cantharides la préférence sur l'onguent égyptiaque & le mercure précipité rouge, parce que les mouches irritent plus efficacement, & produisent aussi une plus forte suppuration que les autres remedes.) Quelques jours après, les plaies s'enflammerent & commencerent à suppurer fortement; on entretint pendant quatre semaines cette suppuration au moyen de l'onguent de basilic

avec

avec la poudre de mouches cantharides. Le quatrieme jour le ſoldat qui avoit 23 ans commença à uriner du ſang; on continua cependant l'uſage des mouches cantharides, en obſervant de lui donner de temps en temps dans la journée quelques taſſes de lait tiede dans lequel on avoit fait cuire des fleurs de ſureau, ce qui lui fit tant de bien que le 10 Février il quitta l'hôpital, étant parfaitement rétabli.

L'autre ſoldat de 36 ans ne fut rétabli que le 20 Février; il lui reſta encore pendant quelque temps, tous les vendredis, jour où il avoit eu le malheur d'être mordu, un accès de triſteſſe. Mais comme le commandeur de ſa compagnie l'employoit juſtement ce jour là à différentes commiſſions, ces accès ſe perdirent à la fin entiérement.

Tous les deux ont encore ſervi avec beaucoup d'activité juſqu'à 1758, que le plus jeune mourut d'une fievre putride; l'autre a fait toutes les campagnes, ſe portant toujours très-bien, & n'eſt mort qu'à

qu'à la fin de 1763 à Minden d'une fievre maligne.

Le Chirurgien Major du régiment de Monſeigneur le Prince *Henri*, employa, d'après les conſeils de notre Auteur, les mêmes remedes pour ſes quatre malades, avec cette différence qu'il les fit encore frotter avec du mercure, ce qui leur cauſa une légere ſalivation de trois ſemaines; après cela il leur fit faire uſage pendant quinze jours de la limaille de cuivre répandue ſur une beurrée. Tous les quatres ſe rétablirent parfaitement, & furent tués dans les trois premieres années de la derniere guerre.

On négligea chez le grenadier des nonrangés la ſcarification & l'uſage de mouches cantharides, comptant le guérir encore par quelques remedes ſpécifiques, mais il mourut hydrophobe le 13 Avril.

Les deux grenadiers du bataillon de *Retzow* furent ſaignés, & on leur fit prendre différents remedes, particuliérement la limaille de cuivre avec des beurrées; leur plaies furent panſées comme

des

des plaies ordinaires. Mais l'un devint hydrophobe le 8 Février, & mourut le 10; & la rage ſe manifeſta chez l'autre le 14 du même mois, & il mourut le 16.

Le boucher *John* fit venir un Chirurgien de la ville, qui le ſaigna & lui donna quelques doſes d'une poudre tempérante; les plaies furent lavées avec du vin tiede, ſcarifiées légérement, & couvertes de l'emplâtre de mouches cantharides. Le jour ſuivant on panſa les plaies avec l'onguent de baſilic; le même jour on conſulta encore un autre Chirurgien qui réitéra la ſaignée, & ordonna tous les ſoirs & tous les matins, chaque fois un gros de limaille de cuivre avec une beurrée. Quelques jours après on donna à ce boucher un autre remede qu'on diſoit ſpécifique; il lui cauſa de très-fortes tranchées: cependant il ſe rétablit & ſortit en quinze jours.

Six ſemaines après il voulut communier, & le fit avec beaucoup de dévotion; mais dans le moment même qu'il

voulut prendre la coupe, des convulsions l'obligerent à quitter l'église. Il devint triste, & eut du dégoût pour le manger & le boire. On fit venir celui qui l'avoit traité auparavant; il le saigna aux deux pieds, lui appliqua des mouches cantharides, & voulut lui donner une poudre tempérante, mais les convulsions reprirent de nouveau; le malade devint hydrophobe & mourut cinq jours après.

Le vieille femme qui fut mordue à travers deux jupes épaisses de flanelle, n'eut que de légeres contusions, qui ne lui firent pas beaucoup de mal; elle se lava pour cet effet simplement avec de l'eau fraîche sans y faire beaucoup d'attention. Au commencement du mois de Mars elle se sentit foible, & croyant mourir, elle voulut communier, mais en prenant la coupe il lui arriva le même accident qu'au boucher; elle mourut le jour suivant avec beaucoup d'angoisses.

On donna de même différents remedes à l'enfant, mais il expira au milieu des convulsions les plus terribles.

No-

Notre Auteur fait encore part au public des obſervations faites par Mr. *Opitz*, habile Médecin de Minden, & par deux Chirurgiens Majors, qui tous les trois ont rétabli heureuſement, d'après la méthode de Mr. *Schmucker*, différentes perſonnes mordues par des chiens & des chats enragés.

Nos Lecteurs jugeront à préſent par eux-mêmes, ſi un ouvrage rempli de tant d'obſervations excellentes, dont nous n'avons pu faire connoître que la moindre partie, ne mérite pas l'applaudiſſement du public, & n'eſt pas digne d'être mis à côté des productions des *Garagots*, des *le Dran*, des *Petits*, des *Louis*, & des *Platners*.

LES LOISIRS D'UNE JEUNE DAME.

Tandis que l'aigle atteint le ſéjour du tonnerre,
La timide progné vole en raſant la terre.
Philoſophe de Sans-Souci à d'Argens.

A Berlin, chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi. 1776. 8vo de 142 pages, ſans la dédicace, la préface & la table des matieres.

Cet ouvrage, dédié à S. A. R. Monſeigneur le Prince *Henri* de Pruſſe, frere du Roi, eſt partie en vers, partie en proſe, & renferme quatre idylles imitées de *Geſsner*, la deſcription d'un voyage, pluſieurs pieces de vers, parmi leſquelles ſe trouve une imitation d'un morceau de *Virgile*; & enfin deux contes moraux dans le goût de *Marmontel*.

Nous paſſons ſous ſilence la dédicace; tout le monde ſait ce qu'elle peut contenir.

Dans

Dans la préface la jeune Dame déclare qu'elle écrit ſans prétention, & ſeulement pour s'amuſer; que ſes ouvrages ayant obtenu les applaudiſſements de ſes amis, elle a cru pouvoir en eſpérer autant du public, &c. &c., enfin la préface finit par ces mots. „Un foible, com„mun à tous ceux qui écrivent, eſt de „vouloir être applaudis; je ne m'en dé„fends pas, c'eſt ce motif qui m'a d'abord „engagée à communiquer à quelques per„ſonnes ce que je n'avois fait que pour „m'amuſer; & ce même foible me fit „croire à leur approbation; je ne me „flatte pas d'obtenir celle du public avec „la même facilité, je compte cependant „ſur quelqu'indulgence en faveur de ma „jeuneſſe & de mon ſexe.

L'indulgence qu'implore ici l'Auteur, en faveur de ſon âge & de ſon ſexe, ne doit pas aller au point de ne faire aucune remarque; elle deviendroit alors foibleſſe. D'ailleurs puiſque la Dame eſt jeune, elle nous permettra de compter à notre tour, qu'elle voudra bien profiter de nos

observations quand elles seront justes, & nous espérons n'en faire pas d'autres. Quant à l'indulgence qu'exige le sexe, nous promettons de ne rien dire que nous n'eussions dit également aux *Deshouliere*, aux *la Suze*, aux *Sévigné*. &c. Femmes d'un mérite reconnu, duquel notre jeune Dame pourroit approcher, si les personnes qui voient ses amusements littéraires en manuscrit, mêloient, comme nous, les avis aux applaudissements. Car, nous lui accordons sincérement les nôtres; & nous ne faisons quelques remarques, que dans la vue de lui assurer l'approbation du public pour les autres ouvrages qu'il attend d'elle.

Nous ne citerons aucun morceau des idylles imitées de *Gesner*; elles sont trop connues, sur-tout depuis la nouvelle traduction qu'on en a faite en vers, & dont nous n'avons pu que parler (*) avantageusement. Nous nous contenterons de faire les remarques suivantes.

Ces

(*) Volume XX. de ce Journal, p. 93 & suivantes.

Ces idylles ſont en vers alexandrins à rimes plattes, ce qui nous paroît peu convenable au genre. L'idylle, de l'aveu de *Boileau*, le Dictateur du Parnaſſe françois,

..... aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe.....

C'eſt pourquoi les vers alexandrins ſeuls ne nous paroiſſent pas propres à ce genre de poéſie; ces vers ſont les plus pompeux qu'on puiſſe faire en François, comme le prouve l'uſage qu'on en fait dans toutes les pieces graves & ſérieuſes. Nous croyons avoir en notre faveur le ſuffrage de pluſieurs juges de poids. Voici un morceau d'une idille de *Segrais*, qui, ſelon Mr. de *Fontenelle*, eſt le plus excellent modele que nous ayons de la poéſie paſtorale:

Timarette s'en eſt allée:
L'ingrate, mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs,
Laiſſe mon ame déſolée
A la merci de mes douleurs.

Je n'eſpérai jamais qu'un jour elle eut envie
De finir de mes maux le pitoyable cours;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

Mr. l'Abbé *Batteux* dit dans ſon cours de littérature, en parlant de Madame *Deshouliere*, qu'elle ne cede en rien à ceux qui l'ont précedée dans ce genre (la poéſie paſtorale): *ſes paſtorales ont une douceur qui enchante, c'eſt dommage qu'il n'y ait pas plus de variété dans ſes ſujets; il y regne un fond de mélancolie qui les rend un peu monotones. Malgré cela on admirera toujours ſes éclogues d'*Iris, *du ruiſſeau, des oiſeaux* &c. Et de toutes ces pieces celle d'*Iris* eſt la ſeule qui ſoit en vers réguliers, l'auteur l'a intitulée *éclogue*. Quant aux autres ouvrages en ce genre qui font tant d'honneur à Madame *Deshoulieres*, & auxquels elle à donné le nom d'*idylles*, ils ſont tous en vers libres. Auſſi Mrs. *Léonard*, & *Berquin* ont-ils fait toutes leurs idylles en vers libres, & le *Théocrite* Suiſſe a préféré la proſe, comme plus

plus approchante encore de la ſimplicité du genre. Nous oſons donc exhorter la jeune Dame à faire déſormais ſes idylles en vers libres.

La verſification Françoiſe ne ſeroit pas auſſi difficile qu', au jugement de *Voltaire* même, elle l'eſt par les loix ſéveres qu'elle impoſe, & par la rareté des rimes que notre langue fournit, ſi les rimes *penſée* & *enivrée; vertu* & *ingenu; couronner* & *égarer; ſouvenirs* & *plaiſirs*, &c. qui ſe trouvent toutes dans la premiere idylle, étoient bonnes, ſur-tout dans les vers alexandrins; & ſi l'*e* muet ſeul & ſans élifion pouvoit ſe trouver au milieu d'un vers; comme on le trouve page 3,

La *Joie*, l'aimable paix &c.

& dans quelques autres endroits.

Au reſte ces quatre idylles montrent de la facilité, & un talent qui ne demande qu'à être cultivé.

Venons au voyage.

C'eſt en hiver, dit l'Auteur, que

„Docile aux loix de l'hyménée,
„Je quittai l'aimable contrée,

„Dont l'habitant au ſang bouillant,
„A l'eſprit fin & ſémillant,
„Au teint ſouvent couvert de hâle
„Tous les ans dans la capitale,
„Apportant un trouſſeau menu,
„De ſa terre ſeigneuriale
„Vient conſommer le revenu;

c'eſt dommage que la fauſſe rime *née* & *trée* dépare ce joli morceau, ainſi que celle de *hâle* & *capitale*.

„La ſeconde journée„ (c'eſt la jeune Dame qui parle) „mes ſens un peu ré-„créés par la diverſité des objets, ré-„prirent leurs facultés premieres, & re-„devinrent ſuſceptibles de ſenſations agréa-„bles; je ne ſais cependant trop de quel-„le nature furent celles que j'éprouvai „chez Mdlle de ***, chez laquelle nous „paſſâmes notre ſeconde ſoirée: elle étoit, „lorſque nous arrivâmes, très-occupée à „gronder ſes ſervantes ſur la mort d'une „poule, que leur négligence avoit laiſſé „périr; cette réprimande ſe faiſoit à l'en-„droit même du délit, c'eſt à dire, dans „une cour très-vaſte & ſi merveilleuſe-

„ment

»ment bien percée que les vents y souf-
»flent, en même temps, des quatre par-
»ties du monde: notre arrivée ne fit
»qu'une légere diverſion à ſa douleur, &
»auſſitôt commença une magnifique orai-
»ſon funebre dans laquelle elle fit une
»pompeuſe énumération des talents, qua-
»lités & gentilleſſes de la défunte, à la-
»quelle la célebre *caquet bon bec* même
»n'eut point été comparable; quelques
»réflexions morales ſuivirent, ſur la folie
»de s'attacher aux choſes périſſables; ſur
»cela comparaiſon de ſa poule à mon ma-
»ri, que la mort pouvoit auſſi m'enlever:
»cette idée me parût ſi plaiſante que mal-
»gré le froid exceſſif que j'avois, je ne
»pus m'empêcher de faire une éclat de
»rire, elle rit auſſi ſans ſavoir aſſurément
»de quoi; cela ayant dérangé l'ordre de
»ſon diſcours, nous reprîmes le chemin
»de la maiſon où nous trouvâmes fort
»heureuſement un grand feu; je la laiſſai
»alors me raconter ſes diſgraces tout à
»ſon aiſe: cependant en me chauffant il
»me prit envie de faire l'épitaphe de ſa

„poule; je le lui propoſai d'un air grave: „acceptant auſſitôt avec joie,

„Elle courut à ſon armoire,
„Pour y chercher une écritoire,
„Monument, dit-elle, fameux
„Dans l'hiſtoire de ſes ayeux,
„Pour avoir eu jadis la gloire,
„D'avoir aſſez ſouvent ſervi
„Pour écrire au bon Roi Henri.

„Nous eumes toutes les peines du monde „à la mettre en état de ſervir de nouveau; „quel moyen de trouver de l'encre dans „un lieu comme celui-là? l'écritoire du „Curé de la Paroiſſe étoit peut-être dans „le même état, ſans avoir eu l'honneur „d'être employée à un uſage auſſi illuſtre; „d'ailleurs on l'eut ſans doute trouvé cou„ché, car il étoit un peu plus de huit „heures. Il fallut donc ſe réſoudre à fai„re de l'encre avec du noir de fumée & „du vinaigre. J'écrivis de mon mieux „l'épitaphe ſuivante:

„Ci gît une poule chérie,
„Morte à l'aurore de ſa vie
„Paſſant, qui pleurez ſur ſa mort,
„Craignez pour vous le même ſort.

„Mon

„Mon amie, enchantée de mon épitaphe, „m'assura qu'elle en orneroit le mausolée „de sa poule. La conversation s'égaya, „l'on parla de souper & j'en fus ravie. „Mdlle de *** se souvint alors de Mr. „de ***; elle lui fit dire mon arrivée en „le priant de venir partager le joyeux „festin; la politesse ne me permit pas de „m'y opposer, quoique j'eusse de bien „bon cœur soupé toute seule; il fallut „donc prendre patience & écouter en at- „tendant l'éloge de Mr. de ***. Tu sais „que ce vieux amant sexagénaire est en „possession du cœur de nôtre amie, de- „puis environ une trentaine d'années, sans „avoir eu la force de franchir encore le „préjugé qui s'oppose à leur bonheur, en „honorant de sa main une fille de bonne „maison, mais qui n'a point l'avantage „de compter, comme lui, seize quartiers „sans mésalliance; cependant la bonne „Mdlle de *** ne se plaint que du sort „& sur le ton

„D'une héroïne de roman,
„Tu l'entendrois, à chaque instant,

„Vanter la tendre & vive flamme
„De ſon trop malheureux amant,
„Et la nobleſſe de ſon ame,
„Qui ſacrifie au ſentiment
„Un amour qui fait ſon tourment.

„Il n'eſt guere poſſible de lui faire entendre raiſon là deſſus; cependant quelquefois elle s'attendrit lorſqu'on lui cite les exemples de gens qui ſe ſont aſſez aimés, pour avoir ſacrifié bien plus à l'amour que le ridicule avantage de compter dans l'antiquité un grand nombre d'ayeux, toujours équivoques, & qui n'ont ſouvent tranſmis à leurs deſcendants que le foible mérite d'un nom qu'ils avoient reçu.

„Mr. de *** arriva enfin, l'on ſervit & nous mangeâmes, du meilleur appétit du monde, un très mauvais ſouper; il fut gai & long, je m'y amuſai fort des tendres œillades de nos vieux amants; il faut avouer que nous formions un contraſte aſſez plaiſant, le vin animant Mr. de ***, il dit à ſa maîtreſſe les plus jolies choſes du monde,

„aux-

„auxquelles elle répondoit par ces petites „minauderies, ſi naturelles à notre ſexe, „qu'il ne peut s'en défaire, même lorſque „la ſaiſon en eſt paſſée; car de bonne „foi, il faut convenir que ce qui eſt gra„ces à vingt ans, à quarante eſt tout „au moins grimaces; cependant comme „Mdlle de *** eſt réellement une bonne „fille & que je l'aime de tout mon cœur, „je ſaiſis cette occaſion, pour faire va„loir ſes intérêts; je parlai à Mr. de *** „du tort qu'il faiſoit à la réputation de „mon amie, (j'eus alors toutes les pei„nes du monde à m'empêcher de rire) „je combattis ſes préjugés, j'en appellai „au véritable honneur, enfin le vin & „moi nous lui tournâmes ſi bien la tête, „que quittant la table comme un fou, „ſe méfiant ſans doute de lui-même, „il courut écrire les ſermens les plus „poſitifs d'être l'époux de Mdlle de *** „ſous moins d'un mois; il y ajouta un „dédit conſidérable au cas d'inconſtance, „& vint ſe jetter à ſes pieds, en lui of„frant dans cet écrit, l'hommage trop

„dif-

„différé de ſon cœur & de ſa main: tout „cela ſe fit avec une certaine pompe qui „tenoit beaucoup de l'ancienne chevale„rie: la bonne fille pleuroit de joye & „ſon vieux amant paroiſſoit auſſi content „qu'elle. Je la félicitai de bien bon cœur, „& fus chercher dans un très-méchant lit, „quoique de belle apparence, un repos „que la fatigue me fit aiſément trouver.„

Nous n'avons pu réſiſter à la tentation de tranſcrire ici ce morceau quoiqu'un peu long, tant parce qu'il nous paroît propre à amuſer nos lecteurs par ſa gaieté, que parce qu'il attaque le plus ridicule de tous les ridicules. Cependant nous aurions voulu ſavoir où cet amant courut chercher une écritoire; il n'y a pas d'apparence qu'il ait écrit une promeſſe de mariage & un dédit avec la mauvaiſe encre qui a ſervi à écrire l'épitaphe de la poule.

L'apoſtrophe ſuivante à l'amour, nous paroît encore mériter une place ici.

„O toi, l'arbitre de notre être!
„Amour, quel eſt donc ton pouvoir!

„Lorſ-

„Lorſque d'un cœur tu t'es rendu le maître,
„Comme tu ſais lui cacher ſon devoir!
„De l'amitié la flamme languiſſante
„S'éteint bientôt dans le cœur d'une amante;
„Un ſentiment ardent, impétueux,
„Enchaîne, abſorbe, aſſervit ſa jeune ame;
„Toute à l'objet qui fit naître ſa flamme,
„C'eſt pour lui ſeul, qu'elle forme des vœux.
„De l'Univers, anéanti pour elle,
„Les changemens ne peuvent l'occuper;
„De la Fortune inconſtante & cruelle
„Tous les revers ne peuvent l'accabler:
„Le tendre amour, par une douce ivreſſe,
„Sait bannir de ſon cœur tout amer ſouvenir,
„Ou faire expirer la triſteſſe,
„Dans les bras du plaiſir.

Le premier vers eſt un peu dur à cauſe de l'arbitre de *notre être*; & quand un ſentiment *abſorbe* l'ame, il ne peut guere l'*enchaîner* ni l'*aſſervir*.

„Il nous arriva, à la porte de cette „ville (Cambray), une plaiſante avan„ture; un Commis étant venu, ſelon „l'u-

„l'uſage, faire une légere viſite à nos ef-
„fets, rencontre, dans le coffre de la
„chaiſe, une bouteille de ratafia déjà
„entamée; à cet aſpect force exclama-
„tions ſur ce que, n'ayant pas été dé-
„clarée, nous devions encourir la con-
„fiſcation & payer une forte amende. Tu
„noteras, ma chere, que la valeur de
„la choſe prohibée n'excédoit pas vingt-
„quatre ſols: le ſuppôt des fermes fit
„tant de commentaires, que mon mari
„impatienté

„Alloit jeter par la portiere
„L'objet de ce fameux délit,
„Lorſque le Commis débonnaire
„Pare le coup & s'en ſaiſit;
„Attendez, dit-il, que je goûte,
„J'aurois fort bien pu me tromper:
„Il fit tant, qu'il n'en reſta goutte,
„Et qu'on ne pût verbaliſer;
„Puis de ſon poſte il prit la route,
„Attendant qu'il pût confiſquer,
„A ſon profit, choſe pareille;
„Il rendit pourtant la bouteille,
„Objet d'un prix aſſez léger,
„Nous aſſurant avec miſtere

„Qu'on

„Qu'on pouvoit nous faire une affaire,
„S'il n'eut eu ſoin de la vuider.

Nous avons donné des preuves que la jeune Dame réuſſit dans les morceaux gais & dans les tendres; voici quelques vers dans le genre terrible

„La nuit avoit déjà tendu ſes voiles ſombres,
„La terreur au teint blême, au pied mal aſſuré,
„Les phantômes, la peur, triſtes enfants des ombres,
„Voltigent à l'entour du mortel effrayé;
„Un vent impétueux, dans ſa courſe rapide,
„Déracine le chêne, ébranle les forêts,
„Entraîne, avec fureur, tout un troupeau timide,
„Qui pait tranquillement ſur les bords des guérets,
„L'enlêve, le diſperſe, & ſous les monts qui roulent,
„Enſevelit ſouvent les malheureux paſteurs.
„Les rocs en gémiſſant ſe partagent, s'écroulent,
„Tout céde au fier courroux de ces vents deſtructeurs.
„Les animaux chaſſés de leur grottes profondes,

„Par

„Par d'affreux hurlements au bruit des vents répondent.
„Des nocturnes oiſeaux les longs gémiſſements,
„La grêle, les éclairs, la chûte des torrens;
„Tout augmente l'horreur de cette nuit cruelle,
„Qui du dernier des jours eſt l'image fidelle.

Ces vers ſont aſſurément beaux; mais nous voudrions qu'on n'eût pas fait rimer *aſſuré* avec *effrayé*, & qu'on n'eût pas oublié de donner des rimes à ces deux vers:

„Les animaux chaſſés de leurs grottes profondes,
„Par d'affreux hurlements au bruit des vents répondent.„

Quelque lecteur difficile trouvera, peut-être, que l'inverſion qui termine le dernier de ces deux vers eſt un peu dure.

Les habitants de Leipzig ne ſe loueront pas de la deſcription qu'en fait l'Auteur. Nous nous contenterons de remarquer qu'il eſt aſſez plaiſant de parler de têtes chargées de plumes comme des mulets, dans Berlin, où les Dames ſemblent depuis

puis quelques temps vouloir doubler leur ſtature à l'aide de leur coëffage emplumé.

Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage même pour les pieces fugitives; elles ne ſont guere ſuſceptibles d'extraits.

Il y a des vers heureux dans la deſcente d'*Orphée* aux enfers, imitée de *Virgile*; mais on y trouve pluſieurs *e* muets ſans éliſion au milieu des vers, & des rimes fauſſes.

Nous avons lu avec plaiſir les deux contes moraux. Le premier, intitulé *Roſine*, commence par la deſcription de l'héroïne.

„*Roſine* fraîche & belle, dans cet „âge heureux, où la naïve innocence ré„pand un charme enchanteur ſur tous „nos ſentimens, où l'on jouit du plai„ſir d'être, vivoit auprès d'un pere & „d'une mere tendres, qui avoient mis „leur félicité dans cet unique fruit de „leur amour, *Roſine* étoit belle & ne le „ſavoit pas: quelquefois les jeunes gens „du village, dans ces fêtes ruſtiques „qu'inventa le bonheur, quand les hom-

„mes

„mes en étoient dignes, s'étoient dispu-
„té celui de danser avec elle: quelque-
„fois ses compagnes en avoient rougi de
„dépit, mais *Rosine* ne voyoit pas tout
„cela; son enjouement, sa prodigieuse
„vivacité lui déroboient ces plaisirs, les
„premiers qu'une femme goûte: à peine
„le son de la cornemuse ou du chalumeau
„avoit-il frappé son oreille, que ses jolis
„pieds étoient en cadence, le plaisir bril-
„loit dans ses yeux & sembloit le pro-
„mettre à tous ceux qui voudroient le
„partager. „

Le Seigneur du village, homme du bon ton dans toute l'étendue du terme, veut voir *Rosine* & en faire sa maîtresse; il la mande au château avec sa mere: on n'ose refuser de s'y rendre.

„Sa mere se dispose à l'accompagner;
„un corset blanc, du linge fin, une cor-
„nette de dentelles, voilà tout ce qui
„compose sa toilette; mais ô coquetterie
„du sexe! *Rosine* craint la vue du Sei-
„gneur; c'est un si méchant homme, il
„a fait tant de mal à nombre de jeunes
„fil-

„filles, & pourtant elle s'arrange avec „ſoin, peigne ſes cheveux d'ébene, les „arrondit avec grace ſur ſon cou d'ivoire; „*Liſe* lui a dit que cela faiſoit mieux pa„roître ſa blancheur: ô malheureuſe! „malheureuſe fille, il ne te trouvera que „trop jolie!„

On arrive au château, & l'on eſt introduit dans un boudoir voluptueux, deſtiné à ſéduire l'innocente *Roſine* par ſon éclat, & par les peintures licentieuſes qui l'ornent.

Converſation entre le Seigneur & les villageoiſes dans laquelle la mere montre beaucoup de fermeté. *Damon*, c'eſt le nom du Seigneur, dit à *Roſine*. „Se„rez-vous fachée, ma petite, de de„meurer avec moi? — oh oui, Mon„ſeigneur — comment, oui? — eh „oui, il faut que je m'en retourne au vil„lage, mon pere me l'a recommandé, il „avoit bien dit que vous ne voudriez pas „me laiſſer aller: ſi je l'avois cru! — eh „bien? — je ne ſerois pas venue — „pourquoi donc êtes-vous venue? —

„c'eſt

„c'eſt parce que.... — dites, di-„tes — c'eſt que je mourois d'envie de „voir un beau château (en faiſant la ré-„vérence) & un Monſeigneur — fort „bien, vous êtes donc contente? — je „le ſerois bien plus de m'en aller — „pourquoi? — parce que ma mere eſt „triſte, elle n'a point aſſurément man-„qué à Monſeigneur & il a voulu la chaſ-„ſer — *Damon* en riant. Mais je ne „veux pas vous chaſſer vous; vous reſte-„rez; allez, Mad. *Dumont*, je garde „votre fille.„

La converſation finit par retenir la fille, & renvoyer la mere, mais honnêtement, ſans la faire chaſſer par ſes gens.

La mere retourne ſeule chez ſon mari. Déſeſpoir du pauvre bon homme.

„Cependant la nuit étend déjà ſon voi-„le de crêpe ſur la nature obſcurcie, le „ſommet des montagnes ſe brunit, la „verdure prend une teinte plus foncée, „un repos univerſel ſe fait ſentir à tous „les êtres, ce calme majeſtueux ſemble „croître par gradations: toutes les bon-

„nes

„nes gens du village ſe raſſemblent, les „femmes font des contes, les jeunes filles „danſent au ſon d'une muſette, ou de la „jolie voix d'une de leurs compagnes; les „deux infortunés ſont ſeuls, on ignore „leur déſaſtre; *Lycandre*, le tendre *Ly-*„*candre* même ne vient point, comme „à ſon ordinaire, chercher *Roſine* pour „les jeux de la ſoirée; cette nuit va peut-„être mettre le comble à leur malheur & „voiler le plus déteſtable des crimes; cet-„te roſe, ſi ſoigneuſement préſervée du „ſouffle impur de l'aquilon, va être flé-„trie avant que d'éclorre: ah, pauvre „*Roſine!* c'eſt tout ce que ce malheu-„reux pere pouvoit dire dans l'excès de „ſon agitation.„

Au milieu de la nuit *Roſine* revient accompagnée de *Lycandre*, de ſon tendre amant. Joie, queſtion, récit de la maniere dont elle s'eſt échappée. Nous allons tranſcrire ce récit, qui nous paroît en général bien fait, & dans le ton convenable; un peu trop libre, peut-être, pour avoir été écrit par une jeune Dame.

„O ma mere, dit *Rosine*, quels dan-„gers j'ai courus! après que vous avez été „partie, Monseigneur est venu dans la „belle chambre où il m'avoit laissée; je „fondois en larmes, je me suis pourtant „levée pour lui faire la révérence; il a „voulu me prendre dans ses bras, je l'ai „évité: j'étois si affligée qu'il a semblé „qu'il avoit pitié de moi; il a voulu en-„core s'approcher, j'ai caché mon visage „dans mes deux mains & je sanglottois „très-fort; il s'est éloigné en disant, la „petite est revêche; il ne faut pas l'effarou-„cher, & il est sorti; je ne savois pas ce „qu'il vouloit dire: j'ai regardé alors si „je ne trouverois pas une issue pour m'é-„chapper; j'ai vu que la fenêtre étoit bas-„se; j'allois me jetter en bas, quand j'ai „apperçu quatre ou cinq laquais, j'ai donc „attendu: Monseigneur est rentré; j'ai „cru qu'il m'avoit vue cherchant à m'éva-„der, & j'en ai eu une telle peur que je „suis devenue blanche comme mon mou-„choir; bon Dieu, ma belle enfant, m'a-„t-il dit, qu'avez-vous donc? comme

„vous

„vous voilà pâle, voyez comme les lis „ont pris la place de ces belles roſes qui „tout à l'heure animoient ſon teint: quoi„que je ne ſuſſe pas trop ce que cela vou„loit dire, j'ai cru que c'étoit un compli„ment, & j'ai tâché de faire la révérence; „je n'en avois pas la force.

„L'on reſpiroit une odeur ſi forte „qu'elle me montoit à la tête: il faut „qu'il aime bien les fleurs; je n'en ai ce„pendant vu aucune: il me ſembloit que „je me mourois; il a voulu alors me dé„lacer, je l'ai repouſſé; il m'a arraché mon „mouchoir, j'ai mis une main ſur ma poi„trine & l'autre ſur mon viſage; il rioit „de tout ſon cœur, il avoit pourtant l'air „de me plaindre, car il diſoit, la pauvre „enfant, c'eſt grand dommage que ſes „charmantes petites mains ne ſoient pas „plus grandes.

„Comme j'avois les yeux fermés, alors „il a collé ſes levres ſur ma gorge; j'ai „fait un cri, il a été fort étonné & moi „bien affligée; j'ai penſé tout de ſuite au „pauvre *Lycandre*, moi qui n'ai jamais

„voulu qu'il baisât seulement mon mou-„choir, ai-je dit en moi-même, & ce „méchant homme..... Cette réflexion „m'a fait prendre le coin de mon tablier, „& j'ai tant frotté l'endroit où ses levres „avoient touché qu'assurément j'ai ôté „son baiser; il a ri alors encore plus fort, „& me prenant par force dans ses bras il „a dénoué le premier ruban de mon cor-„set; par ma foi, rien n'est si beau, a-t-il „dit, c'est Vénus sortant du sein des on-„des; la charmante créature; j'ai bien „retenu ses paroles, quoique j'imaginasse „que ce n'étoit pas du François.

„J'étois toujours entre ses bras, dont „je voulois envain m'arracher, lorsqu'heu-„reusement on est venu lui dire, qu'un „autre Seigneur & des Dames de Paris „vouloient le voir; il m'a quitté alors en „me disant qu'il reviendroit bientôt & „que je ne devois plus faire la méchante, „qu'il me donneroit tant de belles cho-„ses; il me les a nommées; mais je ne „l'ai pas écouté, il me tardoit trop qu'il „fût dehors.

„Il

„Il a fermé la porte à la clef: j'ai vîte „remis mon mouchoir, &, n'ayant vu per„ſonne, j'ai ſauté par la fenêtre.

„J'ai gagné toujours en courant les der„rieres du château, d'où je ſuis ſortie ſans „avoir été apperçue; je me ſuis rappelée „l'endroit où *Lycandre* garde ſon trou„peau & j'ai été le joindre, afin qu'il me „défendit ſi l'on me pourſuivoit; il m'a „conſeillé d'attendre la nuit, pour nous „rendre ici; hélas! me voilà en ſureté, „mais je crains bien que demain Monſei„gneur ne vienne.„

Effectivement le lendemain de bonne heure le Seigneur inveſtit la maiſon, & veut ravoir *Roſine;* mais la fermeté du Pere, & ſes diſcours ſenſés, d'un ſtyle un peu trop élevé pour un payſan, font rentrer *Damon* en lui-même; il ſe déſiſte de ſa pourſuite, conſent au mariage de *Roſine* avec *Lycandre*, & donne deux cents louis de préſent de noces, ſans tirer à conſéquence pour l'avenir, car il n'en devint guere meilleur.

Le second conte, intitulé *Julie*, nous offre le tableau d'une jeune beauté vertueuse, qui meurt pour avoir livré son cœur à un fat qui l'oublie dès qu'il est éloigné d'elle.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux talents de la jeune Dame; mais, nous osons le répéter, ils ont besoin de culture. Au reste nous lui demandons pardon de la franchise avec laquelle nous nous sommes expliqués à son sujet; cela n'est pas galant; mais un journaliste doit-il l'être, sur-tout quand son unique but est d'engager une personne douée de talents à les polir pour les faire mieux briller? Nous nous sommes hâtés de parler de cet ouvrage, parce que si un heureux hazard nous avoit fait rencontrer l'Auteur, peut-être ses beaux yeux nous auroient-ils éblouis au point de nous empêcher de juger impartialement.

Le papier, les caracteres & l'impression de cet ouvrage, orné d'une jolie vignette, font honneur à Mr. *Decker*: nous avons seulement été fachés de trou-

ver

vèr plusieurs fautes d'ortographe & de ponctuation, ce qui ne retombe, ni sur l'Auteur, ni sur l'Imprimeur, mais sur le Correcteur d'Imprimerie. La vérité nous oblige d'ajouter qu'ordinairement les impressions de Mr. *Decker* sont très-correctes.

De la cause matérielle de la Peste et des Épizooties (*).

Il seroit sans doute très-important de connoître la cause matérielle de la peste, quoique des savants d'un grand mérite pensent que l'Europe soit délivrée pour toujours de ce fléau, le plus terrible qu'ait à redouter l'humanité (**). De-

(*) On nous a fait tenir cette dissertation en manuscrit. Nous l'avons trouvée digne de son Auteur, Mr. *Busch d'Antie*, Docteur en Médecine, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de celles de Dijon & de Clermont, & de la Société des arts de Londres. Quelque belle que cette piece nous paroisse, ou plutôt parce qu'elle nous paroit belle, nous ajouterons à la fin quelques remarques. Les lettres italiques feront nos renvois. Nous avons placé ces remarques à la fin pour ne pas interrompre le lecteur.

(**) Voyez, an oration cont. nat. hist of med among the indians in north america &c. &c.

By *Benj. Rush* m. d. proff. of chem. in coll. of Philad.

De

Depuis plus d'un demi-siecle nous n'avons point éprouvé ſes ravages, il eſt vrai, mais l'impoſſibilité de voir reparoître cet ennemi formidable du genre humain, n'eſt pas encore bien démontrée. Ne doit-on pas regarder comme ſon diminutif, les fievres putrides, malignes, épidémiques? D'ailleurs la peſte des beſtiaux, les épizooties, ſemblent de jour en jour devenir plus communes.

N'y a-t-il qu'une ſeule cauſe matérielle de ces épidémies? Conſiſte-t-elle dans un ſimple levain? Ce levain agit-il uniquement par contagion, de maniere

De 1006 à 1680 la peſte fut 52 fois épidémique dans toute l'Europe, le ſavant Mr. *Ruſh* penſe, que c'eſt à la civiliſation, à l'agriculture, & aux arts, que nous devons l'éloignement de ce fleau, & qu'il diſparoitra de deſſus la face de la terre, lorſque les Turcs prendront les heureuſes précautions qu'on a priſes en Europe pour l'empêcher de s'étendre.

Nous nous ſommes fait un plaiſir de traduire en François l'intéreſſant diſcours de Mr. *Ruſh*. Il ſera inceſſamment imprimé.

Note de l'Auteur.

que, si l'on pouvoit parvenir à l'anéantir, il ne pût plus se reproduire, & que le monde n'eût plus à craindre ces épidémies? Est-il contagieux par le seul contact du corps sain avec le corps malade, ou infecté; ou par une athmosphere chargée de ces corpuscules, ou par la respiration; ou par son mêlange avec la lymphe & le sang, ou par inoculation; ou par la déglutition; ou par tous ces moyens réunis?

Loin de trouver dans le très-grand nombre d'ouvrages que nous avons sur cette matiere, des réponses solides à ces questions, on n'y voit que des idées vagues, des hypotheses, des systêmes. Ces enfants de l'imagination ont été traités avec une attention, un soin, une intelligence, dont la vérité a rarement besoin. On les a vus tour à tour figurer sur la scene, se livrer des combats, où le savoir, l'esprit, & l'adresse brilloient également. Tâchons d'éviter un si dangereux écueil. Le moyen qui nous paroît le plus sûr pour y parvenir, c'est d'examiner les faits bien constatés, de les rapro-

procher, de les comparer, & de n'en tirer que des conſéquences évidemment juſtes & naturelles.

1°. Dans les hommes morts d'épidémie, comme dans les animaux morts d'épizootie, on trouve conſtamment dans le *canal inteſtinal des traces d'inflammation, de putridité, de gangrene*, & l'on voit rarement que la gangrene ſe ſoit étendue à d'autres parties, à moins que ce n'ait été par dépôt critique.

2°. On trouve preſque toujours dans la panſe, ou premier eſtomac des bêtes à cornes, *des aliments arides & deſſéchés.* Dans le troiſieme, *une maſſe dure, aride, de couleur rouſſe, ſemblable à un amas de foin dur broyé, comme cuit & durci par l'ardeur du mal.* On a donné le nom de *gâteau* à cette maſſe. On trouve la caillette, ou le quatrieme eſtomac, *remplie au lieu de chile d'une matiere jaune, infecte ſemblable aux excréments.*

3°. On voit la veſicule du fiel extrêmement gonflée, diſtendue, conſtamment remplie d'une grande quantité de bile,

qui eſt *quelquefois noirâtre, inflammable, d'autres fois cauſtique & comme brûlée, & dénaturée au point de faire effervescence avec les acides* (*a*). On a trouvé dans la véſicule du fiel, *des calculs ronds, pour l'ordinaire de la groſſeur d'un œuf de pigeon; mais moins durs que ceux qu'on trouve chez les hommes, formés de pluſieurs couches, indiſſolubles dans le vinaigre & dans l'eſprit de vin, prenant feu à la flamme d'une chandelle* (*b*). *Des vers ſe ſont montrés dans le conduit cholédoque* &c.

Ces faits, & pluſieurs autres qu'on peut voir dans les ſavantes recherches ſur les maladies épizootiques, que Mr. *Paulet* a publiées par ordre du Roi, me paroiſſent prouver évidemment que le principal foyer de cette terrible maladie eſt dans le canal inteſtinal, & que les ſucs digeſtifs ſont les premiers attaqués. Eſt-il poſſible d'en douter, lorſqu'on voit conſtamment des preuves non équivoques des ravages qu'elle a produits principalement dans l'eſtomac & les inteſtins, & ſou-

ſouvent que ces ravages s'y ſont bornés; qu'on y trouve les traces trop marquées d'inflammation, de putridité & de gangrene; les aliments non digérés; au lieu de chile, une matiere infecte; les ſucs digeſtifs anéantis, ou dénaturés à ce dernier point (*c*)?

Il nous paroît plus que probable, que ſi la nature de la ſalive, des ſucs ſtomacal, inteſtinal, & pancréatique, & de la bile nous étoit bien connue, il nous ſeroit facile de découvrir comment ces humeurs peuvent être viciées; nous aurions bientôt ſaiſi la cauſe de ces funeſtes maladies, & ſa maniere d'agir. Mais eſt-il impoſſible de ſe former une juſte idée des ſucs digeſtifs? On conviendra ſans doute, qu'il ſeroit même beau de l'avoir tenté.

Mr. de *Senac*, dans ſes eſſais ſur l'anatomie d'*Heiſter*, admet, avec tous les phiſiologiſtes, cinq ou ſix différentes eſpeces de ſucs digeſtifs, la matiere qui coule du nez, la ſalive, le ſuc ſtomacal, le ſuc inteſtinal, le ſuc pancréatique, & la bile. Il regarde ce qui ſe filtre à tra-

vers la membrane pituitaire, *comme une matiere ſans odeur & ſans goût, viſqueuſe, miſcible à l'eau, & qui, en ſe ſéchant, ſe change en une eſpece de plâtre dur*: *la ſalive* n'eſt, ſuivant ce ſavant médecin, *qu'un ſavon fouetté*. Il aſſure *que les ſucs ſtomacal, inteſtinal, & pancréatique ſont de la même nature que la ſalive, & que la bile n'eſt autre choſe que la matiere ſaline du ſang mêlée avec une partie huileuſe, le phlegme; que par là on voit que c'eſt un corps ſaponaire.*

Les plus habiles médecins conviennent que dans l'état de ſanté aucune de ces humeurs ne fait effervescence, ni avec les acides, ni avec les alkalis; que dans l'état de maladie elles deviennent acres, cauſtiques, alkalines (*d*), propres à faire effervescence avec les acides, *ou picotantes, ayant le goût acide, mais ne faiſant point effervescence avec les alkalis: que dans l'état d'alkalescence, elles s'épaiſſiſſent, tendent à ſe décompoſer, leur ſécrétion en eſt moins abondante & leur affluence dans l'eſtomach* & dans les inteſtins

teſtins beaucoup moins conſidérable. En effet dans les maladies putrides, malignes, épidémiques & épizootiques, la matiere du nez & la ſalive ſont ſi épaiſſes, & il s'en ſépare ſi peu, qu'il n'en coule point, ou preſque point dans l'eſtomach (*e*). Il en eſt probablement de même des ſucs ſtomacal, inteſtinal, & pancréatique, puiſqu'ils ſont également fournis par des glandes; la bile eſt évidemment dans la véſicule du fiel, en ſtagnation, en grande abondance, en décompoſition, puiſqu'elle y eſt épaiſſie, qu'elle y forme des calculs, & qu'elle eſt alkaline au point de faire effervescence avec les acides.

Mr. *Macbride* a obſervé que dans l'état de ſanté la ſalive ne précipite rien de l'eau de chaux, & que dans l'état de maladie elle opere une précipitation; mais il n'a pas donné la raiſon phyſique de cette différence. Tout le monde peut ſe convaincre que la ſalive épaiſſe, cotonneuſe, devient fluide par une diete végétale de quelques jours, ſur-tout des végétaux aceſcents, même par l'uſage d'un

jour

jour d'une abondante boiſſon d'une forte limonade; & qu'une diete uniquement animale de quelques jours, ſur-tout des viandes noires, rend la ſalive plus cotonneuſe & moins abondante. Il n'eſt perſonne qui ne ſache que la ſalive des enfants & des femmes eſt en général plus fluide & plus abondante que celles des hommes. La vue ſeule ſuffit pour s'aſſurer que dans les ſucs digeſtifs, ſinguliérement dans la ſalive, il y a un fluide extrêmement tenu & élaſtique, qui tend d'autant plus à s'échapper que les ſucs s'alterent, que dans les ſucs le phlegme diminue à proportion que ce fluide inviſible ſe diſſipe. La plus grande partie de ce fluide reçu par les arteres & les veines ne ſeroit-elle pas la cauſe que le ſang eſt rarement altéré dans les maladies putrides? Le ſang gagneroit ce que les ſucs auroient perdu (*).

Mais

(*) Voyez med. mem. of the gen: diſpenſa: du célebre Mr. *Lettſom*.

Note de l'Auteur.

Mais comment rendre raiſon des phénomenes que nous venons de rapporter? Sera-ce par les idées que les Phyſiciens & les Médecins nous ont données de la nature des ſucs digeſtifs? Cela nous paroît impoſſible. Comment expliquer pourquoi, dans l'état de ſanté, les ſucs digeſtifs ne font effervescence, ni avec les acides, ni avec les alkalis? Pourquoi ces ſucs, dans l'état de maladie, devenus épais, acres, cauſtiques, alkalins, font effervescence avec les acides, & pourquoi ces ſucs, ayant évidemment des caracteres d'acidité, ne font point effervescence avec les alkalis? Pourquoi la ſalive, dans l'état de ſanté, ne précipite rien de l'eau de chaux vive, & que, dans l'état de maladie, elle y produit un effet oppoſé? Nous n'y parviendrons jamais, qu'en enviſageant nos humeurs, & ſinguliérement nos ſucs digeſtifs, comme des ſels fluides, ammoniacaux, particuliers, compoſés d'un alkali volatil, & d'un acide de la même nature que celui qui entre dans la compoſition de l'alkali vo-

volatil, l'acide animal, l'acide végétal modifié &c.

Tous les phénomenes par ce moyen deviennent ſimples, naturels; il eſt aiſé d'en rendre raiſon. Dans l'état de ſanté les ſucs digeſtifs ne font efferveſcence, ni avec les alkalis, ni avec les acides, par la même raiſon que l'eſprit volatil de ſel ammoniac, fait avec la chaux ou les chaux métalliques, ne fait point efferveſcence, ni avec les acides, ni avec les alkalis: la ſalive ſurchargée d'acide ne fait point efferveſcence avec les alkalis, par ce que ſon acide eſt le même que celui qui entre comme partie contenante dans les alkalis. Dans l'expérience de Mr. *Macbride*, le ſel alkali volatil étant plus ou moins dégagé dans la ſalive altérée, & ayant plus d'affinité avec l'acide de l'eau de chaux que n'en a cet acide avec la terre calcaire, précipite néceſſairement cette derniere: la pratique admirable du célebre Mr. *Lettſom* dans les fievres putrides, pratique dont les effets paroiſſent tenir du miracle, eſt, nous oſons le dire, tout

tout à fait inexplicable ſans le ſecours de cette théorie. Par ſon moyen, rien de plus ſage, rien de mieux indiqué, de plus lumineux que cette méthode. Les remedes employés par ce grand Médecin ſont les plus efficaces, & l'événement ne nous permet pas d'en douter.

Le grand air ſe charge des vapeurs nuiſibles qui s'exhalent du corps malade, ſur-tout des poumons (*), & lui en rend continuellement d'utiles; tout paroît prouver qu'il y a dans notre athmoſphere une grande quantité de cet air fixe précieux, au moins celui que lui fourniſſent la végétation & les corps en fermentation vineuſe & acide (*f*). Perſonne n'ignore que la biere & le quinquina en ſont abondamment pourvus (*g*). Mr. *Lettſom* en a ſurchargé la décoction du dernier, & il a marqué à notre ſavant & digne ami Mr.

(*) V la Sect 4. de la premiere partie des expériences ſur diff. eſpeces d'air trad. en Fr. du célebre Mr. *Prieſtley*.

Note de l'Auteur.

Mr. *Dubourg*, qu'elle avoit produit de plus heureux effets; quoique le vin rouge paroiſſe dépourvu d'air fixe, & que le plus grand nombre des praticiens l'ait banni du traitement des fievres putrides, il le regarde comme le plus ſûr, & le meilleur antiſeptique; l'expérience la plus commune nous apprend qu'il ſuffit d'expoſer le vin à un certain degré de chaleur pour le changer en acide (*h*), & que cet acide eſt d'autant plus fort que le vin étoit plus généreux. Il faudroit n'avoir jamais vu des hommes ivres, n'avoir jamais été infecté de leurs fuſées, pour n'être pas convaincu que le vin trouve dans l'eſtomach le degré de chaleur néceſſaire pour devenir acide. Il change bien plus promptement de nature dans le canal inteſtinal des perſonnes attaquées de fievres putrides, par la raiſon qu'il y éprouve un degré de chaleur ſupérieur, & qu'il y rencontre des matieres plus propres à le faire entrer en décompoſition. Qui ne ſent que le vin, la biere, & la décoction de quinquina ſurchargée d'air fixe (*i*), donnés

à

à grande dose ne produisent des effets si étonnants, que parce qu'ils rendent aux sucs digestifs ce qu'ils ont perdu, qu'ils disposent les glandes de la bouche, du ventricule, & des intestins, le pancreas, & le foie à en fournir de meilleurs & en suffisante quantité, qu'ils rendent le chile d'une meilleure qualité. &c. &c.

On sait que Bander abassi, situé entre des montagnes & la mer sur un terrein sabloneux & aride, sous un ciel brûlant, est presque inhabitable & inhabité pendant les grandes chaleurs de l'été; les personnes qui ne peuvent s'en éloigner, singuliérement les étrangers, manquent rarement d'être attaqués de fievres putrides malignes, des mieux caractérisées & des plus dangereuses, qu'on appelle fievres de *Baceder*. Les médecins Persans n'en sont point effrayés; ils en triomphent en très-peu de temps par une méthode fort simple, & plus analogue à celle de Mr. *Lettsom*, qu'elle ne le paroît au premier coup d'œil. Elle consiste à faire prendre au malade à très-grandes doses & à la gla-

glace, autant qu'il eſt poſſible, des extraits & des décoctions de végétaux; à leur faire boire copieuſement de l'eau de ſaule; à leur faire manger abondamment des melons d'eau, des concombres crus, & des fruits; à les tenir fraîchement par des arroſements fréquents, en faiſant agiter l'air, en les tenant découverts ſur des nattes, & en leur jetant même de l'eau fraîche ſur le corps &c. &c. On peut voir dans les voyages de *Chardin*, à la fin du Tome IX. in 12mo, comment ce célebre voyageur fut guéri à Laar par un médecin Perſan de cette redoutable fievre qu'il avoit apportée de Bander abaſſi. La pratique Perſanne ne nous paroît pas moins inconcevable que la pratique Angloiſe, ſi l'on n'admet l'aitiologie que nous avons donnée des fievres putrides malignes. Les plantes en décoction, & les fruits dont l'acide eſt plus développé par une exceſſive chaleur, doivent produire le même effet, & agir de la même maniere que le vin, la biere &c. &c.

Il pourra paroître étrange que nous regardions nos humeurs comme de vrais sels ammoniacaux fluides. Devroit-il paroître moins extraordinaire qu'on ait regardé nos sucs digestifs comme des savons? Mais, dit Mr. de *Senac*, au moins la bile est une matiere saponaire, puisqu'elle leve parfaitement les taches: la réponse est facile. L'esprit volatil de sel ammoniac, comme le savent les dégraisseurs qui en font un secret, leve encore plus parfaitement les taches qu'aucun savon connu; c'est pourtant un sel moyen, un sel ammoniacal fluide, composé d'alkali volatil & d'acide végétal modifié. A quelle fin recevrions-nous, & que deviendroit dans notre corps cette quantité prodigieuse d'alkali volatil, sur-tout d'acide, que nous fournissent nos aliments, si ces sels n'entroient pas dans la composition de nos humeurs, & même de nos solides? La sage providence a rendu l'acide beaucoup plus abondant, parce qu'elle en a fait le conservateur des corps, singuliérement des corps animés, & que la cha-

chaleur & les mouvements vitaux en occasionnent une plus grande dissipation.

La partie amilacée du bled & la vraiment nutritive est la plus abondante; elle donne par la cornue une grande quantité d'acide, très-peu d'huile, point d'alkali volatil: la partie mucilagineuse sucrée donne du phlegme, de l'acide, de l'huile, & vers la fin de la distillation un peu d'alkali volatil; la substance glutineuse donne beaucoup d'huile tenue & pesante, & de l'alkali volatil. Le son donne de l'acide, qui probablement est dû à l'amidon & au mucilage qu'il contient, de l'huile & de l'alkali volatil (*).

Le plus grand nombre des végétaux a une surabondance d'acide: ce sel y est dans deux états à la fois; une partie y est dans un état de circulation, de volatilité, toujours prêt à rompre ses chaînes; l'autre dans un état de concentration.

Pour

(*) V. Exam. Chym. des pommes de terre du savant & exact Mr. *Parmentier*.

Note de l'Auteur.

Pour obtenir cette derniere portion il faut un feu assez fort (*k*); quelquefois même le plus violent est insuffisant, comme lorsqu'elle fait partie constituante des alkalis fixe & volatil; la partie volatile a été long-temps méconnue sous le nom d'air fixe. Le savant & ingénieux Mr. *Priestley* me paroît le premier qui ait osé braver le préjugé, & qui nous ait préparé à regarder l'air fixe comme acide (*l*). Les expériences qu'a faites cette année Mr. le Duc de *Chaulnes*, en présence d'un grand nombre de personnes (*), démontrent que l'air fixe est acide, puisque la vapeur de charbon de bois, & l'air fixe de la biere, changent en rouge la teinture de tournesol, & font cryſtalliſer les alkalis volatil & fixe. Ces cryſtaux ne sont pas d'une nature différente de ceux qui se forment au goulot des flacons où l'on tient pendant un certain temps en dis-

(*) Notamm. Mrs. *Lavoiſier*, *Sage*, *Dubourg*, *Banau*, & *Mitonet*.

Note de l'Auteur.

diſſolution de l'alkali fixe & de l'alkali volatil concret; une partie de l'acide ſe volatiliſe, neutraliſe l'alkali fixe ou l'alkali volatil qu'il rencontre, ou qui le ſuit, & forme avec lui des cryſtaux. On ſait qu'à chaque diſſolution de l'alkali fixe, il ſe fait une précipitation terreuſe, & que c'eſt même le moyen de décompoſer entiérement l'alkali. Mais quelle eſt la cauſe de cette décompoſition? C'eſt la volatiliſation & la diſſipation de l'acide qui faiſoit une partie conſtituante de l'alkali: de fauſſes apparences ont fait croire que l'air fixe fourniſſoit aux alkalis un acide marin; mais les cryſtaux qui réſultent de ces combinaiſons n'ont aucune des propriétés du ſel marin, ni du ſel ammoniac ordinaire. Mr. *Prieſtley* avoit également vu ces cryſtalliſations que produit l'air fixe avec les alkalis (*); mais revenons à nos ſucs digeſtifs.

Dans

(*) V. p. 223 de la 1re Sect. 1re Partie des expériences déjà citées.

Note de l'Auteur.

Dans l'état de ſanté, la ſalive, & très-probablement les ſucs ſtomacal, inteſtinal, & pancréatique, ſont un ſel ammoniacal parfaitement neutre, qui doit ſa fluidité à une aſſez grande quantité de phlegme & à une petite quantité d'huile légere & douce. La bile eſt moins chargée d'eau; elle l'eſt de beaucoup plus d'huile, & d'une huile beaucoup plus rapprochée: c'eſt vraiſemblablement ce qui l'a faite regarder comme un ſavon; mais le ſel avec lequel l'huile eſt légérement combinée, ſans en être diſſoute, n'eſt pas moins un ſel moyen. Ce n'eſt que par la perte de l'acide de ce ſel, que la bile ſe décompoſe, forme des calculs, devient âcre, cauſtique, alkaline, que l'huile eſt diſſoute par l'alkali, & que par là, la bile eſt elle-même putride, & le principe le plus terrible de putréfaction & de contagion. Les inoculations qu'on en a faites en ſont une preuve frappante (*).

(*) V. recherches ſur les épizooties par Mr. *Paulet*.
Note de l'AUTEUR.

Qu'on ne s'y méprenne pas; la putréfaction d'un corps n'eſt autre choſe que l'alkaleſcence huileuſe de ſes parties; auſſi l'heureux Mr. *Macbride*, en expoſant de la chair en putréfaction à l'action de l'air fixe, lui fit perdre ſa mauvaiſe odeur, & lui reſtitua preſqu'entiérement ſa fermeté & ſon goût (*m*). L'alkali volatil, ayant plus d'affinité avec l'acide de l'air fixe (*n*), s'en pénétra, & rendit l'huile à elle-même, ſans ceſſer abſolument de lui être uni. La ſalive & la matiere qui ſe filtre à travers la membrane pituitaire peuvent devenir un principe plus ou moins actif de putréfaction, proportionnément à leur altération alkaline; on en a un trop grand nombre de malheureuſes expériences (*).

Je ne crois pas qu'il ſoit permis de douter que nos ſucs digeſtifs ne puiſſent s'altérer par la perte partielle ou totale de leur acide, en devenant alkaleſcents. Mais

(*) V. voyez les recherches ci-deſſus.
Note de l'Auteur.

Mais il n'eſt pas moins certain qu'ils peuvent s'altérer par une ſurabondance d'acide. Il y a, je penſe, peu de perſonnes qui n'aient eu occaſion de voir de la ſalive qui avoit les propriétés & le goût d'un acide.

Ces altérations de nos ſucs digeſtifs réduiſent à deux claſſes générales toutes les maladies auxquelles les animaux ſont expoſés, les accidents exceptés; aux maladies aiguës, & aux maladies chroniques. Le ſphacele & la putréfaction ſont le plus grand effet de l'altération alkaline; & le ramoliſſement des os, & ſes différents dégrés, les plus grands effets de l'altération acide.

Ce que nous croyons avoir établi, nous paroît répandre le plus grand jour ſur les queſtions propoſées au commencement de ce mémoire.

1°. D'après nos principes, il n'y a qu'une ſeule cauſe matérielle des maladies putrides, malignes, épidémiques & épizootiques, l'alkaleſcence des ſucs digeſtifs (o).

2°. Non seulement un levain contagieux peut produire cette cause, mais aussi tout ce qui peut dépouiller les sucs digestifs de leur acide, une nourriture alkalescente, des végétaux épuisés, ou presque épuisés de leur acide par une sécheresse excessive, & dont les animaux mangent pendant les grandes chaleurs. A la suite, ou pendant une extrême sécheresse, l'herbe est desséchée ou dépourvue d'acide & de phlegme; lorsque la sécheresse arrive à la fin du printemps ou au commencement de l'été, le grain du bled est petit, *farine peu*, ses parties glutineuses & corticales sont proportionnément plus considérables que ses parties sucrées & amilacées: ces aliments sont incapables de réparer la perte d'acide que la chaleur & les mouvements vitaux font continuellement faire aux sucs digestifs; la boisson ne favorise pas moins cette cause pernicieuse si elle est fournie par une eau stagnante, corrompue ordinairement par une multitude d'insectes & de végétaux putréfiés: le séjour des animaux

maux pendant les grandes chaleurs dans des écuries baſſes, ſans courant d'air, mal-propres, remplies d'un fumier en vive putréfaction, ne facilite pas moins puiſſamment cette funeſte cauſe. Nous avons vu l'eau ſe corrompre dans ces écuries infectes en moins d'une demi-heure, & une légere pellicule graſſe, qui avoit les couleurs de l'arc en ciel, ſe dépoſer à ſa ſurface; preuve parlante de la décompoſition des vapeurs putrides. Des voyages forcés, un mouvement exceſſif pendant les grandes chaleurs & avec une nourriture qui n'eſt pas antiſeptique, peuvent auſſi dépouiller les ſucs digeſtifs de leur acides & de leur phlegme, les rendre alkaleſcents; l'obſervation le prouve (*) (*p*).

D'après celà il nous paroît évident que, quand on parviendroit à détruire tout le levain contagieux, on n'anéantiroit pas cette terrible maladie, puiſque pluſieurs

(*) V. recherches ſur les épizooties déjà citées.
Note de l'Auteur.

autres cauſes peuvent la produire, & que cette maladie doit être plus commune dans les pays chauds, que dans les pays froids (*q*). L'obſervation de tous les ſiecles ne nous permet pas d'en douter.

3°. Il ne paroît pas que cette funeſte maladie puiſſe ſe communiquer par le ſimple contact; les vapeurs putrides ont néceſſairement plus de tendance à ſe mêler avec l'athmoſphere, qu'à entrer dans les vaiſſeaux inhalants de l'habitude du corps des animaux (*r*).

4°. Nous ne penſons pas que l'athmoſphere puiſſe être un moyen de contagion. Auſſi-tôt que les vapeurs putrides y ſont reçues, ſpécifiquement plus légeres que les premieres couches de l'air, elle s'élevent à une hauteur qui rend impoſſible leur action ſur les animaux; elles ſe diſſolvent, ſe neutraliſent. Les miasmes répandus, flottants dans l'air, nous ont toujours paru les enfants d'une imagination échauffée. Dans cette maladie les poumons ſont ordinairement intacts. Ce ſeroit pourtant ſur eux d'abord & prin-

principalement que porteroient les ravages de ces ridicules miaſmes. Eh! que ſeroit-ce ſi l'athmoſphere pouvoit devenir contagieuſe! Aucun être ſur la terre ne pourroit échapper. Il eſt, je crois, inutile d'obſerver que nous n'avons pas entendu parler des athmoſpheres déterminées, circonſcrites, de la chambre des malades & des écuries. Ces athmoſpheres particulieres peuvent être d'autant plus dangereuſes que l'eſpace qu'elles occupent eſt plus reſſerré & mieux clos; on en ſent la raiſon.

5°. Il paroît que la contagion peut ſe communiquer par le moyen des bleſſures, & conſéquemment par la lymphe, & peut-être par le ſang. Les inoculations qu'on a faites en Angleterre, en Hollande, & en France mettent la choſe hors de doute (*). L'Abbé *Gaudereau* dans ſa re-

(*) V. Gentlman's mag. vol. 24. & 25. an 1754. & 1755. pag. 60.

M. *Didier*, traité de la peſte fait par ordre du Roi, Memb. de l'Acad. des Scien. en 1748.

M.

lation des différentes eſpeces de peſte, atteſte en avoir fait lui-même la triſte expérience, & avoir pris la peſte par une ſimple écorchure au talon pendant ſon paſſage de Trébiſonde à Conſtantinople.

6°. La plus part des auteurs conviennent que le grand moyen de communication, par lequel la contagion ſe propage, c'eſt la déglutition. Si l'on fait avaler à des bêtes à cornes ſaines, de la bile, de la morve, de la bave, de l'humeur puriforme qui coule des yeux, du cuir, de la matiere des charbons des bêtes mortes de la maladie, on leur communique indubitablement cette même maladie. Ce ne ſont pas les ſeules voies par lesquelles le levain puiſſe être avalé; il peut être dépoſé ſur l'herbe, ſur les fourrages, ſur les creches, les murailles, ſur l'eau, & dans l'eau qu'on a laiſſé ſéjourner trop long-temps dans les écuries infectées, ſur

M. Vicq d'Azir, recueil d'obſervations. Recherches ſur les Épiz. déjà citées.

Note de l'Auteur.

ſur preſque tous les corps à portée ou à l'uſage de ces animaux, & qu'ils avalent après les avoir léchés, ou avec les aliments; on en verra des preuves multipliées dans les ouvrages que nous venons de citer.

Une imagination trop exhaltée a fait avancer que même l'eau courante où des bêtes malades auroient bû, pouvoit communiquer cette terrible maladie. Cette aſſertion eſt deſtituée de tout fondement. Il eſt bien prouvé que le levain contagieux ſe décompoſe & ſe diſſipe très-promptement dans l'eau courante (*).

Juſques ici nous n'avons rapporté, expliqué, que les faits conſignés dans les meilleurs ouvrages, nous n'avons preſque parlé que d'après les autres; qu'il nous ſoit permis de parler d'après nous-mêmes, & de mettre ſous les yeux du lecteur des faits qui nous ſont particuliers.

(*) V. l'intéreſſant mém. ſur l'eau de la Seine par Mr. *Parmentier*.

Note de l'AUTEUR.

En 1771, j'étois ſur les montagnes de la Margueride en Auvergne; la ſéchereſſe & les chaleurs y furent extrêmes au commencement du mois d'Août; je fus averti que la maladie étoit dans un village à quelques lieues de mon habitation: occupé d'autres objets je n'y fis d'abord qu'une légere attention. En peu de jours la maladie ſe rapprocha; étant obligeamment invité par M. de *Monthyon*, alors intendant de la province, aujourd'hui conſeiller d'état, magiſtrat auſſi éclairé qu'integre, fort au deſſus de tous les éloges que j'en pourrois faire, je m'occupai des moyens de conjurer l'orage dont cette partie de l'Auvergne étoit menacée. Il ne me fut pas difficile de m'aſſurer que les ſymptômes de cette maladie étoient les mêmes que ceux des épizooties les plus deſtructives qu'on eut jamais obſervées. Les bêtes à cornes attaquées alloient rarement au ſixieme jour; ſouvent elles mouroient le ſecond ou le troiſieme, quelquefois le premier & avant qu'on ſe fût apperçu de la maladie; des co-

cochons moururent peu de jours après avoir mangé d'une bête morte au village de la Faige; un chien eut le même sort à Montchavel; un misérable paysan, voyant une de ses bêtes attaquées, la tua & en vendit la chair au village de Védrines St. Loup: les personnes qui en mangerent en furent quittes pour une très-forte diarrhée; la matiere en étoit fluide, noire & très-fétide.

Je crus devoir conseiller 1°. de ne faire entrer ni jour ni nuit les bêtes dans les écuries. 2°. De séparer, au moins de quelques toises, les bêtes saines des bêtes malades. 3°. De faire prendre soir & matin à chaque malade, une pinte (2 L.) de bon vinaigre, dans lequel on auroit fait dissoudre une once de salpêtre (*s*) de la 4me cuitte (j'auroit dû conseiller une dose trois fois plus forte en vinaigre ou en vin). 4°. De lui donner pour toute boisson de l'eau fortement blanchie avec de la farine de seigle, & à laquelle l'on mêleroit le plus qu'il seroit possible de petit lait aigri. 5°. De ne donner aux

Pendant que les bêtes furent dehors, je fis nettoyer mes écuries, laver les creches, les murailles & les harnois avec ſoin. De deux en deux jours on arroſoit les écuries, & l'on les parfumoit de temps en temps avec du genievre; au commencement d'Octobre il y eut des pluies abondantes, le temps devint froid, les bêtes rentrerent dans les écuries; la maladie ceſſa; depuis ce temps là, on n'en a apperçu aucune trace dans le canton.

Il eſt plus que probable que cette cruelle maladie n'étoit que l'effet de la ſéchereſſe & des chaleurs exceſſives, de l'épuiſement de l'acide dans les végétaux, & de l'infection des écuries: on n'eut pas même le ſoupçon qu'elle nous eut été apportée par aucune bête malade.

Cette épizootie fournit, plus évidemment qu'aucune autre qui ait été obſervée, la preuve que cette terrible maladie admet des remedes préſervatifs & curatifs; mais des remedes bien indiqués, appropriés, & employés à temps & à doſe ſuffiſante. Tant qu'on n'a pas eu une juſte

idée

idée de ſa cauſe matérielle, il n'eſt pas étonnant que le traitement n'en ait pas été heureux, & qu'elle ait eu les ſuites les plus funeſtes.

Il ne me fut pas poſſible de me livrer à l'inſpection des cadavres; j'étois trop occupé d'un tout autre objet, & je n'avois à cet égard aucun ſecours; ſi j'avois pu diſpoſer de mon temps, je me ſerois fait une nouvelle route, je me ſerois ouvert une nouvelle ſource de connoiſſances auſſi ſûres que précieuſes; je ne me ſerois pas borné à l'ouverture ſtérile des animaux après leur mort. Car à quoi ont ſervi ces inſpections faites dans toutes les épizooties? A nous apprendre uniquement que le canal inteſtinal étoit enflammé, gangréné, & que les ſucs digeſtifs, ſur-tout la bile, étoient complétement dénaturés. Il me ſemble qu'on a négligé les recherches les plus importantes, celles qui pouvoient nous faire prendre, s'il m'eſt permis de le dire, la maladie ſur le fait, nous faire découvrir ſa cauſe matérielle & ſes progrès, & nous con-

conduire à la vraye méthode curative & préſervative (*t*).

Au lieu d'ouvrir les bêtes preſque toujours long-temps après leur mort, & lorſque la gangrene & la putréfaction avoient tout dénaturé, il eût fallu en ouvrir de vivantes, au premier ſigne & à preſque tous les inſtants de la maladie; voilà les inſpections inſtructives, vraiement importantes. Les lumieres qu'on y auroit puiſées, auroient amplement dédommagé du léger ſacrifice; ce n'en eût pas même été un, puiſque des ſouverains, par principe d'humanité & par amour pour leurs ſujets, mais ſur le conſeil précipité de quelques gens de l'art, ont ordonné le maſſacre des bêtes à cornes ſaines & malades de tout un canton. Ces perſonnes trompées, ſans doute, par de fauſſes apparences avoient imaginé qu'on anéantiroit par là juſqu'au germe de la contagion; une trop malheureuſe expérience prouve leur erreur.

Il nous paroît bien ſurprenant que depuis qu'on obſerve des épizooties, dans au-

aucun temps ni dans aucun lieu on n'ait eu l'idée du genre d'inſpection que nous venons d'indiquer; qu'on n'ait pas même cherché à s'inſtruire de la nature de la maladie, à en ſurprendre la cauſe dans les entrailles fumantes des animaux qu'on a immolées; la conſervation des chevaux & des bêtes à cornes n'en eût pas été le plus précieux avantage. Il eſt très-probable que le ſalut d'une multitude d'hommes en eût été également la ſuite naturelle & heureuſe.

Ici finit l'Auteur. Voici les remarques que nous avons promiſes.

(*a*) Pag. 84. Nous ſouhaiterions qu'on nous prouvât, par des expériences bien conſtatées, que les humeurs animales peuvent dégénerer au point de faire une véritable efferveſcence avec les acides.

(*b*) Pag. 84. On trouve aſſez ſouvent dans la véſicule du fiel des bêtes à cornes, des pierres qui s'allument à la flamme d'une chandelle, ſans qu'il y ait le moindre ſoupçon que les bêtes aient ja-

jamais été attaquées d'une maladie contagieuſe.

(c) Pag. 85. Dans les maladies contagieuſes des bêtes à cornes on a remarqué, que non ſeulement les premieres voies étoient détruites, mais qu'ordinairement les autres parties nobles, comme les poumons, le foie, la rate, avoient en même temps des marques évidentes d'inflammation, de putridité, de gangrene, & que toute la maſſe du ſang ſe trouvoit dans une véritable corruption. Il me ſemble donc qu'on tire une conſéquence une peu trop précipitée, quand on ſoutient que le ſiege principal de l'épizootie déjà toute formée des bêtes à cornes, eſt uniquement dans l'eſtomac & les boyaux de ces animaux. La nature même d'une maladie épidémique eſt, ſi je ne me trompe, plutôt contraire que favorable à cette hypotheſe. Il eſt bien difficile de concevoir comment une maladie, dont le ſiege principal eſt dans l'eſtomac & les boyaux des animaux, peut ſe communiquer avec tant de rapidité à d'au-

d'autres bêtes à cornes qui viennent de contrées où il n'y a pas le moindre ſoupçon d'épizootie, & qui en ſont cependant atteintes lors même qu'elles ne ſont que paſſer dans les environs des endroits où ce fléau regne, quoiqu'elles aient eu, avant que d'y arriver, toutes les marques poſſibles d'une parfaite ſanté. Comment ce mal ſe communique-t-il de village en village, & de province en province, & ceſſe quand on rompt entiérement tout commerce avec les places qui en ſont infectées? Il y a ſans doute une eſpece de mortalité dont le ſiege de la maladie eſt ſimplement dans l'eſtomac & le conduit inteſtinal de ces animaux; mais cette maladie n'eſt jamais contagieuſe, & elle ne s'étend pas au de là des bornes d'un certain diſtrict ou canton, qu'elle affecte uniquement, & dans lequel on peut découvrir aiſément les cauſes phyſiques du mal, qui conſiſtent pour l'ordinaire dans la mauvaiſe qualité des pâturages, de l'eau &c.

(*d*) Pag. 86. Il eſt indubitablement vrai que les humeurs des animaux ſe gâtent dans les maladies: mais il n'eſt pas encore, que je ſache, conſtaté par des expériences, comme je l'ai déjà remarqué, qu'elles dégénerent au point de faire une véritable effervescence ou avec les acides, ou avec les alkalis.

(*e*) Pag. 87. Cette aſſertion eſt ſujette à bien de reſtrictions, & ne peut être admiſe auſſi généralement qu'on le fait dans cet endroit. Il y a des maladies putrides, épidémiques, & malignes, où il arrive juſtement tout le contraire de ce qu'en dit notre Auteur; toutes les humeurs y ſont dans une ſi forte réſolution, que le ſang même ſort en abondance: ce dernier accident a particuliérement lieu dans des cas où une fievre putride ou maligne ſe complique avec une fievre catharrhale.

(*f*) Pag. 91. En conſidérant l'enthouſiaſme avec lequel pluſieurs écrivains parlent de l'air fixe, on ſeroit preſque tenté de croire que c'eſt une nouvelle dé-

découverte, & une découverte dont il réſulte un bien infini pour la pratique de le médecine; cependant cet air fixe ſi vanté, n'eſt autre choſe que le *gas* de *van Helmont*, ou les particules aériennes élaſtiques du célebre *Hoffmann*; il faut pourtant avouer que les Phyſiciens de nos jours ont fait nombre de belles expériences qui répandent un nouveau jour ſur cette matiere. Quant au bien qui en peut réſulter pour la pratique, il eſt à ſouhaiter qu'on ne ſoit pas obligé dans quelque temps d'en dire, comme des merveilleux effets de l'aimant, *parturiunt montes* &c.

(*g*) Pag. 91. J'avoue que je l'ignore; je ne connois aucune expérience qui démontre que le quinquina eſt abondamment pourvû d'air fixe, & s'il en eſt pourvû, que c'eſt à l'air fixe que cette écorce doit les effets quelles produit dans différentes maladies. Le *quinquina*, l'*électricité*, l'*aimant*, les *bains froids*, & l'*air fixe*, ſont les poupées avec leſquelles jouent à préſent pluſieurs médecins; ils

ils les employent à tort & à travers, ſe ſouciant très-peu que les effets qu'on leur attribue ſoient fondés ſimplement dans leur imagination, ou dans l'expérience : pour peu qu'une maladie ſoit opiniâtre, on a recours à ces remedes, & s'il le malade meurt, on ſe tait; s'il en revient, on crie merveille. Je ſuis bien éloigné de conteſter les excellents effets que le quinquina, ſur-tout employé à propos, produit ordinairement; je voudrois ſeulement qu'on ſe reſſouvint du vieux proverbe latin, *omne nimium vertitur in vitium.*

(*h*) Pag. 92. C'eſt ſans doute ſeulement du vin rouge dont parle notre Auteur, en diſant qu'un certain degré de chaleur le change en acide, car on ne ſauroit le dire de tous les vins en général. Jamais un véritable & bon vin d'Hongrie, de Cypre, du Cap, & en général aucun vin doux non falſifié, ne deviendra acide par quelque degré de digeſtion que ce ſoit.

(*i*) Pag. 92. Notre Auteur a raiſon de ſe promettre beaucoup de l'uſage du

du quinquina & de vin dans les fievres putrides; & dans ces cas j'en fais uſage avec ſuccès, combinés avec les acides, & particuliérement avec l'acide vitriolique. Quoique je n'aie pas encore ſurchargé la décoction de quinquina d'air fixe, elle a cependant toujours répondu à mes eſpérances. La vérité eſt qu'on n'a beſoin dans les fievres malignes ou putrides, ni de quinquina, ni de vin, que lorſque le malade ſe trouve dans un état de foibleſſe & d'anéantiſſement; & c'eſt alors qu'on choiſit le bon & vieux vin & le quinquina, comme des remedes qui tiennent la premiere place entre les fortifiants & les antiſeptiques connus juſqu'à préſent. Si leur efficacité ne dépendoit que de l'air fixe, un vin jeune ſurchargé d'air fixe devroit faire autant de bien que le vieux, & chaque décoction d'une racine ou écorce amere, comme la caſcarille, la quaſſia, la gentiane rouge, &c., ſurchargée d'air fixe produiroit autant d'effet que le quinquina, ce qui n'arrive cependant pas.

(*k*) Pag. 97. On ſe tromperoit fort ſi l'on s'imaginoit qu'un ſel acide, ou un ſel alkali volatil, qu'on obtient des végétaux par le moyen d'un feu violent, y exiſte, quand ils ſont dans leur état naturel, tel qu'on l'obtient par le feu, puiſque des expériences inconteſtables démontrent qu'un moindre degré de feu change tout-à-fait la nature des particules qui compoſent les ſubſtances végétales & animales; que ne fera donc pas un feu violent?

(*l*) Pag. 97. On ignoroit parfaitement dans ce pays les expériences de Mr. *Prieſtley* à ce ſujet, lorſque le jeune & habile Mr. *Achard* prouva par des expériences ingénieuſes & inconteſtables que l'air fixe étoit acide. Voyez ſa diſſertation dans le Volume XV. de ce Journal pag. 218. & ſuivantes. Conſultez auſſi le Volume XVIII. pag. 183. & 184. Mrs. *Prieſtley* & *Achard* ont fait, chacun de leur côté, cette découverte à peu près dans le même temps.

(*m*)

(*m*) Pag. 100. C'eſt donc uniquement l'acidité qui fait que l'air fixe réſiſte à la putréfaction; nous n'avons donc pas beſoin de l'air fixe pour la guériſon des fievres putrides, mais ſimplement des acides; auſſi les expériences faites tant ſur les chair en putréfaction, que ſur des fievres putrides, prouvent évidemment que les acides les plus concentrés, réſiſtent avec plus de force à la corruption.

(*n*) Pag. 100. Il eſt impoſſible qu'un véritable alkali volatil puiſſe avoir de l'affinité avec un ſel acide quel qu'il ſoit; c'eſt une véritable contradiction.

(*o*) Pag. 101. Nos remarques précédentes prouvent, ce me ſemble, aſſez, que cette aſſertion n'eſt pas encore hors de doute. D'ailleurs l'Auteur auroit dû prouver avant d'établir ce premier axiome.

a) Qu'il y a un véritable ſel alkali dans les chairs en putréfaction, & dans les ſucs des animaux corrompus, &

b) S'il y en a, que cet alkali eſt, non l'effet ou le réſultat, mais la cauſe de la putréfaction.

(*p*) Pag. 103. Ces cauſes peuvent gâter, non ſeulement les ſucs digeſtifs, mais toute la maſſe des humeurs en général. Au reſte, on obſerve tous les jours des maladies où les ſucs digeſtifs, & la bile même ſe trouvent dans un mauvais état, comme cela arrive dans pluſieurs maladies chroniques, & même dans quelques eſpeces de fievres, & cependant cette dépravation des ſucs digeſtifs ne produit pas des fievres putrides. Preuve évidente que les fievres putrides n'ont pas leur origine uniquement dans la dépravation des ſucs digeſtifs.

(*q*) Pag. 104. La mortalité des bêtes à cornes ravage depuis plus de trente ans, ſans diſcontinuer, nos provinces du nord.

(*r*) Pag. 104. Cependant l'expérience ſemble prouver le contraire. Il y a des exemples qu'une ſeule vache, ou

un ſeul bœuf tiré, ſans qu'on le fût, de contrées où regnoit une maladie épizootique, a infecté tout d'un coup pluſieurs villages; &, ce qui mérite encore plus d'attention, c'eſt que des bêtes à cornes, qui venoient des villages où regnoit une maladie contagieuſe, l'ont communiquée ſimplement en paſſant par d'autres villages.

(*s*) Pag. 109. J'ai vû employer encore avec plus de ſuccès l'huile de vitriol dans une maladie de chevaux toute ſemblable à celle des bêtes à cornes dont notre Auteur donne ici la deſcription. On commença à donner à dix chevaux malades du bon vinaigre de vin, & à dix autres de l'huile de vitriol diſſoute dans une ſuffiſante quantité d'eau, & on s'apperçut avec plaiſir que l'huile de vitriol faiſoit beaucoup plus de bien que le vinaigre, de ſorte qu'on employa de même cette huile, avec le plus grand ſuccès du monde, chez tous les autres chevaux malades, dont le nombre montoit à quatre-vingt, ſans qu'il en mourût aucun. Une autre

fois l'épizootie véritable se manifesta dans les bêtes à cornes; mais on la prévint encore heureusement, en ordonnant aux paysans de ne faire boire à ces bêtes que de l'eau dans laquelle on avoit dissous autant de levain qu'il falloit pour la rendre aigre. S'il étoit nécessaire, je pourrois fournir du cours & du décours de ces deux maladies un détail beaucoup plus circonstantié & plus exact.

(*t*) Pag. 114. On a fait dans nos provinces, du moins en partie, ce que notre Auteur desire; on a tué des bêtes qui avoient les symptomes infaillibles de cette maladie, & on a trouvé que ce n'étoit très-souvent qu'une péripneumonie maligne, ou qu'une très-forte fievre putride compliquée avec une péripneumonie véritable. Marque suffisante qu'on ne sauroit dire que le conduit intestinal est le siege unique & principal de cette maladie, qui s'étend beaucoup plus loin & corrompt toute la masse du sang.

STORIA DELLA LETTERATURA ITALIANA, DI GIROLAMO TIRABOSCHI, &c.

C'eſt à dire:

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE, PAR JEROME TIRABOSCHI, &c.

SECOND EXTRAIT. (*)

Nous allons rendre compte du ſecond Tome de l'hiſtoire de Mr. *Tiraboſchi*. Ce Tome fait partie du premier Volume de l'*Abrégé* dont nous avons parlé dans le Journal précédent, & que nous continuerons à faire connoître à meſure que nous analyſerons l'hiſtoire originale.

(*) Voyez le premier dans la Partie I. de ce Journal pour cette année, pag. 137 & ſuivantes.

On trouve dans l'hiſtoire un ſavant *Diſcours préliminaire* ſur les cauſes de la décadence des lettres en général; & c'eſt par ce diſcours que le ſecond Tome commence. L'Auteur y raiſonne en bon philoſophe & en grand littérateur; il combat ſur-tout le ſentiment de l'*Abbé du Bos*, qui dans ſes *Réflexions ſur la Poéſie & ſur la Peinture* a donné aux *cauſes phyſiques* une trop grande influence ſur les révolutions littéraires. Notre Auteur avoue que de pareilles cauſes peuvent quelquefois contribuer à ces révolutions: mais il donne judicieuſement la préférence aux *cauſes morales*, qui en effet contribuent le plus à l'accroiſſement ou à la décadence des arts & des ſciences. Quant aux cauſes immédiates qui produiſirent cette décadence à Rome & dans toute l'Italie, l'Auteur les détaille chacune à part dans les premiers chapitres des quatre livres qui conſtituent ce ſecond Tome. Le premier livre contient l'hiſtoire littéraire de Rome depuis la mort d'*Auguſte*. juſqu'à

celle

celle d'*Adrien*. Le ſecond renferme les événements littéraires depuis la mort d'*Adrien* juſqu'au regne de *Conſtantin*. Le troiſieme embraſſe l'hiſtoire de la littérature de toute l'Italie en général, depuis le temps que les lettres recommencerent à fleurir à Rome, & celle des Chrétiens de ce pays en particulier. Le quatrieme commence par l'époque de *Conſtantin*, & finit à la ruine de l'Empire en occident.

Les Auteurs de l'*Abrégé* ont refondu dans des *obſervations préliminaires* le ſavant diſcours de Mr. *Tiraboſchi*, & tous les premiers chapitres de chaque livre. C'eſt ainſi qu'ils rendent leur abrégé auſſi court & précis qu'il doit l'être, & qu'ils préſentent aux Lecteurs l'enſemble de tout ce qui concerne les cauſes de la décadence des lettres en Italie, ſans oublier ce qui regarde cette décadence en général. Ces judicieux abréviateurs ont transformé les quatre livres en trois *articles*, dans le ſecond desquels ils ont adroitement inſéré le contenu principal

du troiſieme livre dont nous avons parlé. Nous allons donner l'extrait de ces trois articles qui répondent à trois époques remarquables. Nous ne ſaurions mieux analyſer l'ouvrage de Mr. *Tiraboſchi.*

*Littérature de Rome depuis la mort d'*Auguſte *juſqu'à celle d'* Adrien.

La *Poéſie*, qui avoit eu le mérite d'introduire le goût des ſciences à Rome, continua à y fleurir après le *ſiecle d'Auguſte*, ſinon avec toute la ſplendeur & la pureté qui l'avoit accompagnée pendant ce ſiecle célebre, au moins avec éclat; elle compte pluſieurs perſonnes douées de talents heureux qui la cultiverent. Le premier Poëte de cet âge, ſoit pour le temps, ſoit par ſa condition, eſt *Germanicus Céſar*, neveu de *Tibere*: il mériteroit d'être placé dans le ſiecle précédent, mais il a vécu après la mort d'*Auguſte*. Enſuite vient *Lucain*, génie grand & hardi, qui cependant introduiſit dans la poéſie une enflure déplacée: *Flaccus* Poëte foible, comme le fait voir ſon

ſon poëme des *Argonautes*; le fougueux *Stace*, dont les *Silves*, qui pour la plus grande partie ſont des *impromptus*, valent mieux que ce qu'il travailla avec ſoin, & particuliérement ſa *Thébaïde*; le diligent mais très-foible *Silius Italicus*, grand admirateur de *Virgile*, & ſon petit imitateur; *Pétrone*, Auteur d'une longue ſatyre ménippée, qui nous étant parvenue en très-mauvais état, a occupé, plus que ſon fond ne le méritoit, les ſoins des érudits, & a donné lieu à bien des impoſtures; *Perſe* qui s'eſt fait un grand nom par l'obſcurité preſque impénétrable de ſes ſatyres; *Juvenal* qui a mieux aimé l'aigreur & les invectives que les agréments d'*Horace* dans le genre ſatyrique; *Martial*, grand amateur des pointes, & qui à beaucoup de ſaillies a mêlé encore plus de penſées froides; enfin *Séneque le Tragique*, Auteur de pluſieurs mauvaiſes tragédies, qui pourtant ſont les ſeules que le théatre Romain nous offre.

L'*Éloquence* avoit commencé à tomber après la mort de *Cicéron*. On a un ancien dialogue très-bien écrit, qui détaille les causes de cette chûte. On l'a attribué à plusieurs Écrivains; mais la vérité est que son Auteur qui, à ce qui paroît, vivoit sous *Trajan* ou sous *Adrien*, nous est inconnu. Ceux qui acheverent de gâter la bonne éloquence, furent les deux *Séneques*, pere & fils, le premier surnommé *le Rheteur*, & le second *le Philosophe*. A force de faire parade d'esprit, & de mettre par-tout de la nouveauté, ces deux écrivains donnerent dans un raffinement outré, dans l'obscurité, dans l'enflure, dans des pensées plus ingénieuses que vraies, dans des phrases alambiquées, & dans des tours trop recherchés. *Quintilien*, le plus grand rheteur qui ait paru à Rome, tâcha en vain de décrier la maniere des *Séneques*, & de rappeller les Romains au bon goût & à l'étude de *Cicéron*: lui-même, malgré toutes ses lumieres, se trouva entraîné dans le style qui regnoit alors. La

mê-

même choſe arriva à *Pline le jeune*, homme très-ſavant, & protecteur généreux de tous les gens de mérite. Ses lettres, & ſon panégyrique décelent le génie heureux, & l'écrivain profond, mais deſtitué de goût.

Il y eut à cette époque de très-bons hiſtoriens. *Velleius Paterculus* & *Valere Maxime* écrivirent ſous *Tibere*. On diſpute beaucoup ſur l'âge dans lequel vécut *Q. Curce*; Mr. *Tiraboſchi* prouve que cet hiſtorien vécut & écrivit ſous le regne de *Claude*. Pour le célebre *Tacite*, l'on ſait qu'il écrivit ſes Hiſtoires & ſes Annales ſous le regne de *Trajan*; tandis que *Suétone* ſon contemporain publioit les vies des douze Céſars, & celles des rheteurs & grammairiens illuſtres, & que *Lucius Florus* faiſoit ſon épitome de l'hiſtoire Romaine.

Les deux genres de philoſophie *Morale* & *Naturelle*, furent portés à un degré éminent par le grand *Séneque*, & par *Pline l'ancien*. L'un & l'autre

ſont trop connus, pour que nous nous arrêtions ſur des particularités qu'on peut voir dans l'hiſtoire & dans l'abrégé. *Columelle* & *Frontin*, furent deux autres philoſophes: le premier écrivit en maître ſur la culture des jardins; le ſecond qui étoit mathématicien, fit des ouvrages ſur l'hydroſtatique. Dans le même âge, tous les plus grands philoſophes Grecs furent à Rome pour quelque temps, comme *Epictete*, qui avoit été l'eſclave d'un affranchi de *Néron*, le fameux *Plutarque*, philoſophe & hiſtorien, *Démosthene* le Cynique, *Favorin*, *Dion Chriſoſtome*, & pluſieurs autres qui répandirent de plus en plus à Rome la lumiere de la philoſophie. La Médecine y brilla auſſi ſous *Theſſalus* de Tralle, & ſous *Crinas* & *Charmides*, tous deux de Marſeille. Mais à dire vrai, le talent de ces médecins conſiſtoit plus dans une grande effronterie, & dans le ſoin qu'ils avoient de décrier *Hippocrate*, que dans une véritable ſcience. Il faut excepter de ce nombre l'illuſtre *Celſe* & *Scribonius*,

nius, qui approfondirent dans leurs écrits l'art de la médecine.

On cultiva beaucoup à cette époque la *Juriſprudence*: *Capiton* & *Labéon* y formerent deux ſectes différentes, qui produiſirent de grands hommes, tels que les deux *Sabinus*, un *Caſſius Longinus*, un *Jabolenus*, un *Salvius Julien*, un *Nerva Cocceïus*, *Proculus*, *Pegaſe*, *Neratius* &c.

Pluſieurs Empereurs, à l'exemple d'*Auguſte*, crurent leur honneur intéreſſé à protéger les lettres. *Claude* étoit ſavant: *Néron* avoit la manie d'être poëte; il inſtitua les jeux Capitolins où les poëtes pouvoient concourir aux prix que l'on propoſoit tous les cinq ans: *Veſpaſien* aſſigna de bonnes penſions aux rheteurs: *Domitien*, grand imitateur de *Néron*, rétablit les jeux Capitolins, & y ajoûta ceux d'Albe, qu'on appella *Quinquatrua*, parce qu'on les célebroit tous les quatre & les cinq ans. *Adrien*, qui paſſoit pour un ſavant univerſel, fonda le célebre athénée, ou college de Rome, & aſſigna de

de riches appointements à tous les professeurs: outre cela on établit de nouvelles bibliotheques, & on rebâtit & enrichit les anciennes. Enfin les *Beaux-Arts*, quoiqu'en disent quelques auteurs, se maintinrent dans le plus grand lustre, moyennant la libéralité des Empereurs, & la noble émulation qu'ils firent voir de se surpasser l'un l'autre dans le bon goût & dans la magnificence.

*Littérature de Rome & de l'Italie depuis la mort d'*Adrien *jusqu'à* Constantin *le Grand.*

Ce fut à cette époque que la littérature d'Italie commença à faire de très-grandes pertes. Elle se soutint durant le regne d'*Antonin* & de *Marc-Aurele:* mais depuis ce temps il n'y eut presque plus de tranquillité dans l'Empire; des tyrans nombreux s'éleverent de toute part; l'on se disputa le diadême par des guerres sanglantes; les soldats devinrent les dispensateurs de la pourpre; la plus grande partie des Empereurs furent des étran-

étrangers; enfin Rome, l'Italie, les provinces & les armées furent remplies de barbares; c'eſt pourquoi les ſciences commencerent à ſe cacher ou à s'enfuir, les arts dépérirent, la langue latine ſe corrompit, & la barbarie menaça de prendre bientôt la place de l'ancienne politeſſe.

Il y eut à la vérité des poëtes à Rome: les jeux Capitolins ſe célebroient toujours, & ils conſervoient le goût de la poéſie par l'émulation & des récompenſes. Cent poëtes chanterent des épithalames aux noces d'une niéce de l'Empereur *Gallien*: ce Prince fut lui-même de ce nombre. Mais parmi la foule de ces verſificateurs, trois, dont les ouvrages nous ſont reſtés en partie, & qui furent certainement les plus illuſtres dans leur temps, prouvent que la poéſie avoit fait à Rome une chûte rapide. Ces trois poëtes ſont *Sammonicus*, qui a mis en vers des ſujets de médecine; *Nemesianus*, qui a chanté la chaſſe; & *Calpurnius*, qui a écrit des éclogues. Ces dernieres ſont les ſeuls mor-

morceaux qui faſſent honneur à la poéſie de cet âge: auſſi *Calpurnius* étoit-il Sicilien, & il traita bien un genre qui avoit été inventé par ſes anciens compatriotes.

Si l'on s'en rapporte aux éloges des auteurs contemporains, Rome n'eut jamais de plus grands orateurs qu'à cette époque. *Fronton, Antoine Julien, Caſtritius*, deux *Titiens*, *Aſpaſius*, furent de prodiges d'éloquence. Rien ne nous reſte pour juger du mérite de ces orateurs: mais puiſque l'éloquence avoit bien déchu du ſiecle même d'*Auguſte*; puiſque dans l'époque ſuivante elle n'avoit fait que tomber de plus en plus; puiſqu'enfin à cet âge toute la littérature en général panchoit vers ſa ruine: on peut en conclure que ce ne fut pas le mérite de ces orateurs, mais le mauvais goût qui regnoit à Rome, qui les fit paſſer pour des prodiges.

C'eſt au dernier temps de cette époque qu'appartiennent ceux qu'on appelle les Auteurs de l'hiſtoire Auguſte. Leurs noms ſont *Spartien*, *Capitolin*, *Lampride*,

pride, *Gallican*, *Trebellius Pollion*, & *Vopiſcus*. Ils ont écrit l'hiſtoire de pluſieurs Empereurs, en commençant par *Adrien*, & en finiſſant à *Numerien*. Ils ont ſuivi le plan de *Suétone*, mais avec peu de ſuccès, à cauſe de leur ſtyle embaraſſé & obſcur, comme auſſi à cauſe de l'inutilité des détails où ils ſont entrés, tandis qu'ils ont négligé la récit des affaires publiques.

La *Philoſophie* eut dans cet âge un très-illuſtre éleve: ce fut l'Empereur *Marc-Aurele*. L'exemple de ce grand Prince réveilla dans toute l'Italie l'étude de cette ſcience: malheureuſement il y eut plus d'impoſteurs que de vrais philoſophes. L'on croit que *Solin*, imitateur ou copiſte de *Pline*, vécut à cet âge, comme auſſi *Siculus Flaccus* & *Aggenus Urbicus*, qui ont écrit ſur l'*Agriculture*.

Quant aux littérateurs ou érudits qui paſſoient alors ſous le nom de *Grammairiens*, Rome en eut dans ce temps là de très-illuſtres. Tels ſont *Cenſorin*, *Apu-*

Apulée, *Obſequens*, *Elien*, & *Aulugelle*. Dans la *Juriſprudence* fleurirent avec éclat *Sex. Pomponius*, *Ulpius Marcellus*, *Domitius Ulpianus*, & le grand *Papinien*, qui fut long-temps l'oracle de la juriſprudence Romaine.

Mais les Beaux-Arts qui avoient continué à fleurir ſous *Antonin* & ſous *Marc. Aurele*, perdirent leurs plus grands artiſtes ſous leurs ſucceſſeurs. *Alexandre Séyere* fit tous ſes efforts pour leur rendre l'ancien luſtre: mais les troubles qui ſurvinrent après ſon regne, entraînerent peu à peu les arts dans le dépériſſement.

Cependant les études Grecques furent plus heureuſes & mieux cultivées à Rome dans ce temps là que les Latines. *Marc-Aurele* avoit attiré dans ſa capitale les plus accrédités d'entre les Grecs. De ce nombre fut le grand philoſophe & médecin *Galien*, dont le nom ſera toujours en vénération à quiconque a la véritable idée de la médecine. Ce fut auſſi alors que fleurirent les Sophiſtes ou Orateurs, dont *Philoſtrate* a écrit les vies. Cet Au-

Auteur, qui nous a laiſſé pluſieurs ouvrages, étoit de ce nombre: mais *Herodes Atticus*, homme chéri de pluſieurs Empereurs, fut le plus illuſtre parmi les Sophiſtes. Ce furent auſſi les Grecs qui traiterent avec ſolidité & élégance l'hiſtoire Romaine. Les ouvrages d'*Appien d'Alexandrie*, de *Dion Caſſius*, d'*Arrien de Nicomédie*, & d'*Hérodien*, ſont excellents dans ce genre, & preſque comparables aux écrits des anciens hiſtoriens de la Grece. Quant à ceux qui entre les Grecs faiſoient profeſſion de philoſophie, & le nombre en étoit infini, il n'y en eut preſque pas un ſeul qui ne ſe hâtat d'aller à Rome pour y déployer ſes talents, & acquérir des honneurs & des richeſſes. Parmi cette foule, dans laquelle l'orgueil, l'impoſture, & l'effronterie regnoient plus que la ſcience, ſe diſtinguerent *Plotin* & *Porphyre*, deux grands ſoutiens de la nouvelle ſecte des Eclectiques, ſecte directement oppoſée à la religion chrétienne.

Les ouvrages de ces philoſophes, & les calomnies que l'on répandoit par tout

l'Em-

l'Empire contre les chrétiens, obligerent ceux-ci à étudier, pour ſe mettre en état de réfuter les accuſations de leurs ennemis, & les arguments des philoſophes. On vit alors de ſavants chrétiens dans preſque toutes les provinces de l'Empire; l'Italie n'en fut pas dépourvue. *Apollonius* Senateur Romain & Martyr, lut dans le Sénat une apologie du chriſtianiſme: *Minutius Felix*, illuſtre orateur Romain, écrivit un ſavant ouvrage qui nous eſt reſté, ſur le même ſujet: le Pape *Soter*; & *Cajus*, *Hermas*, & *Novatien*, Prêtres de l'égliſe Romaine, publierent pluſieurs écrits ſur les diſputes de ce temps: enfin le fameux *Lactance* acquit une très-grande réputation parmi les écrivains eccléſiaſtiques.

Littérature de Rome & de l'Italie depuis Conſtantin *juſqu'à la deſtruction de l'Empire d'occident.*

Conſtantin en fixant ſa réſidence dans ſa nouvelle Rome, enleva à l'ancienne les arts & les ſciences, qui pour la plus gran-

grande partie ſuivirent la cour, d'où les uns & les autres tiroient leur éclat & de grandes récompenſes. Parmi les ſucceſſeurs de ce Prince, il n'y eut que *Valentinien* I, qui eut un ſoin particulier du rétabliſſement des études à Rome, & qui n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à les faire refleurir. Mais tout tomba ſous *Gratien*, *Valentinien* II, *Théodoſe*, & *Valentinien* III, au point qu'on ôta même les penſions que le Fiſc donnoit depuis *Adrien* aux profeſſeurs Romains. Après la mort du dernier des *Valentiniens*, l'Empire d'occident fut ſans ceſſe bouleverſé & déchiré, juſqu'à l'an 476, que l'Italie tomba au pouvoir des *Hérules* qui anéantirent l'Empire.

Il eſt ſurprenant qu'au milieu de ces révolutions, l'Italie ait eu quelques ſavants. Le ſeul *Claudien* ſuffit pour illuſtrer cette époque. Ce poëte eſt celui dont les écrits approchent le plus du ſiecle heureux d'*Auguſte*; après lui viennent *Avien* & *Rutilius*, poëtes de beaucoup de mérite. *Servius*, *Macrobe*, & *Feſtus*,

Feſtus, littérateurs d'une érudition profonde, & auxquels ne manque que la beauté du ſtyle, éclairerent Rome & l'Italie par leurs ſavantes recherches dans la littérature latine: *Simmaque*, grand par ſa naiſſance & par ſes dignités, fut, tant qu'il vécut, l'honneur & l'ornement du ſénat Romain, & le ſoutien de cette même littérature: & *Marius Victorin* paſſa dans ſon temps pour un orateur admirable, quoique ce qui nous reſte de ſes ouvrages, en partie ſacrés, en partie ſcientifiques, prouve qu'il faut rabattre les deux tiers des éloges qu'on lui a prodigués. L'*Hiſtoire* eut dans cet âge deux *Aurelius Victor*, & un *Eutrope*, tous abréviateurs qui ont quelque mérite, mais qui doivent céder la palme à *Ammien Marcellin*, qui, quoique Grec & ſoldat, a écrit une très-bonne hiſtoire, non pour le ſtyle qui eſt mauvais, mais pour la vérité, & pour l'exactitude. C'eſt dommage qu'une bonne partie en ſoit perdue. Heureuſement les défauts du ſtyle de cet écrivain ont diſparu dans la belle

belle traduction qu'un Anonyme en a donné à Berlin, & dont nous avons rendu compte dans nos journaux précédents (*).

Les circonſtances où ſe trouvoit le chriſtianiſme, obligeoient les eccléſiaſtiques à continuer d'étudier. Ayant triomphé de leurs ennemis par la protection des Princes, il leur reſtoit à triompher des ſectaires par des écrits. Le clergé d'Italie ſe diſtingua dans cette occaſion: il donna à l'égliſe un *Euſebe* de Vercelli, un *Lucifer* de Cagliari, un *Zénon* de Vérone, un *Paulin* de Nole, un *Chriſologue* de Ravenne, un *Maxime* de Turin, un *Ambroiſe* de Milan, un *Ruffin* d'Aquilée, & un *Léon* le Grand. L'inſtitution des Séminaires, dont tout le monde connoît l'importance & l'utilité, eſt pareillement due à l'Italie. Ce fut dans ce ſiecle qu'on les introduiſit.

Dans ce âge les *Beaux-Arts* ne firent que dépérir de jour en jour. Lorſqu'on vou-

(*) Voyez Volume XVIII, pag. 242 & ſuivantes. *Note du Journaliſte.*

voulut dreſſer un arc à l'honneur de *Conſtantin*, on fut obligé d'arracher à celui de *Trajan* ſes plus beaux ornements, pour en décorer le nouvel arc. La barbarie s'étoit gliſſée dans Rome, & il fallut inſtituer un Magiſtrat pour avoir l'œil à ce que les beaux monuments de cette ville ne fuſſent point gâtés ou emportés. Il eſt vrai qu'on dreſſa un grand nombre de ſtatues aux Princes, aux Miniſtres, & aux Savants; mais ces ouvrages n'eurent rien de comparable aux beautés de l'art des ſiecles précédents. Tout ce qu'on fit de mieux, furent les moſaïques, ouvrage dans lequel les ouvriers Romains ſe ſont toujours diſtingués.

VUES D'UN POLITIQUE DU XVIme SIECLE SUR LA LÉGISLATION DE SON TEMPS, également propres à reformer celle de nos jours; ou choix des arrêts, qui compoſent le recueil de RAOUL SPIFAME, connu ſous le titre de *Dicæarchiæ Henrici regis Chriſtianiſſimi progymnaſta* &c. par Mr. AUFFRAY, des Académies de Metz & de Marſeille. A Paris, chez CHARLES DURAND, Libraire, rue du Foin. 1775. 1 Volume in 8vo.

Mr. *Auffray* avertit dans le diſcours préliminaire qui eſt à la tête de ſon livre, que l'on trouve dans le vingt-troiſieme volume de l'hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, page 271, une bonne notice ſur la perſonne & ſur les ouvrages de *Raoul Spifame* par Mr. *Secouſſe*. Il y renvoye ſes lecteurs. Comme cette collection n'eſt pas entre les mains de tout le monde, nous croyons

que l'Auteur auroit fait plaiſir au public d'en tirer les traits qui regardent en particulier la perſonne de *Spifame*, & de les joindre à ſon diſcours préliminaire. Le deſſein de *Raoul* étoit de porter ſon recueil d'arrêts juſqu'à cinq cents, mais il n'en a jamais paru qu'un Volume in 8vo, qui en contient trois cent neuf. C'eſt ſur ce Volume, très-rare aujourd'hui, que Mr. *Auffray* a travaillé. Il en a tiré quarante-ſix arrêts des plus importants par leur objet, ou des plus-piquants par leur ſingularité. Il a cru n'y devoir rien changer quant au ſtyle; il s'eſt contenté d'en retrancher les inutilités & les longueurs. Il ajoute ſes obſervations ſur chaque arrêt qu'il rapporte. Elles nous paroiſſent juſtes & ſolides, & interrompent agréablement la monotonie fatigante qui regne dans l'ouvrage de *Spifame*; car ſes arrêts ont beau être différents quant à la matiere, ils ſe reſſemblent tous par la forme, & cette uniformité en rendroit la lecture pénible. Il faut cependant convenir qu'un livre de cette na-

nature n'eſt pas fait pour être lu comme un roman : chacun des articles qu'il contient, demande à être médité. Cette compilation, bien faite & rédigée avec goût, intéreſſera ſans doute beaucoup de lecteurs dans le ſiecle éclairé où nous vivons, & où nous voyons les plus grands Rois occupés à réformer les abus invétérés qui s'oppoſent encore aux heureux effets d'une législation plus analogue au bonheur général des peuples.

Au reſte les arrêts de *Spifame*, quoique préſentés dans ſon recueil comme rendus en 1556 par le Roi très-chrétien *Henri* II, ne ſont, dit Mr. *Auffray*, que de ſimples projets, qui n'ont jamais été exécutés. Il faut les ranger, du moins la plupart, dans la claſſe de *la nef des fous* de *Sébaſtien Brant*, de l'*éloge de la folie* d'*Éraſme*, de l'*Utopie* de *Thomas Morus*, & du *projet de paix perpétuelle* de l'Abbé de *St. Pierre*. Ce ſont de beaux rêves, enfantés par un violent deſir de voir tous les hommes heureux autant qu'ils peuvent l'être.

Nous allons mettre ſous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des arrêts de la dicéarchie de *Spifame*, tels que les rapporte ſon compilateur; nous choiſirons ceux qui ont le plus de rapport à la législation générale. Nous y joindrons les obſervations de Mr. *Auſſray*.

ARREST XLVI.

On ne pourra poſſéder deux charges à la fois, tant ſéculieres que d'égliſe.

Le Roi adverti que par la permixtion & confuſion des états, tant ſéculiers que eccléſiaſtiques, [illegible] advient pluſieurs déſordres & ſcandales en ſa république, & que par l'ardeur & voracité de gens audacieux, & trop grands entrepreneurs, qui ſe chargent de pluſieurs charges, dont chacune requiert l'homme tout entier pour en bien faire ſon debvoir, les gens ſimples & de bon eſprit demeurent à pourvoir, & par fautte de leur employ, pluſieurs gens y perdent, & beaucoup de bien demeure à faire, qui eſt mal recep-

voir

voir le don de Dieu, & ne l'honorer ſelon ſa libéralité; conſidérant celui Seigneur, que ſelon la diverſité des eſprits & force corporelle de ſes ſubjects, l'on a diſtribué, renforci ou affoibli les dits états, pour être convenables à leurs adminiſtrateurs, à ce que chacun ſoit employé ſelon ſon pouvoir, procurant le bien publique, ſe tirant hors d'oiſiveté, dont l'ennemy de nature humaine régnant en puiſſance de ténebres, veult retirer les bons zélateurs, & pour ce qu'il ne le peut faire directement il les pourſuit indirectement par le miniſtere desdicts ambitieux, gens ſuperbes & malings, procurant leur dommage avec le détriment publique, & ſe détruyſant en honneur & en biens & au ſalut de leurs ames, encores qu'ils ſe penſent exalter, parceque péché eſt toujours ſans conſeil, & le glorieux & oultrecuidé eſt toujours en erreur & ignorance effectée; a inhibé & défendu à tous ſes ſubjects, tant Cleres que Laïz, de non entreprendre, ne ſe charger de deux états, adminiſtrations, ou

offices d'authorité & utilité publique, de quelque nom qu'ils ſoient cenſés, nommés, ou figurés, ſur peine de confiſcation du premier précédent, auquel le dict Seigneur veult & ordonne être préſumé de préſomption certaine & irréfragabilité, qu'en acceptant le deuxieme on a renoncé au premier, avec auttre pugnition & amende arbitraire, ſelon la gravité de l'oultrecuidance & ambition, & le dommage qu'elles auront faict, dont il en ſera informé par commune renommée ſans auttre plus ample inquiſition. Enjoint le dict Seigneur aux maîtres des requeſtes ordinaires de ſon Hoſtel, ſéans en la chambre du chevet de la grande ſalle de ſon Palais à Paris, exécuter le contenu en ces préſentes, quant aux états & charges temporelles, & en décider en dernier reſſort; & quant aux états eccléſiaſtiques, enjoint au juge exécutorial y pourvoir, & en décider par chaſcun des ſieges de la dicte exécutorialité qui ont eſté, & qui ſeront érigés en tous lieux ou il y aura ſieges préſidiaux; & à

cette

cette fin le dict Seigneur a érigé & érige en tous les dicts lieux deux ſubſtituts de ſes procureurs-généraux parlamentaires, iceulx ſubſtituts perpétuels & irrévocables, pour l'un d'iceulx faire ſes diligences, délations & pourſuites en la dicte court, ou chambre des dicts Maîtres des Requeſtes, ou envoyer ſes mémoires au procureur-général du dict ſieur, qui aura eſté établi en icelle, quant aux dicts états de temporalité, l'autre pour faire ſemblables négoces envers les dictes cours, ou chambres exécutoriales, ſi meſtier y eſt, parce que le dict Seigneur entend, qu'au dict cas de pluralité, les dictes charges vacantes ſoient impétrables par dévolutaires, auxquels déz le jour de la premiere aſſignation, en faiſant ſeulement apparoir de la dicte pluralité, le dict ſieur veult & ordonne la recréance & totalle proviſion pendant le procès, eſtre faicte & adjugée & exécutée, non obſtant oppoſitions ou appellations quelconques & ſans en recevoir aucune, parce que tout le grief eſt réparable en définitive.

OBSERVATIONS.

Il eſt peu de charges qui ne demandent un homme tout entier; il en eſt même beaucoup que l'homme le plus intelligent & le plus appliqué a bien de la peine à remplir: d'ailleurs les différents emplois demandent diverſité de talents & de connoiſſances, toutes choſes que la nature ne prodigue point. On ne peut d'un autre côté revêtir un homme de pluſieurs charges, que l'on ne dépouille, pour ainſi dire, pluſieurs perſonnes de places qui auroient pu, ou leur faire un ſort, ou améliorer celui qu'elles ont déjà. Un état ne ſauroit regarder toutes ces choſes d'un œil indifférent, & c'eſt avec beaucoup de raiſon que *Spifame* demande l'unité pour les emplois civils & eccléſiaſtiques. En effet il en réſulte un ſervice mieux fait, les richeſſes verſées en plus de mains, & conſéquemment un plus grand ordre, plus d'heureux, toutes choſes qui conſtituent & aſſurent la félicité d'une nation.

Nous

Nous venons, continue Mr. *Auffray*, de voir l'Empereur tout rempli de ces ſages vues, dans une ordonnance publiée à *Léopold*, défendre aux abbayes régulieres & à toutes les communautés religieuſes des deux ſexes, de recevoir aucun ſujet, & de l'admettre à la profeſſion avant l'âge de vingt-quatre ans accomplis. On ſait que cette loi avoit eu lieu dans tous les pays héréditaires. Il joint encore d'autres diſpoſitions auſſi intéreſſantes; on y trouve ſur-tout celle qui enjoint aux chanoines pourvus de pluſieurs bénéfices, de s'en démettre pour n'en conſerver qu'un ſeul. C'eſt rappeller utilement les eccléſiaſtiques à l'eſprit de la primitive égliſe & des canons.

ARREST XLVIII.

Fêtes retranchées.

Nous ne rapporterons pas le texte original de cet arrêt; celui que nous avons cité en entier ſuffit pour faire connoître le cadre dans lequel notre légiſlateur a

renfermé ſes idées politiques, c'eſt le même pour tous ſes arrêts. Nous nous bornerons aux obſervations de ſon rédacteur ſur l'objet qu'il renferme.

Notre Arrêtiſte, dit-il, eſt, peut-être, le premier qui ait fixé ce point de législation eccléſiaſtique & civile, dont la réformation ſeroit également utile à l'une & à l'autre branche de l'adminiſtration générale. Il y revient encore dans le 267me arrêt; ſes raiſons fortes & concluantes ſont les mêmes qui ont été employées dans le dernier ſiecle, & tout récemment, pour rendre à l'induſtrie des hommes, qui par leurs débauches profanent conſtamment des jours conſacrés au ſervice divin, ce qu'ils ne feroient point à leurs atteliers. L'état par la ſuppreſſion des fêtes obtient plus de travail, la religion moins de profanation. Que l'on conſulte les régiſtres des priſons, on y verra ces ſéjours du crime recevoir plus de victimes dans ces temps que dans d'autres. Si l'on interroge les femmes proſtituées, elles avoueront que ces jours

ſont

ſont ceux où elles ſe livrent au déſordre avec plus de ſuccès. Rien de plus ſage, que le préambule de l'édit de la République de Veniſe (en 1727) en demandant au Pape la ſuppreſſion de vingt-ſept fêtes. „Une longue expérience,“ y eſt-il dit, „appuyée par des informations légales, par le ſentiment unanime des perſonnes les plus diſtinguées & par la déciſion des Docteurs en droit canon que „nous avons conſultés à ce ſujet, n'a que „trop convaincu le Sénat, qu'à meſure „qu'on a augmenté avec le temps le nombre des fêtes, le peuple, livré à une oiſiveté dangereuſe, a profané de plus en „plus le culte extérieur de la religion. Le „repos auquel ces jours ont été conſacrés „dans des vues pieuſes, paroît, au grand „ſcandale de tous les vrais chrétiens, & „au détriment de l'état, ne ſervir qu'à „nourir la fainéantiſe du peuple, à entretenir des uſages & des vices pernicieux, & à détourner le peuple de l'exercice de ſes travaux, qui ſont d'autant „plus conformes aux deſſeins de la Divi-

»nité, qu'ils concourent davantage au »bonheur de la ſociété. Outre les abus »ſpirituels qui réſultent de la profanation »des fêtes, leur trop grand nombre eſt »d'ailleurs ſi pernicieux à l'agriculture, »aux arts, & au commerce, que la richeſ»ſe de la nation en eſt ſenſiblement di»minuée. L'état Vénitien ſent ce mal »encore plus vivement, depuis que des »Souverains non moins éclairés que pieux, »ont diminué dans les pays voiſins le »nombre des fêtes; ce qui a mis leurs ſu»jets en état de donner plus de temps à »la culture des arts & à celle de leur ter»ritoire: & de former par là les produits »de leurs terres & de leurs manufactures »en plus grande quantité, à un prix moin»dre que nous, ce qui procure aux famil»les plus d'aiſance & de richeſſe. Il eſt »donc évident que c'eſt pour l'état une »néceſſité indiſpenſable d'opérer à cet »égard un changement prompt & efficace. »A ces cauſes &c.

Clément XIV. laiſſa au Sénat le ſoin d'arranger lui-même la ſuppreſſion comme

me il le jugeroit à propos, en lui recommandant ſeulement de renvoyer aux dimanches les fêtes ſupprimées.

Nous avons vu dans quelques états, notamment en Allemagne & dans le Nord, ces ſuppreſſions ſe faire à la ſatisfaction des hommes amis des mœurs, de la religion & de la patrie. On a calculé, en Suede, à l'occaſion de la diminution des fêtes, que quand on ne gagneroit que dix jours de travail dans une année, en ne ſuppoſant que 351, 958 hommes, & 384, 747 femmes qui s'occupent de l'agriculture, le produit annuel ſeroit augmenté de plus de 250,000 tonnes de bled (22,727 tonneaux de France) eſtimées vingt-cinq tonnes & demie d'or, ſuivant le prix actuel de cette denrée.

L'Auteur cite encore l'exemple de l'Archevêque de Treves, qui en 1773 a fait une pareille réforme dans ſes États; & celui de la maiſon d'Autriche, laquelle a retranché de même en 1774 la plupart des fêtes dans le Royaume de Hongrie, où elles montoient à 182 par an,

ce

ce qui enlevoit la moitié de l'année aux travaux & à l'induſtrie.

ARREST CXIII.

Toutes terres abandonnées au premier occupant.

Cet arrêt porte en ſubſtance que toutes terres délaiſſées ſans culture, paſſé le temps de repos qu'on leur donne par Saiſon après la récolte, pourront être labourées par le premier qui voudra s'en mettre en poſſeſſion, & faire les frais du labour; qu'elles lui appartiendront par droit de preſcription après trois ans de jouiſſance paiſible; & que ſi les propriétaires viennent à les réclamer dans l'intervalle, ils ſeront tenus de leur rembourſer tous les frais, & de leur abandonner les fruits du champ qu'ils auroient enſemencé avant la réclamation.

OBSERVATIONS.

De tous les moyens que nous avons cherchés de nos jours pour encourager l'agri-

l'agriculture, celui que propoſe *Spifame* eſt ſûrement le meilleur. Il connoiſſoit tout le prix de la richeſſe territoriale, & il la mettoit avec raiſon au deſſus de toutes les autres. Il n'admettoit point de terres ſtériles, ſinon celles qu'on ne vouloit pas cultiver. C'eſt pourquoi il vouloit qu'elles fuſſent abandonnées au premier occupant, qui en auroit la propriété après trois ans d'une poſſeſſion paiſible. Il eſt conſtant que c'eſt le ſeul moyen de réveiller l'attention des propriétaires pareſſeux, & de répandre la plus grande activité dans les campagnes.

ARREST CXLIII.

Suppreſſion des petites écoles, & établiſſement de colleges, de rudiments grammaticaux dans tout le royaume, compoſés de neuf profeſſeurs & un principal, pour y apprendre les langues, latine, grecque, & hébraïque.

OBSERVATIONS.

Quelques confuſes que ſoient les idées de *Spifame*, en examinant tranquillement

ment l'établiſſement qu'il propoſe pour donner à l'éducation du peuple plus de ſolidité, on ne peut lui refuſer ſon attention. Il eſt ſûr qu'on pourroit tirer un parti meilleur du premier âge de notre jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe, & nous croyons que, dans la réſolution de mettre la main à cette ſage entrepriſe, notre légiſte mériteroit d'être conſulté. En effet nos petites écoles ſont vues de trop loin. On donne tous ſes ſoins à la partie brillante de l'éducation des gens aiſés, & l'on oublie ou l'on dédaigne juſques aux éléments de celle du peuple. Ce qu'on lui donne, quoiqu'on lui donne peu, on le lui donne comme à regret, & de façon qu'il n'en retire preſque aucune utilité. Il faut un génie de la plus grande force à un homme du peuple pour ſortir de l'obſcurité où l'on ſemble vouloir qu'il croupiſſe. C'eſt une réforme que nous deſirons encore. Cependant il faut convenir que la ſuppreſſion des jéſuites a ſinguliérement réveillé l'attention ſur cet objet important, dans les pays proteſtants com-

comme dans les pays catholiques &, peut-être, encore plus chez les premiers que chez les ſecónds. C'eſt toujours dans l'Allemagne & dans le Nord, qu'on fait les plus ſages réglements. On ſait, (c'eſt toujours Mr. *Auffray* qui parle,) juſqu'à quel point l'éducation eſt ſoignée en Pruſſe, depuis celle de la nobleſſe, juſqu'à celle du payſan. L'Empereur ne donne pas une moindre attention à cette partie de l'adminiſtration publique. Notre Auteur cite le réglement que ce Prince a fait publier relativement aux *Écoles Nationales* qu'il a établies dans ſes états. Ce réglement plein de ſageſſe eſt déjà connu de toute l'Europe, nous ne le rapporterons pas ici.

ARREST CXCVIII.

Un droit, une coutume en un petit volume.

OBSERVATIONS.

Le beau projet d'aſſujettir un grand peuple à un ſeul droit, à une ſeule coutume,

tume, ſelon nos chroniques, avoit été formé par *Louis* XI; mais nous en avons juſqu'à préſent laiſſé l'exécution à la Pruſſe, à la Sardaigne, & bientôt à la Ruſſie. Les habitants de ces heureux pays n'obéiſſant qu'à un ſeul maître, ne ſont point ſoumis à cent loix différentes. On n'y voit point un ainé dépouiller tous ſes puînés en outrageant la nature, parce que c'eſt la coutume, barbare, doit-on dire, & par conſéquent nullement faite pour exiſter dans le dix-huitieme ſiecle. On pourroit encore ajouter avec notre ancien proverbe: *Il fait bon rompre bonne fouaſſe & mauvaiſe coutume.*

Mr. *Auffray* termine ſon livre par une table générale & raiſonnée de tous les arrêts de *Raoul Spifame*, tant de ceux qu'il a rapportés, que de ceux qu'il a omis à cauſe de leur peu d'importance ou pour d'autres motifs. Ceux qu'il a commentés, y ſont marqués d'une étoile. Indiquons-en encore quelques-uns, & choiſiſſons ceux qui préſentent des objets d'une utilité plus générale.

* Éta-

* Établiſſement de Monts de Piété.

* Abolition du deuil des particuliers; inſtitution d'un martyrologe militaire.

Lieux déſignés pour joûter & exercer la jeune nobleſſe dans toutes les villes.

Priſons perpétuelles défendues dans les juriſdictions eccléſiaſtiques & temporelles. *Spifame* veut que ces priſons ſoient changées, dans l'une & dans l'autre juriſdiction, en ſervitude perſonnelle, & ſervice perpétuel des hôtels de ville.

* Prononcé des arrêts motivé pour ſervir d'inſtructions aux parties.

Femmes V..... pourſuivies comme meurtrieres.

Prix des denrées inſcrit à la porte des marchands.

* Établiſſement de chambres agraires, rurales & arpentaires, pour gouverner & régenter la culture & fécondité des terres négligées.

* Moines obſerveront la clôture comme des religieuſes. (Ce ſeroit le moyen d'en diminuer beaucoup le nombre, mais auſſi

auſſi l'état y perdroit des ſervices réels qu'il tire de pluſieurs d'entr'eux.)

Placets & audiences du Roi tous les jours après ſon dîner pour tout le monde.

* Moines mendiants tenus de faire la moiſſon, duquel labeur ils vivront toute l'année ſans plus faire la quête.

Pélerinages défendus.

Grands chemins gardés.

STORIA DELLA VITA E TRAGICA MORTE DI BIANCA CAPELLO &c.

Ceſt à dire:

HISTOIRE DE LA VIE ET DE LA MORT TRAGIQUE DE BLANCHE CAPELLO, Dame Vénitienne, Grand-Ducheſſe de Toſcane, par Mr. de SAINT SEVERINO. A Berlin, chez AUGUSTE MYLIUS. En 12mo; 150 pages d'impreſſion, ſans l'épître dédicatoire & la préface.

Ce petit ouvrage, écrit dans le plus pur Italien, eſt dédié à S. A. R. *Mad. la Princeſſe Amélie de Pruſſe*, Sœur du Roi, & Abbeſſe de Quedlimbourg.

Dans la préface l'Auteur démontre cette vérité, toujours reconnue par toutes les perſonnes de bon ſens, *que l'hiſtoire eſt préférable aux romans.* Il la prouve par des penſées métaphyſiques tirées de l'amour que nous avons naturellement pour

pour le vrai & pour le bon; penſées à la vérité très-rebatues, mais préſentées avec une dignité majeſtueuſe, que de foibles connoiſſeurs pourroient aiſément prendre, quoiqu'à tort, pour de l'enflure philoſophique.

Voici en abrégé l'hiſtoire de *Blanche*. Elle étoit fille d'un Sénateur Vénitien de l'ancienne famille *Capello*. Vis-à-vis de la maiſon de cette famille étoit un comptoir des *Salviati*, gentilshommes & marchands Florentins; & dans ce comptoir ſe trouvoit en qualité de commis un jeune homme Florentin, appellé *Bonaventuri*, beau comme l'amour, extrêmement galant, mais très-pauvre. Il eut occaſion de voir ſouvent *Blanche* à ſa fenêtre, ou lorſqu'elle ſortoit; & il en devint amoureux. *Blanche* étoit ſans contredit la plus belle fille de Véniſe, & d'un tempérament fort porté à l'amour. Elle ne put voir ſans émotion le beau *Bonaventuri*, d'autant plus que le croyant *Salviati* lui-même, & par conſéquence ſon égal, elle pouvoit ſe flatter de l'eſpé-

pérance d'en faire ſon époux. De ſon côté *Bonaventuri*, ayant trouvé le moyen de gagner la gouvernante, eut la facilité d'entretenir *Blanche* dans une promenade, & même chez elle: mais s'étant apperçu qu'on le croyoit *Salviati*, il eut la généroſité d'avouer ſon nom & ſa condition; ce qui obligea la gouvernante à lui défendre l'accès auprès de ſon éleve. L'amour cependant avoit fait une impreſſion trop profonde dans le cœur de *Blanche*, qui ſur l'invitation de ſon amant, eut l'imprudence de ſe rendre auprès de lui pendant la nuit. Comme elle n'avoit point la clef de ſa maiſon, elle en laiſſa en ſortant la porte à demi-fermée: mais tandis qu'elle s'entretenoit avec *Bonaventuri*, une garde de nuit, croyant rendre un grand ſervice à Mrs. *Capello*, ferma la porte de leur maiſon, la ſerrure étant faite de façon qu'en tirant la porte elle ſe fermoit d'elle même. Avant la pointe de jour *Blanche* retourne à ſon logis, & ne peut y rentrer: la crainte & le déſeſpoir s'empa-

rent de ſon ame: elle revole vers ſon amant, lui expoſe ſon malheur, & ſe mettant à ſes pieds, le conjure de ſe ſauver avec elle. Auſſi-tôt les deux amants ſe jettent dans un bateau, gagnent le large, débarquent, & arrivent à Bologne. De là il y avoit deux chemins pour aller à Florence, tout les deux à travers l'Apennin; l'un toujours battu, l'autre impraticable. Le ſecond conduiſoit à Piſtoie; & ce fut celui que les deux amants choiſirent, craignant d'être pourſuivis & arrêtés s'ils prenoient le premier. Ils étoient à pied & ſans argent. Obligés de grimper ſur des rochers eſcarpés, & de deſcendre par des pentes rapides environnées de précipices, ils ſeroient péri ſans l'aide d'un berger, qui porta *Blanche* ſur ſes épaules par les ſentiers les plus périlleux, & qui conduiſit les deux amants juſqu'à Piſtoie. Là ils furent mariés; & ils parvinrent heureuſement à Florence dans la maiſon de *Bonaventuri*. Les parents de ce jeune homme étoient vieux, très-bons, & fort pauvres: ils reçurent

à

à bras ouverts leurs fils & ſon épouſe, qui leur déguiſa ſa condition, & qui du premier jour ſe fit eſtimer & chérir: mais comme la pauvreté de ces bonnes gens ne leur permettoit pas d'entretenir un grand nombre de bouches, ils furent forcés de congédier une ſervante qu'ils avoient, & ce fut à *Blanche* d'en prendre la place.

Elle ne ſortoit jamais, & n'oſoit pas même ſe montrer à la fenêtre de peur d'être reconnue. Mais un jour que le Grand-Duc paſſoit, elle ne put réſiſter à la curioſité de le voir, & ſe préſenta à la fenêtre. Ce Prince étoit *François* I, fils de *Côme* I, & pere de *Marie* Reine de France: il étoit pour lors marié avec *Jeanne* Archiducheſſe d'Autriche. Les regards du Prince & ceux de *Blanche* ſe rencontrerent: elle en rougit, & ſe retira: mais le Grand-Duc conçut à l'inſtant le plus violent amour pour la belle inconnue. Il ne manqua pas d'en prendre des informations, & par le moyen de la femme de *Mandragon*, Eſpagnol, ſon grand favori, il parvint à

attirer *Blanche* dans la maiſon de cette Dame, qui, ſous quelque prétexte l'ayant laiſſée dans un cabinet, donna le loiſir au Grand-Duc de ſe préſenter à *Blanche* & de lui parler de ſon amour. Elle ſe jeta à ſes pieds, & lui dit que n'ayant pour tout bien que ſon honneur, & ſon amour pour ſon mari, elle croyoit le Prince trop généreux pour lui enlever ces tréſors. *François* étoit effectivement généreux: il la releva, & lui promit de l'aimer toujours, ſans la forcer jamais à lui répondre. Après cela il partit, bien réſolu de la vaincre par des bienfaits. Il commença par mettre *Bonaventuri* au nombre de ſes courtiſans: il l'éleva aux charges les plus brillantes; & en peu de temps il en fit ſon principal favori. Les tréſors & les graces paſſoient par les mains de ce jeune homme, qui bientôt en perdit la tête. Il devint capricieux, téméraire, dur, orgueilleux à l'excès, enfin inſupportable à tout le monde. Juſqu'à ce jour il avoit adoré ſa femme, & il en étoit adoré à ſon tour; mais alors il ſe livra

livra à la débauche, & il ne ménagea pas la pudeur des Dames de la plus grande condition. Enfin il fut aſſaſſiné tout près du palais du Grand-Duc, par des gentilshommes dont il déshonoroit la famille par ſes amours publics avec une Dame appellée *Bongianni*. *Blanche*, qui avoit toujours idolâtré ſon mari, demanda hautement vengeance de ſa mort; mais on ne découvrit pas les Auteurs de l'aſſaſſinat, ou l'on ne voulut pas les découvrir. *Blanche* étant reſtée veuve, rien ne paroiſſoit devoir plus s'oppoſer au bonheur du Grand-Duc; d'autant plus que ce Prince venoit de reſter veuf par la mort de *Jeanne* d'Autriche. Il preſſa donc *Blanche* de ſe rendre à ſon amour: mais elle répondit fiérement qu'elle pouvoit être la femme plutôt que la maîtreſſe d'un Souverain: que la famille *Capello* ne cédoit en rien pour la nobleſſe à celle des *Médicis*, à laquelle elle avoit même rendu autrefois de grands ſervices: enfin elle lui découvrit ſa condition & ſes avantures, ce que, ſuivant

l'hiſtoire, le Grand-Duc avoit juſqu'alors ignoré. Cette découverte & la paſſion qu'il avoit pour *Blanche*, le firent réſoudre à l'épouſer publiquement, & à la déclarer Grand-Ducheſſe. Il en donna avis au ſénat de Veniſe, & en particulier à la famille *Capello*. Le bon *Vincent*, pere de *Blanche*, n'avoit fait que languir après la fuite de ſa fille. L'excès de ſa joie, en recevant la lettre du Grand-Duc, faillit à lui être funeſte: il ſe remit cependant, & ſe trouva bientôt en état d'accompagner les Ambaſſadeurs que la République envoyoit pour aſſiſter à la cérémonie. Elle ſe fit l'an 1579 avec une pompe extraordinaire: *Blanche* fut ſolemnellement mariée au Grand-Duc & couronnée Grand-Ducheſſe de Toſcane.

Aſſiſe ſur le trône, *Blanche* ne parut élevée au comble de la grandeur que pour faire des heureux. Cependant elle avoit un ennemi qui ne cherchoit qu'à la perdre. Le Grand-Duc avoit un frere Cardinal, appellé *Ferdinand:* c'eſt le mê-

même qui lui succéda avec le nom de *Ferdinand* I. Il n'avoit pu apprendre l'alliance de son frere avec *Blanche* sans des transports d'indignation, qu'il ne cessoit de faire éclater à Rome, où il tenoit sa cour, par des invectives, & des discours très-injurieux. Le Grand-Duc tenta en vain toutes les voies imaginables pour l'appaiser: mais un événement qui arriva l'an 1582 (& que l'Auteur auroit dû faire connoître pour rendre raison de la conduite du Cardinal) sembla modérer son courroux, & le rapprocher de son frere & de sa belle-sœur. *Philippe* Grand-Prince de Toscane, fils de *François* & de l'Archiducheſſe, mourut, & le Cardinal devint par là l'héritier présomptif de cet état. *Ferdinand* parut donc se réconcilier avec son frere; mais il n'alla à Florence que long-temps après sa réconciliation. On le reçut avec joie, & entre les autres fêtes qu'on lui donna, le Grand-Duc ordonna une partie de chasse dans le parc du *Poggio à Caiano*. On étoit dans l'automne de l'an 1585.

La Grand-Ducheſſe habillée en Amazone, le Grand-Duc ſon époux, & le Cardinal employerent toute la matinée à chaſſer: enſuite ils entrerent dans le ſuperbe château qui eſt à la tête du parc du côté de Florence, & ils ſe mirent à table. Vers la fin du repas on ſervit une tourte, dont la Grand-Ducheſſe préſenta elle même un morceau au Cardinal qui le refuſa. Comme elle preſſoit le Cardinal d'en goûter, en faiſant l'éloge de ce gâteau, & que le Cardinal s'obſtinoit de plus en plus à n'en pas vouloir, le Grand-Duc indigné d'un refus qui paroiſſoit mêlé de quelque violent ſoupçon „Eh quoi! s'écria-t-il „croyez-vous qu'il y ait du poiſon dans „cette tourte? je vais vous prouver le „contraire.„ Là deſſus il en mangea un morceau, & *Blanche* imita ſon exemple. On parla enſuite d'autre choſe: mais le deſſert n'étoit pas encore levé, que le Grand-Duc & la Grand-Ducheſſe furent aſſaillis par des douleurs affreuſes. On les tranſporta ſur le lit; & on chercha, ou l'on fit ſemblant de chercher des

Mé-

Médecins. Perſonne ne parut; perſonne ne donna le moindre ſecours aux deux malades: le Cardinal fit faire la garde au palais, & lui-même fit ſentinelle à la porte de la chambre du Prince pour en défendre l'entrée à tout le monde. Ainſi moururent ces époux infortunés, dans des douleurs inexprimables, ſans aſſiſtance, ſans ſecours, & à la vue d'un monſtre qui n'enviſageoit dans leur mort que ſa vengeance, & ſa grandeur. Cependant ce monſtre fut *Ferdinand* I, un de plus grands Princes qui aient régné ſur la Toſcane. Il conſerva ſa haine, & en montra la baſſeſſe, même après la mort de *Blanche*; car, ſi d'un côté il ordonna des funérailles magnifiques pour ſon frere, de l'autre il fit jeter le corps de l'infortunée *Blanche* dans un charnier. C'eſt ainſi, qu'à l'âge d'environ trente ans, cette femme extraordinaire finit ſa vie & ſes avantures.

Tel eſt le précis de l'hiſtoire que Mr. de *San Severino* rapporte au long, avec les embelliſſements dont une narration eſt

ſuſceptible, & avec les graces de la langue Italienne qu'il poſſede en grand maître. On trouve cette même hiſtoire dans le recueil François des *vies des hommes & femmes illuſtres d'Italie* (Tome I.) & nous ſommes ſurpris que notre Auteur n'en ait point fait mention, d'autant plus que quelquefois il n'a pas pu ſe diſpenſer de copier le texte François mot à mot, même dans des monologues.

Mr. de *San Severino* a mis à la tête de cette l'hiſtoire un abrégé fort utile concernant la famille des *Médicis*; & il a placé à la fin de ſon ouvrage des notes qu'il a cru néceſſaires. Le tout eſt très-bien écrit: mais il nous paroît que le ſtyle de cette narration paſſe un peu les bornes de la ſimplicité hiſtorique, & qu'à force de s'élever, il approche ſouvent de la poéſie. Le langage, comme nous l'avons dit, eſt très-pur, mais quelquefois trop recherché. On y trouve, par exemple, *traſandare* pour *tralaſciare* (omettre), *ſtralciare* pour *aprire* ou *agevolar la ſtrada* (ouvrir, ou applanir le chemin),

in-

infaſtidirſi pour *ſdegnarſi* (ſe fâcher), *ſcroſciato* pour *ſcoſcefo* (eſcarpé), (d'autant plus que ce mot ne ſignifie proprement que le bruit que fait l'eau en bouillonnant), *ſemitola* pour *ſtradetta* o *viottolo* (chemin étroit), *ſciaminea* pour *cammino* (cheminée), & autres mots qui ont été jadis uſités, & enſuite oubliés pour des mots plus clairs & plus propres, ſur-tout dans des ouvrages qui demandent de la ſimplicité & de la clarté. Quant à la Chronologie, on ne trouve dans cette hiſtoire que la date de la mort de *Bonaventuri*, celle du mariage de *François* & de *Blanche*, & celle de leur mort: au reſte l'on ne ſait, ni quand *Blanche* s'enfuit avec ſon premier mari, ni combien de temps dura ſa vie privée & celle qu'elle mena après l'élévation de *Bonaventuri*. Comme le manuſcrit, dont il paroît que les Auteurs du recueil cité & Mr. de *San Severino* ſe ſont ſervis, n'en donne pas la moindre lueur, il a été impoſſible de deviner ces dates.

Le manuscrit dont je viens de faire mention, est assez gros & rare. Il est intitulé *Storia segreta della Casa de' Medici Granduchi di Toscana.* C'est dans ce manuscrit, qu'étant en Italie, j'ai lu l'histoire de *Bianca Capello*, que j'ai bien retenue, parce qu'elle m'avoit frappé, & que j'ai retrouvée avec surprise dans le recueil des vies des hommes & femmes illustres d'Italie, publié en France depuis quelques années.

Pour ce qui regarde la critique, ce n'étoit pas le but de notre Auteur de s'y arrêter. Content de raconter les faits, tels qu'on les trouve dans le manuscrit en question, il a laissé aux lecteurs le soin de les examiner à loisir. Or, comme il s'agit d'une *anecdote*, qui, jusqu'à nos jours a été réellement telle que ce mot sonne, c'est à dire, *histoire secrete*, nous croyons que la nature d'un extrait nous permet de faire cet examen par des remarques que nous proposons à nos lecteurs.

Com-

Comment la puiſſante famille des *Capello* ne parvint-elle point à découvrir le lieu de la retraite de *Blanche* & de ſon raviſſeur? *Vincent Capello* n'étoit point un petit particulier: il étoit Sénateur de Veniſe, & on ſait que les Sénateurs Venitiens ſont les Souverains de cette République. *Bonaventuri*, en diſparoiſſant de Veniſe le même jour que *Blanche*, devoit naturellement faire naître de grands ſoupçons contre lui. On ne peut ſortir de cette ville qu'en bateau; & il étoit naturel qu'un Sénateur tel que *Capello* fît examiner tous les bateliers pour ſavoir s'ils n'avoient point donné paſſage à un jeune homme & à une fille de telle & telle figure. *Bonaventuri*, en retournant à Florence, ſe rapprocha des *Salviati*, dont il avoit quitté le comptoir ſans congé: on le ſavoit marié avec une Venitienne qu'il avoit amenée avec lui; & quelque fable que ces époux euſſent inventée, la moindre perquiſition devoit déceler la vérité. Quand l'époux fut devenu le favori du Grand-Duc,

Blanche ne dut certainement pas reſter cachée comme auparavant. Le moyen qu'à cette occaſion l'on ne la découvrit point? On ne ſait pas combien dura la faveur dont jouit *Bonaventuri*; mais n'eût-elle duré que peu de mois, y a-t-il apparence que *Blanche* en attendant ne fût reconnue de perſonne? Son mari, qui dans la place éminente qu'il occupoit, n'avoit plus rien à appréhender de la part des Venitiens, lui que l'hiſtoire nous repréſente comme un jeune étourdi que l'amour & l'ambition poſſédoient tour-à-tour, auroit-il fait un myſtere de ſon mariage avec une grande Dame, & n'auroit-il pas dû au contraire le faire éclater, à fin d'obtenir plus de conſidération? Au moins il ne paroît pas qu'il l'eût pu cacher à ſon Souverain & ſon ami; d'autant plus que ſi, malgré ſa puiſſance, il lui reſtoit encore quelque crainte de la part des *Capello*, il avoit le moyen de ſe mettre à l'abri de tout attentat, & de ſe ménager une réconciliation avec cette famille, par la médiation

du

du Prince. Voilà, nous l'avouons, des réflexions qui nous embaraſſent, & qui nous jettent dans des doutes ſur la réalité de cette hiſtoire. On dira, peut-être, que le Sénateur *Capello* ne voulut pas faire des pourſuites contre ſa fille, pour ne pas compromettre l'honneur de ſa maiſon: qu'il feignit, peut-être, de l'avoir envoyée dans quelque couvent, & qu'il fit répandre enſuite le bruit de ſa mort. Cela ſe peut: mais voilà ce que le manuſcrit, & ceux qui l'ont ſuivi, auroient dû nous apprendre. Malgré cette réponſe, qui à la vérité n'eſt fondée ſur rien, nous dirions, qu'un Sénateur de la qualité du pere de *Blanche*, auroit bien pu & dû faire toutes les recherches poſſibles, avec ce ſecret qui eſt ſi aiſé à ceux qui ont le pouvoir en main: & nous ajouterions enſuite, que, par les raiſons énoncées, il étoit moralement impoſſible que *Blanche*, après l'élévation de ſon mari, reſtât inconnue.

Y auroit-il de la malignité à former de pareils doutes ſur la pudeur & ſur l'hon-

l'honnêteté ſurprenante que notre diſcret Auteur ſemble attribuer à ſon Héroïne dans toutes les occaſions? Elle paſſe une partie de la nuit tête à tête avec ſon amant; mais tout l'entretien ne conſiſte qu'en des propos. Le Grand-Duc, en la comblant avec ſon mari de bienfaits, la preſſe de ſe rendre à ſa vive paſſion: mais notre Auteur aſſure poſitivement (p. 93.) *qu'elle oppoſa toujours une réſiſtance invincible aux ſollicitations de ce Prince*, dans le temps même que le débauché *Bonaventuri* lui témoignoit ſon mépris par ſes infidélités. Cependant l'Auteur a oublié une petite anecdote qu'on lit dans le manuſcrit. Elle porte que le Grand-Duc ayant un jour exhorté ſon favori à ſe mieux comporter, & ſur-tout à éviter la publicité dans ſes amours avec la belle *Bongianni*, ce jeune étourdi ſortant de l'audience le cœur ulcéré, eut l'imprudence de faire entendre *qu'il étoit las de porter des cornes d'or.* Le ſens de ces paroles eſt trop clair pour avoir beſoin d'explication C'eſt pour

cela

cela juſtement qu'on ſoupçonna le Prince d'avoir contribué à l'aſſaſſinat de *Bonaventuri*: & en effet il paroît preſque impoſſible qu'on n'ait pu découvrir les auteurs d'un meurtre commis par tant de perſonnes, comme le dit l'hiſtoire, avec un bruit qui alla juſqu'à tirer un coup de carabine, &, qui plus eſt, tout proche du palais du Grand-Duc. Enfin la naiſſance de *D. Antonio Marquis de Capiſtrano*, fils de *François* I & de *Blanche*, eſt très-équivoque, & le ſentiment de notre Auteur au ſujet de cette naiſſance l'eſt encore plus. Il nous pardonnera ſi nous nous y arrêtons un moment. Mr. de *San Severino* dit (p. 103. 104.) qu'après la mort de *Bonaventuri*, le Prince ne fit que parler à *Blanche* de ſa paſſion, & qu'elle à ſon tour conçut un véritable amour pour lui. Là deſſus il renvoye à la remarque N, XVI. où il eſt dit que de cet amour nacquit le *Marquis de Capiſtrano*. Cela ne veut-il pas dire que ce fils nacquit avant le mariage du Grand-Duc & de *Blanche?* Cependant

dant le même Auteur avoit dit (p. 26.) que ce Marquis étoit né après les noces de ces époux. Voici les termes de la remarque en queſtion. „Le fruit de la „paſſion que le Grand-Duc avoit pour „la veuve *Blanche* fut cet *Antoine* de „*Medicis*, *Marquis de Capiſtrano*, dont „nous avons fait mention à la page 26, „où nous avons dit que ce Seigneur étoit „né du mariage de *François* avec *Blan-*„*che*. Tel eſt, à ce qu'il paroît, le ſen-„timent du *Sanſovino* dans ſes *origines* „*des familles illuſtres d'Italie*, quoique „d'autres manuſcrits atteſtent que D. *An-*„*toine* étoit né avant ce mariage.„ L'Auteur penſe donc comme nous, que ce fils fut un fruit des amours de *François* & de *Blanche* avant leurs noces: pourquoi donc adopte-t-il dans une page le ſentiment du *Sanſovino*, & celui d'autres manuſcrits dans une autre? La vérité eſt que la mort de *Bonaventuri* arriva en 1574, & le mariage du Grand-Duc & de *Blanche* en 1579; pendant cet intervalle l'aimable *Blanche* fut la maîtreſſe de ſon

Prin-

Prince, & en eut un fils que l'on déclara *Marquis de Capiſtrano:* autrement ce fils auroit été déclaré Grand-Prince de Toſcane; & le Cardinal auroit été fruſtré de l'eſpérance de ſuccéder à ſon frere.

Cela poſé, nous demandons s'il eſt poſſible que *Blanche* ſe trouvant entre les bras de ſon illuſtre amant, ne lui découvrit point ſa naiſſance? Cependant voici en peu de mots le récit de notre Auteur (pag. 105. 106.) „Le Grand-„Duc s'entretenant un jour avec elle, lui „dit: Je vous ai aimée du vivant de vo-„tre mari: à préſent qu'il eſt mort, que „ferons-nous? Il m'eſt impoſſible de ne „pas vous aimer: ſongez que celui qui „vous aime, eſt votre Souverain. *Blan-„che* fâchée d'une pareille propoſition, & „aiguillonée par ſon amour propre, ré-„pondit. Si mon Souverain m'aime, il „me trouve digne ſans doute de ſon „amour. Pour ce qui me regarde, je „vous aime tant, Seigneur, que je vous „prie de ſerrer les liens de notre amour „par un prompt mariage. Autrement je

„vous

„vous aimerai toujours, mais vous ne „m'empêcherez pas d'aller loin de vous „pleurer mes infortunes. Y penſez-vous? „S'écria le Prince: pourriez-vous vous „flatter de l'eſpoir de m'épouſer? Pour- „quoi non? dit *Blanche*: & là deſſus „elle lui découvrit ſa naiſſance, & ſes „aventures. En conſéquence de cette „découverte, *François* après avoir ba- „lancé un moment, lui donna ſa foi, „écrivit à Veniſe, & fit tout préparer „pour les noces.„ Suivant ce récit, pendant les cinq ans qui ſe paſſerent entre la mort de *Bonaventuri* & ces ſecondes noces, le Grand-Duc ſe contenta de filer le parfait amour avec *Blanche*, qu'il ne connoiſſoit pas encore, & de laquelle il eut en attendant *le Marquis de Capiſtrano*, comme l'Auteur ſemble l'inſinuer & comme il arriva en effet. La reconnoiſſance de *Blanche* retardée juſqu'au moment de ſon mariage avec le Grand-Duc, & ſa chaſtété inviolable, ſont donc deux chimeres que ſon hiſtoire nous donne comme des faits avérés.

Reſte

Reſte à faire quelques réflexions ſur l'empoiſonnement du Grand-Duc & de la Grand-Ducheſſe. L'Auteur expoſe judicieuſement les deux opinions qui coururent dans le temps. *Ferdinand* & ſa cour répandirent que *Blanche* étoit une empoiſonneuſe & une ſorciere; qu'elle s'étoit élevée juſqu'au trône par ſes ſortileges; qu'on avoit trouvé dans ſon cabinet les inſtruments de magie dont elle ſe ſervoit; qu'enfin elle avoit préparé de ſa main la tourte fatale, mais que le Cardinal s'en étoit aperçu par le moyen d'une pierre enchaſſée dans ſa bague, & dont la propriété étoit de découvrir toute ſorte de poiſons. Les gens de bon ſens ſe mocquerent de toutes ces rêveries, & ne balancerent pas à reconnître dans le Cardinal le véritable auteur de cette cataſtrophe, Mais la choſe arriva-t-elle effectivement comme on la raconte? Si le poiſon avoit été apprêté dans la tourte par ordre du Cardinal, il faut avouer que pour la faire manger aux deux époux il s'y prit d'une maniere ſi gau-

gauche, qu'il faillit à perdre tout le fruit de ſon crime. La maniere opiniâtre & révoltante avec laquelle il réfuſa d'en goûter, étoit propre à jeter les plus violents ſoupçons dans l'eſprit de ces deux victimes. Il paroît qu'il auroit dû le premier trancher ce gâteau & le préſenter au Grand-Duc & à la Grand-Ducheſſe: & en cas qu'il eût été prévenu par elle, il auroit dû l'accepter, le garder ſur ſon aſſiette, s'arrêter à parler, & donner le temps aux victimes de ſa barbarie d'en manger. Mais non: il fait tout le contraire, & il riſque de voir emporter la tourte ſans que perſonne y touche, & de ſe voir expoſé à des ſoupçons que l'on pouvoit éclaircir tout de ſuite. Pouvoit-il deviner que ſa façon d'agir engageroit le Grand-Duc à en manger le premier, lors préciſément qu'il devoit le plus ſe défier de ce mets? Ce qu'on dit que le Cardinal fit après ce fatal repas, eſt auſſi peu compréhenſible que le reſte. Comment devint-il tout-à-coup le maître abſolu dans le palais de

ſon

ſon frere & de ſon Souverain, juſqu'à lui refuſer tout ſecours, & à empêcher ſes courtiſans de lui en donner? Comment, dans le danger de perdre un ſi bon maître (car on ſait que *François* I. étoit un Prince très-aimable) & une maîtreſſe que tout le monde adoroit, n'y eût-il perſonne dans la nombreuſe ſuite de ces Princes, qui ne ſervit à la cruauté horrible du Cardinal? Si la choſe eſt véritable, les hiſtoriens en ont ſans doute oublié les circonſtances; par exemple que *Ferdinand* eût fait croire que les Princes n'avoient beſoin que d'un peu de repos, & qu'ils avoient donné ordre que perſonne ne s'approchât de leur chambre. Mais comme, ſuivant l'hiſtoire, le mal avoit pris aux deux époux à table avec tant de violence qu'ils avoient jeté des cris aigus (pag. 122. 123.), & que par des hurlements affreux ils avoient répandu le trouble dans tout le palais; il étoit impoſſible au Cardinal de cacher l'importance de la maladie de ces Princes. D'ailleurs, on dit que *Ferdinand* ſe mit lui-

mê-

même en ſentinelle à la porte de la chambre pour en défendre l'entrée à tout le monde, & pour être le témoin de la mort de ſon frere & de ſa belle-ſœur. A ce propos, les Auteurs *François*, & Mr. de *San Severino* mettent dans la bouche de *Blanche* les mêmes reproches contre le Cardinal, & les mêmes diſcours qu'elle adreſſa pour la derniere fois à ſon époux. Donc, ou la porte de la chambre étoit ouverte & le Cardinal ſe tenoit ſur le ſeuil, ou elle étoit fermée & le Cardinal ſe tenoit en dedans. Dans l'un ou dans l'autre cas, tout le monde auroit pu écouter & entendre diſtinctement les cris, les gémiſſements, & les prieres des deux malheureux, & ſavoir ce qui ſe paſſoit dans la chambre; par conſéquent on auroit pu donner aux Souverains tous les ſecours poſſibles. Il faut donc penſer, ſi le cas arriva comme on le dit, que *Ferdinand* avoit abſolument gagné toute la ſuite des deux Princes, ce qu'on aura bien de la peine à croire; ou que ſa ſuite étoit deux fois plus forte

que

que celle des Princes, ce qui paroît peu probable, & ce que les hiſtoriens n'auroient pas dû omettre.

Ainſi l'empoiſonnement & ce qui s'enſuivit, offrent à l'eſprit bien des doutes comme tout le reſte: d'où il faut conclure que l'hiſtoire de *Blanche* nous a été préſentée dans un faux jour. Le fond en eſt que *Blanche Capello* s'enfuit à Florence avec *Bonaventuri* ſon amant; que lors de l'élévation de ce *Bonaventuri* elle fut reconnue pour la fille du Sénateur *Capello;* que pendant pluſieurs années elle fut la Maîtreſſe du Grand-Duc; qu'elle l'amena peu à peu juſqu'au point de l'épouſer publiquement & de la faire couronner Grand-Ducheſſe; qu'il eſt douteux que ces Princes ſoient morts empoiſonnées; que, ſi la choſe eſt arrivée, l'on ne ſait pas qui des deux, d'elle ou du Cardinal, apprêta la poiſon; & que l'on ignore ce qui s'enſuivit après l'empoiſonnement.

Comme cette hiſtoire eſt peu connue, nous avons cru de notre devoir de l'exami-

ner comme nous penſons qu'il faudroit examiner les hiſtoires, même les plus accréditées; car on n'a que trop ſouvent adopté des bruits populaires, & ce n'eſt qu'à la bonne critique à démêler la vérité qu'ils défigurent.

L'ART

L'ART DU CHANT FIGURÉ DE J. B. MANCINI, Maître de chant de la cour Impériale de Vienne, & Membre de l'Académie des Philarmoniques de Bologne. Traduit de l'Italien par M. A. DESAUGIERS, avec cette épigraphe: *Italiam! Italiam!* Ænéid. VI. A Paris, chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande. Prix 1 liv. 10 ſ.

Cette brochure, d'environ 70 pages in 8vo, renferme des principes ſi vrais & ſi faciles à ſaiſir ſur un art devenu aujourd'hui la paſſion de toutes les perſonnes de goût, de toutes les ames délicates & ſenſibles, que nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs de leur en rendre compte. Elle eſt précédée d'une épître dédicatoire à Mr. *Richer*, Maître de Muſique de M. le Duc de Chartres; ſuit un avertiſſement, dans lequel Mr. *Deſaugiers* prévient le public qu'il n'a pas tra-

duit littéralement ſon Auteur; qu'il en a même ſuprimé tout ce qui lui a paru étranger à l'art du chant, ou qui étoit déjà trop connu, en ſe permettant d'y faire les additions qu'il a jugé convenables. Mr. *Deſaugiers* ſe juſtifie ſur ces objets en diſant, que „cette maniere libre „de faire paſſer dans une langue les richeſ„ſes étrangeres eſt la ſeule qui puiſſe être „en uſage; que chaque nation a ſon ca„ractere propre, & chaque langue ſon gé„nie particulier, qui donneroit à la plu„part des ouvrages un air étranger, s'ils „étoient traduits ſervilement; qu'on peut „profiter pour l'avancement des arts des „découvertes de ſes voiſins, mais que le „Traducteur qui nous rend leur préceptes, doit ſe les approprier & leur donner „un caractere national.„ Nous ſommes fort de ſon avis à cet égard.

Il a ſuprimé entiérement deux articles de ſon original: le premier parce qu'il ne contenoit que des détails trop rebattus ſur la muſique en général; le ſecond parce qu'il renfermoit des déclamations contre

tre un uſage barbare, qui ne ſubſiſte qu'en Italie.

L'art du chant figuré eſt diviſé en treize articles, qu'il faudroit preſque tranſcrire en entier, tant les préceptes qui y ſont répandus, nous paroiſſent ſuccinctement développés.

Le premier article traite des *diverſes écoles* (de Muſique) *de l'Italie, & des perſonnes célebres qu'elles ont produites.*

Les écoles de Muſique les plus renommées de l'Italie, ont été, ſelon notre Auteur, celles de *Piſtocchi* à Bologne, de *Brivio* à Milan, de *François Peli* à Modene, de *François Redi* à Florence, d'*Amadori* à Rome, & celles de *Porpora*, de *Léonard Leo*, & de *François Feo* à Naples. Mr. *Deſaugiers* rapporte enſuite une liſte conſidérable contenant les noms des chanteurs & des cantatrices qui ont fait honneur à ces écoles; avec le caractere de chant propre & particulier à chacun d'eux. Parmi les premiers il n'oublie pas les *Balthaſar Ferri*, les *Siface*, les *Matteucci*, les *Gaëtan Orſini*,

les *Pasi*, les *Minelli*, les *Bartolino* &c. parmi les secondes il distingue les *Victoire Tesi*, les *Faustine Bordoni*, les *Catherine Gabrielli*, les *Anne de Amici*, & plusieurs autres. Il finit cet article par une observation juste & vraie, c'est que, si dans tous les beaux-arts les succès des écoliers dépendent beaucoup de la science du maître & de sa bonne volonté à les instruire, dans l'école du chant figuré ils en dépendent entiérement. Dans les premiers, comme la peinture, l'architecture, la musique, la sculpture, un éleve, avec du génie & de l'ardeur, peut se perfectionner lui-même en consultant les grands modeles, les rares monuments qui existent de ces différents arts; mais il n'en est pas de même du chant, parce qu'un chanteur ne laisse & ne peut laisser à la postérité aucune trace du talent qu'il possédoit, ni cet enthousiasme, ni cette grace, ni cette méthode, dont il embellissoit son chant. D'où il résulte que dans cet art particulier il faut commencer par se choisir les maîtres les plus habiles.

L'ar-

L'article ſecond traite *de la voix, de ſes défauts,* & des moyens de les corriger.

L'Auteur définit la voix d'après Mr. *J. J. Rouſſeau.* „La ſomme de tous les „ſons qu'un homme peut en chantant ti„rer de ſon organe.„ Elle differe autant dans chaque individu que les traits du viſage.

La beauté & la perfection de la voix conſiſtent dans ſon étendue, dans ſa douceur, dans ſa légéreté, ſa flexibilité, ſon timbre, ſon harmonie.

Les défauts de la voix ſont d'être dure, forte & acre, ou bien d'être foible, bornée & voilée, ou enfin d'être riche en étendue, mais de manquer de conſiſtence; la premiere n'a beſoin que d'être adoucie & épurée, le ſeconde d'être renforcée, éclaircie, & étendue; il ne faut que du corps à la troiſieme. Cette derniere, étant d'ordinaire très-étendue du côté de l'aigu, & très-pauvre du côté du grave, demande à être exercée pendant quelque temps aux ſons graves; de

plus il faut l'accoutumer à une *solfiation* (*) douce & posée.

La voix bornée, foible & obscure peut, par le moyen d'un exercice long & constant, acquérir de l'étendue, de la force, & de la clarté, pourvu qu'on ait l'attention de ne la forcer jamais.

Quant à la voix forte, dure & acre, il faut, dit notre Auteur, la contenir, surtout dans les sons aigus qui ont toujours le plus besoin d'être adoucis & dépouillés totalement de cette rudesse & de cette aigreur, qui blesse l'oreille. C'est à quoi l'on ne parviendra que peu à peu au moyen d'une solfiation de notes de valeur, passant du grave au *medium* & de là revenant au grave, jusqu'à ce qu'enfin, ces sons étant adoucis, l'on monte par gradation à ceux de l'aigu. L'Auteur veut qu'on ménage extrêmement la poitrine

(*) Ne connoissant point de substantif au verbe solfier (solfeggiare) j'ai cru, pour éviter les circonlocutions trop fréquentes, pouvoir me permettre celui-ci.

Note du TRADUCTEUR.

trine de l'écolier; en conſéquence, que la ſolfiation n'excede jamais l'étendue de ſa voix actuelle. Ce n'eſt qu'avec l'âge de l'éleve, qu'on doit développer le volume de ſa voix.

Le maître doit être attentif à ce que l'écolier en chantant ait toujours la tête haute & dans ſa ſituation naturelle, pour que le goſier ſoit dégagé & laiſſe un paſſage libre à la voix.

ARTICLE III.

De l'union des deux régiſtres de la voix.

„La voix, par ſa conſtitution naturelle, eſt diviſée en deux parties, qu'on „appelle *régiſtres* en terme de l'art; ſavoir la voix de poitrine, & la voix de tête, autrement dite fauſſet. Comme „l'une de ces deux voix eſt ordinairement „plus forte que l'autre, & qu'il eſt de „toute néceſſité que la voix dans ſa totalité ſoit d'égale force, & qu'on n'entende pas deux ſortes de voix dans un „même chanteur, c'eſt à l'art à corriger

»la nature en détruiſant la diſparité des »deux régiſtres; c'eſt à dire en uniſſant »la voix de poitrine à celle de tête, de »telle façon que l'oreille ne puiſſe pas ap»percevoir leur point de ſéparation (*). »

Pour remédier à ce défaut l'Auteur veut que le Maître de chant s'applique à former ſéparément les deux régiſtres de ſon écolier, en proportionnant la force de l'un à celle de l'autre, après quoi il travaillera à les réunir peu à peu. Ce qui doit ſe faire ſans forcer jamais la nature, mais par un exercice modéré & conſtant, en

(*) Toute perſonne peut s'appercevoir par elle-même de ce point de ſéparation par la différence ſenſible du paſſage d'un régiſtre à l'autre. Il ne faut pour cela que chanter la gamme. Si c'eſt une voix de deſſus, par exemple, elle obſervera que les quatre ou cinq premiers ſons qui viennent de la poitrine, ſeront pleins, forts, & qu'elle les entonnera ſans peine juſqu'au point de ſéparation, qui varie ſelon la force du tempérament de chaque individu; mais qu'étant parvenu à ce point critique, elle ſera peinée, & que tous les ſons au delà ſeront foibles & défectueux, parce qu'ils viennent de la tête.

Note du TRADUCTEUR.

en accoutumant le disciple à passer d'un régistre à l'autre sans effort, & d'une maniere insensible.

Article IV.

De l'intonation.

Cet article est un des plus importants puisqu'il enseigne à chanter juste. On supporte, on tolere, dit l'Auteur, celui qui chante de la gorge, ou du nez, sa voix fut-elle médiocre, mais jamais celui qui chante faux. C'est un défaut que rien ne peut déguiser. Il provient d'une cause naturelle ou d'une cause accidentelle. Si c'est de la premiere, il est sans remede, & un Maître qui s'apperçoit que la fausse intonation de son éleve vient de cette source, doit charitablement l'engager à renoncer à l'art du chant. Mais si une personne ne chante faux que par foiblesse d'estomac, par distraction, ou par quelque autre cause de ce genre, elle peut venir à bout de rectifier sa voix, & de lui procurer la plus grande justesse par

l'uſage d'une ſolfiation ſimple, poſée, facile, & jamais ſcabreuſe.

ARTICLE V.

De la vraie poſition de la bouche.

L'Auteur diſtingue trois fauſſes poſitions de la bouche, leſquelles nuiſent également à l'agrément & à la beauté du chant. C'eſt, ſelon lui, un défaut de trop ouvrir la bouche; c'en eſt un autre de ne pas l'ouvrir aſſez; & ce n'en eſt pas un moindre de ne pas deſſerrer les dents.

La premiere de ces fauſſes poſitions de la bouche ôte à la voix de ſa clarté naturelle. Elle eſt d'ailleurs difforme & donne au chanteur une figure hideuſe.

La ſeconde n'eſt guere moins ridicule, & rend la bouche du chanteur ſemblable au cul d'une poule qui vient de pondre. La voix en devient obſcure, nazarde, & la prononciation défectueuſe.

La troiſieme, qui eſt la plus commune, étrangle totalement la voix, & nuit infiniment à la netteté de la prononciation.

L'Au-

L'Auteur veut que la perſonne qui chante ait la tête haute, le corps bien planté, & qu'elle ait la bouche dans la même ſituation que lorſqu'elle ſourit naturellement, & de maniere que les dents de la machoire ſupérieure ſoient au perpendiculaire, & médiocrement détachées de celles de l'inférieure (*).

Les articles que nous venons de parcourir regardent l'eſſence du chant; les ſuivants traitent des ornements & des embelliſſements dont il eſt ſuſceptible. Les préceptes dans cette partie ont beſoin d'être appuyés par les exemples des grands Maîtres afin d'être mieux ſaiſis

(*) L'eſprit de cette regle eſt que la bouche conſerve ſa poſition naturelle pour bien prononcer, pour répandre & éclaircir la voix, lorſque le goût & l'expreſſion le requierent. On doit éviter les contorſions & les efforts qui rendent le chant & le chanteur ridicules, & font ſouffrir le ſpectateur. Il ne faut ſe ſervir, pour pouſſer la voix, que de la force naturelle de la poitrine, & de la flexibilité du goſier, pour l'exécution d'un paſſage quelconque.

Note du TRADUCTEUR.

par les écoliers. Les articles VI, VII, & VIII. traitent *de la maniere de porter la voix, & de celle de l'appuyer, du forte-piano, du trill, & du mordant.*

Porter la voix, selon l'Auteur, c'eſt lier deux notes l'une à l'autre, ſoit par degrés conjoints, ſoit par degrés disjoints. Dans cet exercice, l'écolier doit obſerver d'entonner la premiere note de chaque meſure à demi-voix, & la renforcer peu à peu en paſſant à la ſeconde par des nuances inſenſibles juſqu'à ſa plus grande force, ménageant ſa reſpiration à cet effet avec la plus grande économie, pour accoutumer les ſoufflets de la voix à la ſoutenir, à la renforcer, & à l'adoucir.

Appuyer la voix, c'eſt faire entendre une ou pluſieurs notes de goût, qu'on renforce ou appuye avant de faire entendre la note principale. Il faut éviter la caricature, ou la charge, dans l'emploi de cet agrément, ſur-tout ſi le chant eſt ſérieux.

Le *forte-piano* eſt l'art d'adoucir & de renforcer les ſons; ce qui doit ſe faire par

par des gradations bien ménagées, lesquelles produiſent un grand effet dans le chant.

Le *trill* eſt de tous les agréments du chant le plus néceſſaire. Il donne du prix à une voix médiocre, & ſans lui la plus belle voix perd tout ſon mérite. Les principales qualités du *trill* ſont d'être égal, battu, grené, aiſé, & modérément léger. Il eſt ordinairement compoſé d'une note vraie & d'une fauſſe, commençant toujours par la fauſſe & finiſſant par la vraie. Ses défauts ſont le chevrottement, & le hennîſſement; parce qu'en effet le *trill* mal-exécuté imite le cri de la chevre ou du cheval. Le *trill* ſe bat tout d'une haleine par un léger mouvement de goſier.

Le mordant (*mordente*) ne differe du trill qu'en ce que la note fauſſe eſt à un degré diatonique au deſſous de la vraie, qu'elle doit être frappée avec moins de force, & qu'elle doit être de moindre valeur. C'eſt le contraire dans le *trill*, où la fauſſe note eſt toujours plus aigue d'un de-

degré diatonique que la vraie, & s'articule avec une égale force.

ARTICLES IX. & X.

De la cadence, de la légéreté de la voix.

La cadence consiste à faire entendre tout d'une haleine, sur une note suspendue, un nombre de notes différentes selon la volonté & le goût du chanteur, & de la résoudre par le trill ordinaire. C'est ici le chef-d'œuvre du chanteur, & le triomphe d'une belle voix. Il faut lire dans *Mancini* même, ou dans son Traducteur, tout ce qu'il requiert pour la perfection de la cadence.

A l'égard de la légéreté de la voix, elle dépend de la flexibilité du gosier, flexibilité qui brille sur-tout dans ce qu'on appelle le chant de bravoure (*canto di bravura*) ou la voix déploie toute sa légéreté & fait, pour ainsi dire, ses tours de forces. Le *martellé*, & le *sautillant* sont des chants de ce genre. Le premier consiste à battre quelques notes également

ment & très-distinctement. La voix dans ce genre doit répéter la même note plusieurs fois, & la premiere doit être plus aigue que les autres. Les notes martellées doivent être détachées légérement & renforcées là où le goût le requiert seulement. Si elles sont trop chargées, le chant devient semblable à celui d'une poule qui gloſſe. Le second consiſte à sauter d'une note à une autre, du grave à l'aigu, par de grands intervalles. Ce genre exige une étude toute particuliere, à cauſe de la difficulté d'y conſerver la juſteſſe de l'intonation & la proportion entre les ſons.

Les trois derniers articles de la brochure dont nous rendons compte, traitent des connoiſſances néceſſaires à un acteur (chantant) pour bien réciter; du récitatif, de l'action, & de l'ordre qu'on doit obſerver dans l'art du chant. Nous citerons encore ce que l'Auteur y dit du *récitatif*, partie ſi ennuieuſe dans nos opéra, parce que ſous doute elle y eſt mal exécutée. Le récitatif eſt une déclamation

clamation muſicale, dans laquelle on doit imiter, autant qu'on le peut, les inflexions de voix du ſimple déclamateur. Un récitatif bien fait eſt ſi naturel, & imite ſi bien l'accent de la ſimple déclamation, qu'on peut en diſtinguer chaque phraſe, chaque période, & chaque eſpece de point, ſoit d'interrogation, ſoit d'admiration. Le récitatif n'étant point un chant, n'eſt ſoumis à aucune ſorte de meſure, & doit être débité rapidement, de maniere qu'on ne paroiſſe point chanter, mais ſeulement parler. Il y faut néanmoins conſerver ſoigneuſement l'accent muſical. Voici les défauts qu'il y remarque d'après P. F. *Toſi*.

„L'un débite le récitatif de la ſcene „comme celui de l'égliſe; l'autre comme „celui de chambre. L'un en fait un chant „perpétuel; l'autre le parle trop: l'un „force trop la voix; l'autre trop peu: „l'un appuye trop la derniere ſyllabe; „l'autre la tait: l'un le débite négligem„ment; l'autre avec affectation: l'un trop „lentement; l'autre trop rapidement:

„l'un

„l'un trop froidement; l'autre avec trop „de chaleur: l'un ne le prononce pas; „l'autre ne l'exprime pas... l'un le crie, „le heurle, & détonne; l'autre ne ſe fait „pas entendre.„ Il faudroit, pour éviter tous ces défauts, que nous puſſions rétablir ſur nos théatres chantants la mélopée des anciens. Elle n'étoit pas autre choſe que notre récitatif; mais vraiſemblablement traitée avec plus d'art & de goût.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS, GIVING SOME ACCOUNT OF THE PRESENT UNDERTAKINGS, STUDIES AND LABOURS OF THE INGENIOUS IN MANY CONSIDERABLE PARTS OF THE WORLD. Vol. LXIII. Part. I.

C'eſt à dire:

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES &c. Vol. LXIII. Part. I.

Le premier article eſt une lettre de Mr. *Humphrey Jackſon;* l'Auteur y rapporte de quelle maniere l'on fait la colle de poiſſon en Ruſſie, & donne une deſcription détaillée de cette manufacture en Angleterre.

Les lacs de l'Amérique ſeptentrionale ayant la même latitude que la mer Caſpienne, il étoit probable qu'on y trouveroit les mêmes poiſſons qu'on trouve dans celle-ci, & qu'ils y ſeroient en aſſez gran-

grande quantité pour pouvoir y faire de la colle de poiſſon.

On propoſa des prix pour encourager les habitants à cette recherche; & maintenant on fait en Angleterre de la colle de poiſſon en très-grande quantité.

La colle de poiſſon n'eſt autre choſe que des parties membraneuſes de poiſſon, privées de leur mucoſité, roulées, pliées à l'ordinaire, & ſéchées à l'air.

Les viſicules aériennes des poiſſons, donnent la meilleure colle, à cauſe de leur tranſparence, de leur flexibilité, & de leur délicateſſe.

La colle de poiſſon commune eſt faite d'inteſtins, & probablement de péritoines de poiſſons. Tous ceux d'eau douce, ſur-tout les plus petits, fourniſſent de la bonne colle.

L'Auteur parle des poiſſons d'eau douce (*freſh-water fiſh*), & de ceux de la mer Caſpienne. Il ſembleroit que tous les poiſſons ſont bons pour cet effet.

On prend les véſicules aëriennes du poiſſon frais; on les fend; on les lave;

on en ôte les membranes qui les enveloppent; on les laisse un peu sécher à l'air; on les roule; on leur donne la figure qu'on veut; & on acheve de les sécher.

La colle faite de cette maniere est bonne pour clarifier la biere & autres liqueurs, effet que ne produit point celle qu'on fait par l'ébullition des parties nerveuses des poissons, non plus que la colle d'Allemagne.

Le second article est de Mr. *Walker*; il y donne la description d'une caverne de *Dunmore Park*, près de *Kilkenny* en Irlande.

Cette caverne est dans une plaine riante, coupée par des petites collines. Ses environs abondent en pierres à chaux & en très-beau marbre noir, mêlé de coquillages blancs.

Cette caverne a trente verges de profondeur perpendiculaire. L'Auteur auroit dû dire s'il parle de *verges* géométriques ou de verges ordinaires. Comme il dit simplement *yards*, il est à croire que ce

sont

ſont des verges ordinaires, de trois pieds de Roi chacune. Revenons.

L'ouverture de la caverne eſt de quarante verges de diametre; ſes côtés ſont d'un roc de pierre à chaux qui porte dans ſes fentes divers buiſſons & arbriſſeaux. Un côté en eſt ſoutenu par une voute naturelle d'environ vingt-cinq verges; une partie de cette caverne eſt intérieurement tapiſſée de pétrifications cryſtallines, ſemblables à des glaçons, & fort tranſparentes, qui ſont attachées au roc, & ont toutes ſortes de figures.

Les expériences chymiques firent connoître que ces petrifications n'étoient que de la terre calcaire, enſorte qu'il eſt très-probable qu'elles ſont formées par l'eau de pluie qui tombe ſur le ſommet du rocher, & qui, ayant pénétré le roc, s'évapore, & depoſe la terre calcaire dont elle s'étoit chargée en paſſant par le roc.

Les différentes formes que prennent ces pétrifications préſentent un coup d'œil fort agréable, & très-varié. La voute & les côtés ſont en pluſieurs endroits

droits de marbre noir avec des taches blanches qui ont la figure d'écaille (*), comme celui qu'on trouve dans le voisinage.

L'on trouve dans cette caverne des os d'hommes, & l'on les attribue aux personnes qui s'y retirerent; peut-être, pendant les guerres civiles de 1641.

Le troisieme article est de Mr. *Michael Morris*. Il dit avoir trouvé du plomb natif dans une mine de Monmouthshire, sans entrer d'ailleurs dans aucun détail à ce sujet.

Le quatrieme est de Mr. *Swinton*, Bachelier en Théologie, Membre de la Société Royale, de l'Académie des Apatistes de Florence, & de l'Académie Etrusque de Cortone, & garde des archives de l'Université d'Oxford. Cet article contient des nouvelles remarques sur un denier de la famille *Veturia*. L'Auteur avoit

(*) Cette caverne paroit avoir, à bien des égards, de la ressemblance avec la fameuse grotte de *Baumann*.

Note du Journaliste.

avoit publié dans le cinquante-huitieme Volume des Transactions ſes obſervations ſur une ſemblable piece qu'il poſſédoit, & qui avoit quelques lettres effacées en partie. Il en a trouvé une autre fort bien conſervée & du même coin, & il en prend occaſion de ſe corriger. Les figures & les caracteres qu'il faudroit faire graver, nous empêchent de rendre compte de cet article, que nous croyons digne de l'attention des antiquaires.

Le cinquieme article renferme le catalogue de cinquante nouvelles plantes, dont le jardin de Chelſea a été enrichi l'année 1771. Ce catalogue eſt de Mr. *Stanesby Alchorne.*

Dans le ſixieme article Mr. *Ebenezer Kinnersley* rapporte quelques expériences électriques.

Le charbon de bois de chêne, celui de hêtre, & celui d'érable, conduiſent très-bien le fluide électrique; mais différents charbons de bois de ſapin ne purent tranſmette l'électricité; peut-être ces charbons n'avoient-ils pas été faits par

une chaleur assez forte, ou continuée pendant assez long-temps.

Une large ligne tirée sur du papier avec du crayon de plomb conduisit & transmit très-bien le choc électrique.

A Philadelphie la foudre tomba dans moins d'une demi-heure sur trois maisons, & sur une chaloupe qui étoit au quai; la chaloupe & deux maisons furent très-fort endommagées, tandis que la troisieme, qui étoit munie d'un conducteur, ne le fut pas; mais l'éclair fondit la partie la plus mince d'un fil de cuivre affermi au haut du conducteur.

Dans le septieme article Mr. *Richard Watson* rapporte une expérience qui prouve que la couleur des corps influe beaucoup sur le degré de chaleur qu'ils sont capables de recevoir des rayons solaires. Ce Physicien exposa un thermometre de mercure aux rayons directs du soleil, le ciel étant parfaitement serein & sans nuages; le mercure s'arrêta au 108me degré de *Fahrenheit*; Mr. *Watson* peignit ensuite la boule de ce ther-

mo-

mometre en noir avec de l'encre de la chine; le mercure baiſſa, tant par l'application de la couleur, que par l'évaporation du fluide colorant, mais bientôt il monta au 118me degré, ou 10 degrés plus haut qu'il n'étoit monté avant d'être peint en noir.

Nous avons rapporté dans le ſecond Volume de ce Journal, pag. 216 & ſuivantes, une expérience de la même eſpece, faite en Toſcane par Mr. *Piſtoi*, & nous y avons ajouté quelques réflexions auxquelles nous nous référons.

De même nous renvoyons au Volume XVIII. de ce Journal, pag. 261 & ſuivantes, pour les articles huitieme, neuvieme, & dixieme, dans lesquels il eſt queſtion de conducteurs électriques.

Le onzieme article contient des obſervations aſtronomiques faites par Mr. *François Wollaſton*; ce ſont des tables d'obſervations aſtronomiques & météorologiques, dont on ne peut rendre compte. Elles ſont ſuivies de la deſcription de l'horloge de cet obſervateur, deſcrip-

tion auſſi peu ſuſceptible d'extrait que les tables des obſervations.

Dans le douzieme article Mr. *Ducarel* parle de l'ancienneté de la culture de la botanique en Angleterre. Outre les particularités que l'Auteur rapporte de *Tradeſcant*, homme zélé pour cette ſcience & pour l'hiſtoire naturelle, & à l'égard duquel l'Auteur entre dans un aſſez grand détail, il parle encore de pluſieurs manuſcripts Anglois de botanique fort anciens.

Le treizieme article eſt de Mr. *J. H. van Swinden*, Profeſſeur en Philoſophie à Franecker, & Membre de la Société Hollandoiſe de Harlem. Ce Profeſſeur rapporte des obſervations ſur le grand froid du mois de Janvier des années 1767 & 1768, & du mois de Novembre de l'année 1770. L'Auteur compare les obſervations faites à Franecker à celles qui furent faites en même temps dans pluſieurs autres villes.

Le quatorzieme article contient des recherches de Mr. *Thomas Hornsby*, Profeſſeur

feſſeur à Oxford, ſur la quantité & ſur la direction du mouvement d'Arcturus, avec quelques remarques ſur la diminution de l'obliquité de l'écliptique.

L'Auteur fit ſes obſervations en 1767 & 1768, & les compare à celles qui avoient autrefois été exactement faites par le célebre *Flamſteed*, & en conclut que la ligne ſuivant laquelle cette étoile avance, fait un angle de 30°. 56′ avec le méridien, vers l'Oueſt, & que dans l'eſpace de 78 ans cette étoile parcourt un eſpace de 3′ 2″, 81.

Le mouvement de l'étoile d'Arcturus étant plus prompt que celui des autres étoiles fixes, l'Auteur penſe qu'elle eſt de toutes celles qu'on peut voir dans notre hémiſphere, la plus voiſine de notre ſyſtême, & la plus propre à déterminer la parallaxe annuelle des étoiles fixes.

L'Auteur trouve, en comparant ſes obſervations à celles de *Flamſteed*, que l'obliquité de l'écliptique diminue dans cent ans de 58″, ce qui eſt aſſez conforme aux réſultats des calculs de

Mrs. *Euler* & *de la Lande*, fondés ſur les loix de l'attraction.

Le quinzieme article contient des obſervations ſur la végétation par Mr. *Muſtel*; elles ſont fort intéreſſantes, & répandent beaucoup de jour ſur le prétendu mouvement de circulation de la ſeve dans les plantes, & ſur les cauſes qui la mettent en mouvement.

Mr. *Muſtel* fit entrer pendant l'hiver dans une ſerre, par un trou pratiqué dans la fenêtre, des branches d'arbres dont le tronc & la racine étoient en pleine terre & hors de la ſerre; il fit ſortir de la même maniere hors de la ſerre des branches de quelques arbres qui étoient plantés dans la ſerre; il obſerva, que les parties des arbres qui étoient dans la ſerre végétoient très-bien, & portoient des feuilles & des fleurs, tandis que les parties des arbres qui étoient hors de la ſerre, & par conſéquent expoſées au froid & à l'intempérie de l'air, ne végétoient en aucune maniere, & étoient entiérement privées de vie.

Les

Les réſultats de ces expériences furent en général les mêmes, tant lors que le tronc & la racine de l'arbre étoient hors de la ſerre, que lorſqu'ils étoient dans la ſerre.

L'Auteur en conclut avec beaucoup de raiſon, que la ſeve n'a pas un mouvement de circulation dans les plantes; car, ſi cela étoit, une partie de l'arbre ne ſauroit végéter tandis que l'autre ne végete pas, & toutes les parties de la même plante devroient végéter, ou être privées de vie dans le même temps.

Il ſuit encore de ces expériences, que chaque partie d'une plante contient autant de ſeve qu'il en faut pour ſon développement, & que c'eſt la chaleur qui produit le développement & l'accroiſſement des plantes (*).

(*) Ces expériences ſont contraires au ſentiment de quelques Phyſiciens, qui voulant établir une analogie entre le régne végétal & l'animal, ont ſuppoſé que le mouvement de la ſeve des plantes a de la reſſemblance avec le mouvement du ſang & des humeurs dans les animaux.

Note du Journaliſte.

L'Auteur fit auſſi des expériences qui prouvent qu',en coupant les pétales & les étamines des fleurs des arbres fruitiers, l'on eſt d'autant plus ſûr d'obtenir de bons fruits.

Dans ce cas cependant il n'y a que la partie charnue du fruit, & celle qui ſert d'enveloppe à la ſemence, qui puiſſent parvenir à ſa perfection, & les fruits ſont toujours privés de ſemence, puiſque les étamines, qui ſont abſolument néceſſaires pour la fécondation, ont été coupées.

Dans le ſeizieme article Mr. *Higgins* parle d'une détonation & inflammation produite par le contact des feuilles d'étain avec un ſel neutre métallique, compoſé de cuivre & d'acide nitreux.

Pour faire ce ſel l'on fait diſſoudre du cuivre dans de l'acide nitreux, juſqu'à ce que la ſolution ſoit bien ſaturée; l'on en retire alors un ſel cryſtalliſé, d'une couleur bleue tirant ſur le verd; ce ſel eſt fort déliqueſcent, & doit être conſervé dans un vaſe exactement bouché.

Lorſ-

Lorſqu'on enveloppe ce ſel un peu humide dans une feuille d'étain, une partie ſe refond en une liqueur acide, qui ſe charge d'étain, & change par là de couleur; le ſel commence alors à s'échauffer, & à répandre beaucoup de vapeurs d'acide nitreux; enfin la chaleur devient ſi forte qu'elle eſt inſupportable à la main, & le ſel s'enflamme avec exploſion; & lorſque la feuille d'étain, dans laquelle il eſt enveloppé, eſt fort mince, il la déchire en pluſieurs endroits.

L'Auteur explique ce phénomene par la propriété qu'a le ſel nitreux à baſe de cuivre de s'enflammer par une très-foible chaleur. Lorſqu'il eſt bien ſec, il ſuffit pour l'enflammer de l'expoſer à une chaleur qu'on peut très-bien ſupporter à la main.

Par l'humidité une partie du ſel ſe réſoud en liqueur acide; cet acide agit ſur l'étain avec d'autant plus d'activité, que la ſurface, que l'étain préſente à l'acide dans cette expérience, eſt grande; l'acide nitreux en s'uniſſant à l'étain s'é-

chauffe, & c'eſt à cette chaleur qu'il faut attribuer l'inflammation du ſel, & la détonation qui accompagne l'inflammation de preſque tous les ſels nitreux.

Un papier trempé à pluſieurs repriſes dans du cuivre diſſous par l'acide nitreux, & ſéché chaque fois, s'enflamme auſſi par une chaleur très-ſupportable à la main.

Au moyen de cette explication, l'on voit aiſément quelles précautions il faut prendre pour faire réuſſir cette expérience, & quelles ſont les circonſtances les plus eſſentielles à obſerver.

Le ſel ne pouvant s'enflammer que lorſqu'il eſt privé d'eau, il eſt remarquable qu'elle ſe diſſipe ſi promptement dans cette expérience; une chaleur plus forte & continuée pendant plus long-temps ne ſéche pas, à beaucoup près, ce ſel auſſi promptement qu'il ſe ſéche dans cette occaſion, & en général lorſqu'il eſt en contact avec des feuilles d'étain.

Le ſel nitreux à baſe d'étain attire l'humidité avec beaucoup de force; ne pour-

pourroit-on pas expliquer la prompte deſſication du ſel nitreux à baſe de cuivre en ſuppoſant que, celui-ci attirant l'humidité avec moins de force, il en eſt privé par le ſel nitreux à baſe d'étain? Revenons.

Le dix-ſeptieme article contient l'extrait de quelques lettres de Mr. *William Johnſon Bart*, ſur les coutumes, les uſages, & le langage des Indiens qui habitent l'Amérique ſeptentrionale.

Nous renvoyons au livre même ceux que ces détails peuvent intéreſſer.

Dans le dix-huitieme article, Mr. *Forſter* donne la deſcription de pluſieurs poiſſons curieux envoyés de la baye d'Hudſon; ces poiſſons ſont au nombre de quatre, l'éturgeon, le *Gadus Lota* de *Linné*, le *Salmo Lavaretus* de *Linné*, & un poiſſon inconnu qui appartient au genre des carpes, & que l'Auteur nomme *Cyprinus Catoſtonus*.

Selon Mr. *Forſter* l'éturgeon envoyé de la baye d'Hudſon eſt le même poiſſon qu'on nomme *Shirk* en Autriche, & que

l'éturgeon qu'on trouve en Angleterre: ce poiſſon n'eſt cependant pas le véritable éturgeon, celui-ci ne ſe trouvant pas en Angleterre.

L'on voit dans une planche particuliere la repréſentation du *Cyprinus Catoſtomus*, vu de trois différentes manieres, de côté, ſur le ventre, & ſur le dos.

Dans le dix-neuvieme article Mr. *Witering* rapporte des expériences faites ſur douze ſortes de terres marneuſes trouvées à *Staffordshire*. L'Auteur s'aſſura de la quantité de terre calcaire contenue dans ces marnes, en les traitant avec l'acide nitreux, & en précipitant la terre diſſoute dans cet acide avec une ſolution d'alkali fixe.

Mr. *Witering* rapporte auſſi les changements que ſubiſſent ces terres par la calcination, ſoit qu'on les calcine avant ou après qu'elles ont été traitées avec l'acide nitreux. Toutes ces expériences, & leurs réſultats ſont repréſentés dans une table.

A l'article vingtieme l'on trouve la deſcription d'un météore ignée, avec quelques expériences électriques par Mr. *Patrick Brydone.*

L'Auteur obſerva à *Berwickshire* une flamme fort claire qui paroiſſoit avoir un mouvement preſque horizontal; elle avoit une figure conique; ſa longueur étoit de ſix à ſept degrés; au bout d'environ ſix à ſept ſecondes cette flamme creva avec bruit, & ſe changea en dix ou douze petites étoiles qui diſparurent d'abord; le bruit que fit cette flamme en ſe crevant, ne parvint aux oreilles de l'obſervateur qu'au bout de cinq minutes & ſept ſecondes, ce qui met en état de déterminer la diſtance à laquelle étoit ce météore.

Le retour fréquent de ce phénomene pendant la gelée, fit croire à Mr. *Bridone* que l'air étoit fort favorables à l'électricité. Pour s'en aſſurer il électriſa un conducteur métallique iſolé, en le mettant en communication avec le dos d'un chat qu'il frottoit: l'électricité de

ce conducteur devint assez forte pour qu'on pût en tirer des étincelles très-sensibles.

Cette expérience eut le même succès lorsqu'on chargea le conducteur de l'électricité produite en peignant une jeune Dame, qui avoit observé que, lorsqu'elle se peignoit & que le temps étoit favorable aux phénomenes électriques, elle entendoit un léger craquement, & dans l'obscurité il partoit de petites étincelles de ses cheveux.

Dans cette expérience le conducteur seul ne devint pas assez électrique pour que les étincelles qu'on en tiroit, pussent allumer l'esprit de vin, ce qui n'arriva que lorsqu'on y joignit une bouteille de Leyde, qui se chargea promptement & assez fort de cette maniere.

Ces expériences ne sont pas tout-à-fait nouvelles; l'on connoît depuis longtemps l'électricité des chats, & l'on trouve aussi plusieurs exemples de personnes, dont les cheveux donnent dans différen-

rentes occaſions des ſignes très-marqués d'électricité.

Dans le vingt-unieme article Mr. *Daines Barrington* parle, ſans entrer dans aucun détail, d'un foſſile, ou plutôt d'une pétrification trouvée à *Hampshire*.

L'Auteur croit que ce ſont les écailles du poiſſon nommé *Acus maxima ſquamoſa*, qui ſe trouve gravé dans l'hiſtoire des poiſſons de *Willougby*, & dont *Ray* donne la deſcription, à la page 109me de ſon ouvrage intitulé *Synopſis Piſcium*.

A l'article vingt-deuxieme l'on trouve la deſcription d'une plante rare d'Amérique, qui appartient au genre nommé *Brownea*, avec quelques remarques ſur ce genre de plantes par Mr. *Bergius*.

Cette plante eſt la *Brownea Roſa de monte*, ou la *Hermeſias* dont *Loefling* fait mention dans ſes voyages, page 278. La fleur & la tige de cette plante ſont repréſentées ici dans deux planches particulieres.

Dans le vingt-troiſieme article Mr. *Kirkshaw* parle d'un homme tué par la

la foudre; il donne la deſcription des effets que produiſit l'éclair, & rapporte l'état dans lequel on trouva la perſonne qui en fut tuée.

Le vingt-quatrieme article renferme l'extrait d'une lettre de *Paul Panton*, ſur l'augmentation de la population en *Angleſey*.

Dans le vingt-cinquieme article Mr. *Bailly* propoſe une méthode pour meſurer le diametre des ſatellites de Jupiter, & une pour en rendre les obſervations comparables.

Pour qu'un ſatellite diſparoiſſe à nos yeux il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit entiérement plongé dans l'ombre; il ſuffit que la partie qui eſt encore éclairée, nous envoie trop peu de lumiere pour faire ſur nous une impreſſion ſenſible. La variation de ce ſegment inſenſible a quatre cauſes. 1°. La diſtance de Jupiter au ſoleil & à la terre fait varier réellement la partie éclairée du ſatellite. 2°. Plus le ſatellite eſt près de Jupiter, plus la lumiere du premier eſt effacée par l'éclat

l'éclat du ſecond. 3°. Plus Jupiter eſt près de l'horizon, plus ſa lumiere & celle de ſes ſatellites s'affoiblit en traverſant une athmoſphere plus épaiſſe. 4°. Enfin la diverſité des lunettes & de la vue des obſervateurs contribue à faire varier le ſegment inſenſible.

Mr. *Bailly* a taillé des diaphragmes de carton qui pouvoient s'appliquer extérieurement à l'objectif de ſa lunette, & dont les ouvertures diminuoient par demi-lignes depuis 24 juſqu'à 3. Quelques minutes avant l'immerſion ou après l'émerſion d'un ſatellite, il examine quel eſt le diaphragme qui le fait diſparoître; il en conclut la partie aliquote de la lumiere du ſatellite qui eſt inſenſible dans les circonſtances actuelles.

Ce que nous venons de dire ſuffit pour donner une idée de l'ingénieuſe méthode de Mr. *Bailly*, & pour faire naître aux aſtronomes le deſir de la connoître à fond. Pour rendre ce deſir plus vif, nous ajouterons que Mr. *Horsley* fait ſur ce mémoire de Mr. *Bailly* quelques notes

tes tendant à l'éclaircir & à le confirmer; elles montrent que Mr. *Horsley* a, comme il le dit, la plus haute idée de l'invention de Mr. *Bailly*.

Le dernier article eſt de Mr. *Bernard*. Il y parle fort en abrégé, d'une inflammation ſubite qui ſe fit dans une mine de charbon à *Middleton*.

Cette inflammation ſe fit ſubitement & avec bruit; elle fut produite par de la poudre à canon qu'on alluma dans cette mine, & qui enflamma l'air pourri dont elle étoit remplie.

Les effets de l'exploſion & de la raréfaction de l'air produite par cette inflammation furent remarquables, & s'étendirent à une diſtance conſidérable de la mine.

Sur l'Électricité de la Glace. Par Mr. Achard.

Tous les Phyſiciens s'accordent à regarder l'eau, tant qu'elle eſt fluide, comme un conducteur de l'électricité, mais ils différent au ſujet de la glace, ou de l'eau qui a perdu ſa fluidité par le froid. Les uns la regardent comme un conducteur auſſi parfait que l'eau non gelée; les autres penſent que la glace ne conduit pas l'électricité, & la rangent au nombre des corps originairement électriques.

Mr. *Jallabert* (*) déchargea avec exploſion une bouteille de Leyde, dans laquelle l'eau étoit gelée, & il conclut de cette

(*) Recherches ſur l'électricité avec quelques conjectures ſur la cauſe de ſes effets par Mr. *Jallabert*. Geneve, 1768.

Note de l'Auteur.

cette expérience que la glace conduit le fluide électrique.

Mr. *Franklin* regarda la glace comme un corps originairement électrique, mais comme il ne s'étoit ſervi pour ſes expériences que d'un glaçon, Mr. *Beccaria*, & après lui Mr. *Bergmann*, dans une lettre à Mr. *Wilſon* (*), objecta aux expériences de Mr. *Franklin*, qu'il en eſt de la glace comme de l'eau, & qu'une petite quantité d'eau ne conduit point le fluide électrique, tandis qu'une plus grande quantité d'eau le conduit très-bien, enſorte que les réſultats des expériences de Mr. *Franklin* auroient été différents s'il avoit fait uſage d'une plus grande quantité de glace.

Mr. *Bergmann* ſemble cependant avoir changé de ſentiment; car il dit dans un autre endroit (**) avoir obſervé que la nei-

(*) Transactions Philoſophiques Vol. 51. Part. 2. pag. 908.

(*) Transactions Philoſophiques Vol. 82. Part. 2. pag. 485.

Notes de l'Auteur.

neige ne conduit pas l'électricité; & il penſe que s'il pouvoit ſe procurer des plaques de glace aſſez épaiſſes, il parviendroit à les charger comme des carreaux de verre.

Mr. *Cigna* (*) étoit ſi perſuadé que la glace eſt un corps originairement électrique, & qu'en ſe fondant elle ſe change en un corps conducteur, qu'il s'en ſervit pour s'aſſurer ſi les corps originairement électriques contiennent plus de fluide électrique que les conducteurs, comme le penſe Mr. *Franklin.*

Mr. *Prieſtley* (**) fit pluſieurs expériences qui ſemblent prouver que la glace conduit l'électricité: ce Phyſicien électriſa un morceau de glace par un froid aſſez conſidérable, qu'il ne détermine cependant pas. Pour faire ces expériences il tranſporta ſa machine électrique en plein air;

(*) Miſcellanea Taurinenſia 1765. pag. 47.

(**) Hiſtoire de l'électricité par Mr. *Prieſtley*, pag. 401. de la traduction Allemande du Docteur *Krünitz*.

Notes de l'Auteur.

air; & il tira de fortes étincelles d'un morceau de glace mis en communication avec le conducteur de ſa machine électrique.

Mr. *Prieſtley* mit encore le crochet d'une bouteille de Leyde en communication avec ce morceau de glace, & trouva qu'elle ſe chargeoit auſſi bien que ſi elle avoit été attachée au premier conducteur.

Ce Phyſicien obſerva auſſi que la neige ne conduit pas le fluide électrique auſſi parfaitement que la glace, ce qu'il attribue à ce que, dans la neige, les parties de la glace ſont fort écartées les unes des autres.

Il y a long-temps que cette diverſité de ſentiments parmi les phyſiciens, & de réſultats dans les expériences, m'a fait ſouhaiter de faire des expériences capables de me donner quelques lumieres ſur ce ſujet; le grand froid de cet hiver étant très-propre pour ce deſſein, je n'ai pas manqué d'en profiter.

La premiere difficulté conſiſtoit à me procurer de grands morceaux de glace, tranſ-

tranſparents, également ſolides, & exempts de bulles d'air.

Après pluſieurs tentatives infructueuſes, qu'il ſeroit inutile de rapporter ici, je trouvai enfin le moyen d'obtenir de très-grands morceaux de glace, auſſi tranſparents que l'eau, & entiérement exempts de bulles d'air. Voici comment.

Je remplis un grand vaſe de verre cylindrique avec de l'eau diſtillée, & le plaçai ſur une fenêtre dans une chambre qui n'étoit que très-peu chauffée; le froid de l'air extérieur étoit de 7 degrés de *Réaumur*, enſorte que le côté du vaſe qui étoit le plus près de la fenêtre, étoit expoſé à un froid aſſez conſidérable pour faire géler l'eau, tandis que le côté oppoſé étoit dans un air trop chaud pour que l'eau qui étoit de ce côté, pût ſe convertir en glace: de cette maniere il ſe forma un morceau de glace, dont la ſurface ſupérieure & l'inférieure avoient la forme d'une lunule. Lorſqu'on tenoit le verre dans lequel la glace s'étoit formée, con-

contre le jour, on ne pouvoit pas diſtinguer l'eau de la glace.

La glace qui s'étoit formée de cette maniere étoit entiérement exempte de bulles d'air, & paroiſſoit être par-tout d'une égale denſité.

Pour peu qu'on faſſe attention à ce qui arrive lorſque l'eau ſe change en glace, & à la formation des bulles d'air qui interrompent preſque toujours ſa continuité, l'on ſe convaincra aiſément qu'en ſuivant la méthode que j'ai indiquée, l'on doit néceſſairement obtenir de la glace tranſparente, & exempte de bulles d'air.

Celles qu'on trouve ordinairement en très-grand nombre dans la glace, doivent leur origine à l'air que contenoit l'eau avant de ſe geler: donc plus l'eau contenoit d'air, plus auſſi la glace qui en eſt formée, doit contenir de bulles d'air. C'eſt pourquoi j'ai donné la préférence à l'eau diſtillée, parce que, lorſqu'on la conſerve dans des vaſes fermés, elle contient toujours moins d'air que l'eau de pompe, de pluie, ou de riviere.

Cette

Cette obſervation n'eſt pas contraire à celle que Mr. de *Caſtillon* a inſérée dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. J'ai appris de cet Académicien célebre que les bouteilles de ſon eau diſtillée avoient été long-temps débouchées, & qu'elles l'étoient quand l'eau y gela; que cette année quatre bouteilles d'eau diſtillée, qu'il avoit tenues bien bouchées, ſe ſont gelées dans ſon laboratoire, & que la glace n'avoit preſque point de bulles; mais que celles qui y étoient en très-petit nombre, avoient la forme ſphérique, & reſſembloient à de petites perles.

La condition principale pour obtenir de la glace tranſparente, conſiſte à placer le vaſe qui contient l'eau, dont une partie doit ſe changer en glace, de maniere qu'un de ſes côtés ſoit expoſé à un froid aſſez conſidérable pour faire geler l'eau, tandis que le côté oppoſé eſt à un degré de température qui ne permet pas à l'eau de ſe changer en glace.

L'eau n'étant jamais entiérement privée d'air, il eſt eſſentiel, pour qu'elle ſe change en glace tranſparente, qu'elle puiſſe ſe décharger de l'air qu'elle contient, à meſure qu'elle prend de la ſolidité; ce qui ne peut avoir lieu que lorſque le froid agit ſuivant une ſeule direction, & que l'eau ſe gele peu à peu ſuivant la même direction; dans ce cas les particules d'eau, au moment où elles perdent leur fluidité, touchent à des particules d'eau qui ſont encore fluides, & qui n'oppoſent par conſéquent aucune réſiſtance au paſſage de l'air; &, comme, ſuivant la méthode que j'ai indiquée, il y a une partie de l'eau qui ne peut jamais ſe geler, l'air trouve toujours un libre paſſage & n'interromp pas la tranſparence & la ſolidité de la glace; ce qui arriveroit infailliblement ſi le froid agiſſoit avec une force égale ſuivant toutes les directions, comme on le voit lorſqu'on expoſe un vaſe rempli d'eau à l'air libre, & que le froid eſt à quelques degrés au deſſous du terme de congelation.

Je

Je ſuis entré dans quelques détails à l'occaſion de la glace tranſparente & de ſa formation; & j'ai donné l'explication de la méthode que j'ai indiquée, parce que j'ai cru que les phyſiciens verroient avec plaiſir un moyen de ſe procurer de grands morceaux de glace auſſi tranſparents que l'eau, ce qui ſera, peut-être, utile en pluſieurs autres occaſions.

Je paſſe maintenant aux expériences qui ſont l'objet principal de cette diſſertation.

Expérience I.

Je tranſportai le 16 Janvier ma machine électrique en plein air, & je l'y laiſſai juſqu'au lendemain ſans en faire uſage, afin qu'elle prit le degré de froid de l'air extérieur. Le 17 au matin, le thermometre étant à 6 degrés de *Réaumur* au deſſous du point de congelation, je ſuſpendis à des cordons de ſoie un morceau de glace qui avoit la figure d'un parallélipipede, de deux pieds de long & de deux pouces d'épaiſſeur & de largeur,

de maniere que ce parallélipipede étoit en communication, par une de ſes extrémités, avec le conducteur de ma machine électrique. Après avoir électriſé ce conducteur, j'approchai le doigt de la glace à l'extrêmité qui ne touchoit pas le conducteur, & qui en étoit par conſéquent la plus éloignée; il en ſortit une très-foible étincelle, qui, quoiqu'elle fût viſible, ne fit qu'une impreſſion fort peu ſenſible ſur la peau. Je répétai cette expérience, en approchant ſucceſſivement le doigt de la glace dans des endroits plus ou moins éloignés de l'extrêmité qui touchoit le conducteur deſtiné à recevoir & à tranſmettre plus loin le fluide électrique; & je me ſuis convaincu, que plus l'endroit d'où je tirois l'étincelle étoit près de l'extrêmité du morceau de glace qui communiquoit avec le conducteur, plus l'étincelle étoit ſenſible, & que les étincelles qu'on tiroit du conducteur par l'approche du doigt, ou de quelque autre corps non électrique *per ſe*, étoient toujours beaucoup plus fortes que celles qu'on

qu'on pouvoit tirer de la glace par la même methode, dans quelque endroit qu'on la touchât.

Il ſuit de cette expérience que la glace, ſous les conditions indiquées, c'eſt à dire lorſque le froid eſt de 6 degrés de *Réaumur*, conduit l'électricité, quoique difficilement, & que la réſiſtance qu'elle oppoſe au paſſage de la matiere électrique, augmente à meſure que le fluide électrique eſt obligé de paſſer par une plus grande quantité de glace.

Pour faire un priſme de glace de la grandeur marquée, je commencai par me procurer de la maniere indiquée un grand morceau de glace tranſparente; je tirai de ce morceau de glace, au moyen d'une ſcie chauffée ſur des charbons, deux priſmes quadrangulaires d'un pied de longueur chacun; j'égaliſai leurs ſurfaces, qui étoient fort inégales, avec un fer à repaſſer chauffé; enſuite je mouillai une des extrêmités de chaque priſme, &, après avoir approché ces extrêmités de maniere qu'elles ſe touchoient

exactement; je placai ces prismes au froid: ils se réunirent dans quelques minutes par la congélation de l'eau, & j'obtins de cette maniere un prisme quadrangulaire de deux pieds de longueur.

Expérience II.

Je mis une des extrêmités de ce prisme en communication avec l'armure extérieure d'une bouteille de Leyde, & après l'avoir chargée, j'approchai l'autre extrêmité du fil d'archal qui communiquoit avec l'armure intérieure; il ne partit qu'une étincelle fort foible, quoique la bouteille de Leyde fût très-fort chargée, & je pus en tirer successivement de la même maniere quatorze étincelles, à la vérité toutes fort foibles, cependant sensibles, tandis que la même bouteille de Leyde se déchargeoit en une fois, lorsque la communication se faisoit au moyen d'un cercle métallique.

Cette expérience fut faite dans les mêmes circonstances que la premiere, le froid étant de 6 degrés de l'échelle de *Réaumur.*

mur. Les conſéquences qu'on peut en tirer, ſont parfaitement ſemblables à celles que nous préſente la premiere expérience.

Ces expériences ne m'ayant cependant pas paru ſatisfaiſantes, je ſouhaitois beaucoup de pouvoir les répéter par un plus grand froid. Je fis tous les préparatifs néceſſaires, dans l'eſpérance que nous aurions un retour de froid ſemblable à celui du 13. Janvier, dont je n'avois pu profiter, faute d'avoir tout préparé pour les expériences; mes eſpérances furent réaliſées le 27. Janvier; le froid augmenta tellement vers le ſoir que le thermometre tomba à 20 degrés au deſſous du terme de congelation, où il reſta auſſi une partie de la nuit du 27. au 28. Janvier. Je commencai par répéter mes premieres expériences, & j'eus le plaiſir de voir que les réſultats furent non ſeulement différents, mais entiérement oppoſés; car, ayant électriſé le priſme comme dans l'expérience premiere, je ne pus en tirer aucune étincelle par

l'approche du doigt: je mis alors l'extrémité de ce morceau de glace qui étoit la plus éloignée du conducteur, en communication avec un bâtiment; mais malgré cela, le premier conducteur de la machine avec lequel l'autre extrêmité du morceau de glace communiquoit, resta électrique, & je pus en tirer encore des étincelles assez fortes pour enflammer l'esprit de vin chauffé; ce qui prouve que la glace ne transmettoit pas le fluide électrique dont le conducteur étoit surchargé.

Je répétai aussi l'expérience II, en ajustant le prisme de glace de maniere qu'il fît partie du cercle de décharge d'une bouteille de Leyde; le résultat fut encore fort différent de ce qu'il avoit été la premiere fois, & je ne pus tirer de cette maniere aucune étincelle sensible; la bouteille resta même chargée presque au même degré où elle l'avoit été, quoique son armure extérieure & l'intérieure eussent été en communication pendant cinq minutes.

Ex-

Expérience III.

Je ſuſpendis une plaque de glace à des cordons de ſoie, de maniere qu'elle fût dans une ſituation horizontale. J'avois tiré cette plaque, pluſieurs jours auparavant, d'un grand morceau de glace qui étoit fort tranſparent & entiérement exempt de bulles d'air; elle étoit quarrée; chaque côté avoit deux pieds de longueur, & ſon épaiſſeur étoit de deux pouces. J'avois appliqué au milieu des deux ſurfaces oppoſées de cette plaque, des plaques circulaires de fer blanc de dix pouces de diametre, que j'avois mouilliées auparavant afin qu'en ſe gelant contre la plaque de glace, elles s'y affermiſſent. Tout étant ainſi préparé, je mis la plaque de fer blanc qui étoit attachée à la ſurface ſupérieure de la glace en communication avec le premier conducteur de la machine électrique, & la plaque de fer blanc qui étoit fixée à la ſurface inférieure fut miſe en communication avec un bâtiment, au moyen d'une chaîne de métal. Enſuite j'électriſai le

premier conducteur, & lorſqu'il donna des ſignes bien marqués d'électricité, j'approchai la chaîne qui communiquoit avec l'armure inférieure, de l'armure de la ſurface ſupérieure de la glace; il partit ſur le champ une étincelle bruyante & très-vive. Après avoir de nouveau électriſé le conducteur, j'approchai un doigt de la couverture métallique de la ſurface ſupérieure de la glace, tandis que je touchois de l'autre main l'armure de la ſurface inférieure; il partit encore une étincelle aſſez forte, & je reſſentis une commotion aſſez vive dans les bras & dans la poitrine.

Je variai l'expérience précédente en la répétant avec un morceau de glace creuſé de maniere qu'il avoit la figure d'un verre à boire; il avoit un pied de haut, ſur huit pouces de diametre, & la glace étoit par-tout de deux pouces & demi d'épaiſſeur; je remplis la cavité à la moitié de ſa hauteur avec de la limaille de fer; & je couvris la glace extérieurement à la même hauteur avec des feuil-

les

les d'étain, enſorte que ce morceau de glace creuſé imitoit à tous égards une bouteille de Leyde. Après l'avoir électriſé de la même maniere, j'approchai en même temps un fil d'archal de l'armure extérieure & intérieure; il partit une étincelle bruyante, & je reſſentis une commotion aſſez vive en approchant une main de l'armure intérieure, tandis que je touchois de l'autre l'armure extérieure.

Quoique ces expériences paroiſſent ſuffiſantes pour donner tous les éclairciſſements néceſſaires ſur l'électricité de la glace, j'en rapporterai encore une qui eſt très-propre à lever tous les doutes.

Expérience IV.

Je formai d'un grand morceau de glace tranſparent, & exempt de bulles d'air, un ſphéroïde elliptique dont le plus grand diametre avoit quatorze pouces, & le plus petit dix pouces. Ce ſphéroïde avoit été à l'air libre depuis le 18. Janvier, & avoit un peu perdu de ſon volume par l'évaporation de la glace, qui, comme

l'on ſait, eſt très-conſidérable. La nuit du 27 au 28 je fixai ce ſphéroïde à la machine de rotation dont je me ſers pour mettre le globe électrique en mouvement; j'avois ajuſté à cette machine un couſſin couvert d'une feuille d'étain, de maniere que quand on faiſoit tourner ce morceau de glace, il frottoit contre le couſſin: lors que tout fut ainſi préparé, je fis tourner aſſez vîte huit à dix fois de ſuite le globe de glace; enſuite je trouvai que les endroits de la glace qui avoient frotté contre le couſſin, attiroient & repouſſoient des cheveux, du duvet, & d'autres corps légers. Voyant alors que le globe de glace étoit effectivement devenu électrique, j'y appliquai le conducteur de ma machine électrique, & je fis encore tourner le globe de glace huit ou dix fois de ſuite; j'eus alors le plaiſir de tirer avec le doigt des étincelles très-ſenſibles du conducteur; il attira auſſi alors des corps légers, & les repouſſa enſuite.

Cette

Cette expérience demande beaucoup de précautions; car, pour peu que le frottoir ou la glace s'échauffe, l'expérience ne réuſſit pas; auſſi eſt-il eſſentiel, pour éviter cet inconvénient, de ne pas faire tourner le globe de glace trop vîte, ou pendant trop long-temps de ſuite.

Je fis toutes ces expériences en plein air, le 27. Janvier au ſoir, & pendant la nuit du 27. au 28, le thermometre étant à 20 degrés au deſſous du terme de congelation.

En comparant maintenant ces dernieres expériences avec les deux premieres qui furent faites par un froid de 6 degrés, l'on ſe convaincra aiſément, que la glace eſt tantôt un conducteur de l'électricité, & tantôt un corps originairement électrique, ſuivant le degré de froid de la glace & de l'air; car la glace conduiſit le fluide électrique lorſque le froid de l'air, & par conſéquent auſſi celui de la glace qui y avoit été expoſée pendant long-temps, étoit de 6 degrés de *Réaumur*

au deſſous du terme de congelation, tandis que, les autres circonſtances étant d'ailleurs les mêmes, la glace avoit tous les caracteres d'un corps originairement électrique lorſque le froid étoit de 20 degrés au deſſous du terme de congelation.

Ces expériences peuvent encore ſervir à expliquer d'où vient la différence, & même l'oppoſition qui ſe trouve entre les réſultats des expériences faites ſur ce ſujet par différents phyſiciens. Il paroît qu'ils n'ont pas fait attention au degré de froid, par lequel ils ont fait leurs expériences, & qu'ils ont crû que les réſultats ſeroient toujours les mêmes, pourvu que l'eau fût bien gelée, & que le degré de froid de l'endroit dans lequel ils faiſoient leurs expériences, fût aſſez grand pour empêcher la glace de ſe fondre, & de devenir humide à ſa ſurface.

Les expériences que je viens de rapporter, confirment encore très-bien la différence que j'ai tâché d'établir entre les

les corps conducteurs & les corps originairement électriques (*).

J'ai prouvé alors, qu'on peut changer, à volonté, un corps conducteur en un corps originairement électrique, pourvu qu'on rapproche les parties, & qu'on diminue ainsi la grandeur de ses pores, en augmentant sa densité; c'est exactement le cas de la glace, qui par un froid de 6 degrés conduisoit le fluide électrique, tandis que par une augmentation considérable de froid, qui devoit nécessairement augmenter sa densité, le froid produisant cet effet sur tous les corps connus, elle se changea en un corps originairement électrique.

(*) Voyez le Volume IV. de ce Journal pag. 150.
Note de l'Auteur.

EXAMEN CRITIQUE DES ANCIENS HISTORIENS D'ALEXANDRE LE GRAND. A Paris, chez DESSAIN Junior, Libraire, rue Git-le-cœur.

L'Auteur de ce ſavant & judicieux ouvrage eſt Mr. le Baron de *Sainte-Croix*, homme auſſi diſtingué par ſa naiſſance que par ſon mérite.

L'Académie Royale des inſcriptions & Belles-Lettres de Paris propoſa l'examen critique des anciens Hiſtoriens d'*Alexandre* le Grand pour le ſujet du prix qu'elle devoit diſtribuer à Pâques de l'année 1770, prix qu'elle renvoya à l'année 1772, & qu'elle accorda à l'ouvrage dont il s'agit, & que l'Auteur depuis cette époque à retouché & corrigé. Cet examen critique, qui eſt diviſé en quatre ſections, eſt précédé d'une dédicace à Mrs. de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, d'une

d'une préface, & d'une introduction; il eſt ſuivi de quelques éclairciſſements que l'Auteur a cru indiſpenſables, & d'une diſſertation ſur l'année de la naiſſance d'*Alexandre*, & les dernieres époques de la Chronique de Paros. Mr. le Baron de *Sainte-Croix* a donné à ſes éclairciſſements le nom & la forme de notes; ce qui ne l'a pas empêché de faire beaucoup d'autres notes miſes au bas des pages. Il a fait, pour celles qui ſont à la fin, une table particuliere qui montre leur nombre, leur ordre, leur contenu, les pages du texte auxquelles elles ſe rapportent, & même les renvois qui les déſignent dans le corps de l'ouvrage. Il eſt bien difficile de pouſſer plus loin l'attention & l'exactitude.

Les anciens Hiſtoriens d'*Alexandre* nous offrent de toutes parts des menſonges ſpécieux & des vérités défigurées. Les modernes adoptent tout ſans diſcernement; la plûpart des écrivains qui, depuis la renaiſſance des lettres, ſe ſont conſacrés à l'étude des Anciens, ne ſont

que

que des grammairiens, des interpretes. L'érudition eſt très-eſtimable, mais elle doit être unie à l'eſprit philoſophique, dont, en matiere de faits, un des principaux caracteres eſt la critique, laquelle eſt aux matériaux de l'Hiſtoire ce que la Chymie eſt aux principes des corps, & ce que l'expérience & l'obſervation ſont à la Phyſique.

Mais dans l'étude de la nature, on touche, pour ainſi dire, par tous les ſens les faits qu'on découvre; on peut les comparer entr'eux, & les éclaircir les uns par les autres; dans la critique on eſt privé de ces avantages par le défaut de monuments. Il faut recueillir avec peine le peu qui nous reſte, & ſouvent on ne parvient qu'à de fortes probabilités. Mais le critique ſage ne ſe fait jamais illuſion, & ne donne point „de ſimples inductions pour des preuves, & ſes „conjectures pour des faits certains. Heureux l'Écrivain qui n'a jamais perdu de „vue ces paroles remarquables de *Cicéron*: „*Judicium ſuum nullum interponere;*

„*ea*

»*ea probare quæ ſimillima veri videan-*
»*tur; conferre cauſas, & quidquid in*
»*quamque ſententiam dici poſſit, expro-*
»*mere; nulla adhibita ſua auctoritate,*
»*judicium audientium relinquere inte-*
»*grum ac liberum; tenebimus hanc con-*
»*ſuetudinem a Socrate traditam.*» (de Divin. Lib. II. §. 72.

C'eſt ainſi que notre modeſte Auteur finit ſa préface. Paſſons à l'introduction.

Elle ſemble deſtinée à faire ſentir l'utilité de cet examen, & à mettre ſous les yeux des Lecteurs le plan que l'Auteur a choiſi pour éviter les longueurs & l'obſcurité.

La perte de la liberté & la décadence des arts & des lettres, & ſur-tout de l'hiſtoire, ont eu dans la Grece les mêmes époques & ont ſuivi les mêmes degrés. Lorſque *Philippe* ſe fut rendu maître de la Grece, les uns plierent lâchement le cou ſous le joug; les autres déclamerent avec aigreur contre leurs nouveaux maîtres, exagérerent leurs vices, & exténuerent leurs vertus. Sous *Alexandre*, les

les Grecs ſes contemporains, accoutumés à la domination Macédonienne, & éblouis par les exploits du vainqueur de l'Aſie, les exalterent avec enthouſiaſme. Ceux qui, dans les temps poſtérieurs, s'exercerent ſur le même ſujet, imiterent leurs devanciers. „Ils vivoient ſous la domination Romaine, & dans ces temps malheureux, où l'Univers étoit en proie aux barbares caprices de ces foux ſanguinaires qui occupoient le trône des *Céſars*.... La vérité fut alors enſevelie ſous une foule de traditions fabuleuſes & contradictoires. Il n'appartient qu'à l'œil pénétrant de la critique de démêler le faux d'avec le vrai, & de concilier les différents récits.„

Par rapport aux hiſtoriens d'*Alexandre* il eſt impoſſible de marcher toujours avec certitude dans la nuit des temps, & d'appercevoir la vérité parmi des faits altérés par la flatterie, & par cet amour du merveilleux qui a quelquefois égaré les meilleurs écrivains de la Grece. Il faut ſe contenter du vraiſemblable, & mê-

même des probabilités & des conjectures.

La premiere ſection examinera les ſources dans leſquelles ont puiſé les principaux hiſtoriens d'*Alexandre*, & le degré d'autorité qui leur eſt dû.

La ſeconde eſt deſtinée à conſidérer le récit que ces Auteurs font des exploits de ce Prince.

La troiſieme eſt conſacrée aux actions particulieres d'*Alexandre*.

Dans la quatrieme ſeront diſcutés les détails géographiques que nous offrent ſes expéditions.

Premiere ſection. Réflexions générales ſur les anciens Hiſtoriens, & en particulier ſur ceux d'*Alexandre*. Ceux qui vécurent avec ce Prince ſont *Calliſthene*, *Onéſicrite*, *Hégéſias*, & *Clitarque*, tous, au jugement des meilleurs critiques de l'antiquité, pleins de fables, de ſuperſtitions, de mauvaiſe foi, & d'enflure. *Onéſicrite* fit une mauvaiſe imitation de la Cyropédie de *Xénophon*. L'infidélité de *Clitarque* étoit autant con-

nue du temps de *Quintilien* que ſon eſprit étoit goûté, malgré les reproches dont *Longin* & *Cicéron* accablent cet écrivain. C'eſt que ſes defauts n'excluoient pas „ce que nous appellons très-„improprement *eſprit*, & qui fait avor-„ter de nos jours tant d'heureux talents. „La narration de *Clitarque* devoit être „pleine de cet eſprit ſéduiſant, ſi fatal „aux progrès de lettres, & qui en an-„nonce toujours la décadence.„

Tous les écrivains que nous venons de nommer, auſſi bien que *Megaſthene*, *Daimaque* &c. s'étoient prévalus du privilege que les Rhéteurs s'étoient arrogés, de mentir, afin de mettre plus d'eſprit dans leurs ouvrages (*). Parmi nos auteurs les plus célebres n'y en a-t-il aucun qui mérite ce reproche?

Si

(*) *Conceſſum eſt Rhetoribus ementiri in hiſtoriis, ut aliquid dicere poſſint argutius.... Sic Clitarchus &c.* (Cicero in Bruto §. 42.)

Note de l'Auteur.

Si *Alexandre* n'avoit eu que de pareils hiſtoriens, on pourroit excuſer celui qui a oſé dire „que les exploits du vainqueur „de l'Aſie ne méritent pas plus de foi que „les travaux d'*Hercule*...., que le con„quérant Macédonien ne pénétra jamais „dans les Indes.„ Mais nous avons des mémoires dignes de foi. Il faut mettre au premier rang ceux de *Ptolémée* & d'*Ariſtobule*, généraux d'*Alexandre*, qui ne publierent leurs écrits qu'après la mort de leur chef. *Ariſtobule* compoſa le ſien à quatre-vingt ans, c'eſt à dire, long-temps après la mort d'*Alexandre*.

Diodoſe d'Érithrée, & *Eumene* de Cardie avoient rédigé le journal des actions du Prince Macédonien avec beaucoup d'exactitude, à ce qui paroît par les fragments épars dans les écrits d'*Arrien*, de *Plutarque*, d'*Athénée*, & d'*Élien*.

Diogenete & *Béton*, arpenteurs employés par *Alexandre*, donnerent l'itinéraire de l'armée de ce Monarque.

„*Pa-*

„*Patrocle*, *Ératoſthene*, & *Strabon* „avoient exercé leur critique ſur les hiſto„riens d'*Alexandre*; leurs ouvrages n'ont „pas eu un meilleur ſort que tant d'au„tres, dont nous déplorons la perte.„

Céphaléon de Gergethe avoit fait un abrégé d'hiſtoire univerſelle. Le dernier livre contenoit les exploits du vainqueur de *Darius*, & avoit été extrait de trente auteurs. L'exactitude & la préciſion caractériſoient l'ouvrage de *Céphaléon*, dont *Sopater* avoit fait uſage. Nous n'avons plus les écrits ni de l'un ni de l'autre, ni ceux de pluſieurs autres hiſtoriens véridiques.

Il nous reſte *Arrien* de Nicomédie, *Plutarque*, *Diodore* de Sicile, *Quinte-Curce*, & *Juſtin*.

Arrien fut zélé ſectateur des maximes d'*Épictete* ſon maître: Athenes, Rome, & d'autres villes célebres s'empreſſerent de le mettre au nombre de leurs citoyens: Rome lui confia le commandement de ſes armées, & le gouvernement de la Cappadoce, qu'il préſerva des incurſions

des

des Alains. Ses ſervices lui valurent le conſulat. Il avoit toutes les lumieres qu'exige l'Hiſtoire. Il eſt vrai qu'il ne manquoit pas de vanité; mais ce défaut étoit aſſez général parmi les anciens, & ſur-tout dans le ſiecle d'*Arrien*. Il ſuivit principalement *Ariſtobule* & *Ptolémée* qu'il préféroit, en choiſiſſant ce qu'il a cru mériter croyance.

Il nous ſemble qu'*Arrien* s'explique mieux. „Je raconterai," dit-il dans ſa courte préface, „comme très-vraies les „choſes dans leſquelles ils s'accordent; „lorſqu'ils ne s'accordent pas, je choiſi„rai ce que je trouverai plus digne d'être „cru & rapporté." Revenons.

„*Arrien* a auſſi employé le récit de „pluſieurs autres hiſtoriens, lorſqu'ils ont „rapporté des choſes dignes d'être con„ſervées, & qui pouvoient paſſer pour „croyables, parce que, ſelon lui, elles „concernoient *Alexandre*: voilà une lo„gique pitoyable, mais l'enthouſiaſme ne „ſauroit raiſonner; c'eſt la fievre de „l'imagination." Nous demandons par-

don à Mr. de *Sainte-Croix*, mais nous ne trouvons pas cette Logique ſi pitoyable. Un exploit eſt peu croyable; mais c'eſt *Alexandre* qui l'a fait; ſon Auteur le rend croyable. D'ailleurs *Arrien* dit qu'il ne les a pas jugées indignes d'être rapportées, ni *tout à fait* incroyables: ce qu'il ajoute, „parce qu'on les dit d'*Alexandre*,“ peut regarder, à notre avis, les mots, „je les ai écrites,“ en ſorte que le ſens ſeroit, j'ai fait mention de ces choſes, parce qu'elles regardent *Alexandre*. L'enthouſiaſme eſt la fievre de l'imagination: quelques Lecteurs trouveront peut-être que cette expreſſion ſent un peu ce que nous appellons très-improprement eſprit.

Arrien paroît très-porté „à exalter les „actions du Monarque Macédonien, à „préſenter avec des couleurs favorables „celles qui méritent une juſte cenſure, & „à exagérer ſes ſuccès.... Malgré cet en„thouſiaſme *paſſager*„ (la fievre dont vient de parler notre ſavant Auteur, étoit donc éphémere, ou du moins intermittente). „Malgré cet enthouſiaſme paſ-

„ſa-

„ſager, *Arrien* fait uſage d'une critique „auſſi ſage que judicieuſe dans la diſcuſ„ſion des faits; il n'adopte ordinairement „rien ſans examen, & condamne même „quelquefois avec ſévérité *Alexandre*.... „Il finit en ces termes. *Quoique j'aie „blâmé pluſieurs actions d'*Alexandre, *je „ne rougis cependant point d'être ſon „admirateur: en détruiſant le crédit* (que „ſes actions pourroient avoir), *je me ſuis „acquité de ce que je dois à la vérité, & „au bien général de l'humanité.*„

Cette conduite & cette concluſion ne nous paroiſſent point celles d'un enthouſiaſte. *Arrien* admire *Alexandre;* mais il le blâme lorſqu'il le trouve blâmable. En effet il le blâme d'avoir brûlé le palais des Rois de Perſe; d'avoir cruellement mutilé *Beſſus*, tout traître qu'il étoit; d'avoir pris l'habit Perſan; de s'être livré au vin & à la colere. „A l'oc„caſion d'une lettre que ce Prince écrivit „à *Cléomene* qui commandoit en Égypte, „dans laquelle, après avoir déſaprouvé la „conduite de ce Gouverneur, il l'aſſuroit

„du pardon de ſes crimes, même de tous „ceux qu'il pourroit commettre à l'ave„nir, pourvu qu'à ſon retour il trouvât „dans cette région des temples & autres „monuments érigés à l'honneur d'*Éphe„ſtion ; Arrien* s'éleve avec force con„tre le danger d'une ſi coupable indul„gence.„ S'il n'étoit permis d'admirer que des hommes parfaits, nous n'admirerions perſonne. On n'en feroit que mieux, dira-t-on, peut-être. Nous en doutons : l'admiration eſt la ſource la plus féconde de cette noble émulation qui eſt la cauſe de tant de bien.

On trouve quelques fautes de Géographie dans *Arrien ;* mais elles ſont légeres en comparaiſon de celles qu'on trouve dans les autres hiſtoriens ; & cette matiere avoit tellement été embrouillée, qu'il eſt étonnant que ces fautes ſoient en ſi petit nombre.

„Philoſophe, Général d'Armée, ex„cellent Écrivain, judicieux Critique, il „(*Arrien*) doit être conſidéré, non ſeu„lement comme le premier hiſtorien d'*A„lexan-*

„*lexandre*, mais encore comme le ſeul „ſur le témoignage de qui on puiſſe „compter.„

Plutarque „ne raſſemble des faits que „pour donner des leçons, & ne raconte „que pour avoir l'occaſion & le droit de „réfléchir. Un pareil plan ne peut-être „que fort nuiſible à l'exactitude.„ Il abandonne ſouvent les événements principaux, „pour ſe jeter dans le détail de „la vie privée de ſon héros. Il eſt vrai „qu'il en fait connoître aſſez bien les in„clinations & le caractere, malgré la pré„vention qu'il laiſſe appercevoir en ſa fa„veur, & malgré les traits fabuleux qui „pluſieurs fois lui échappent....„

„Pluſieurs Auteurs, tels que *Calliſthe„ne*, *Ariſtobule*, & *Onéſicrite* paroiſ„ſent avoir fourni les matériaux de la „vie d'*Alexandre* à *Plutarque*.... Nous „avons encore deux diſcours attribués à „ce Philoſophe, & qui concernent tous „deux *Alexandre*. Dans le premier, ce „Prince eſt ſuppoſé répondre aux objec„tions que pourroit lui faire la Fortune,

„à qui il ne veut rien devoir... Le ſecond „diſcours n'eſt qu'un fade panégyrique, „ qui contredit pluſieurs fois le récit de *Plutarque*, d'où l'on peut conjecturer qu'il eſt ſuppoſé, d'autant plus que dans le catalogue exact des écrits de *Plutarque* que nous a laiſſé *Lamprias* ſon fils, on ne trouve que le premier, qui vraiſemblablement eſt un des premiers ouvrages de cet Auteur. „La vie d'*Alexandre* „peut lui faire revendiquer, à plus juſte „titre, un rang diſtingué parmi les hiſto„riens de ce Prince. Nous lui accordons „le ſecond. Les traits qu'il rapporte, „peuvent être fort utiles pour connoître le „caractere du conquérant de l'Aſie; mais „on ne ſauroit être trop en garde contre „ſes préjugés, & trop *ſe méfier* de ſon „*exactitude*.

Diodore parle d'*Alexandre* dans ſon XVII livre. Le ſtyle en eſt lâche & les réflexions en ſont triviales. Il n'indique jamais les ſources où il a puiſé; il manque ſouvent d'exactitude, & n'eſt point heureux dans l'arrangement des faits. La

pre-

premiere partie de ce livre paroît ſupérieure à la derniere, qui eſt fort négligée, & où la chronologie eſt entiérement bouleverſée. Cet Auteur ne cherche qu'à ſurprendre, & raconte du même ton le vrai & le faux. Tantôt il ſuit de bons guides, & tantôt il ſe livre à *Clitarque* qui l'égare. „Ces défauts „n'empêchent point que cette partie de „ſon Hiſtoire ne ſerve utilement à éclair„cir pluſieurs faits de la vie d'*Alexan„dre*, & qu'avec une attention ſuivie, on „n'en puiſſe tirer un avantage très-réel „dans la recherche du vrai.„ Par ces conſidérations Mr. de *Sainte-Croix* donne à *Diodore* le troiſieme rang.

On voit au ſtyle de *Quinte-Curce* qu'il a écrit dans un ſiecle où le goût commençoit à ſe corrompre. Cet Auteur tombe ſouvent dans de fautes de Géographie, d'Hiſtoire, & de Tactique. Il ne faut pas y chercher la Critique; car il avoue qu'il copie plus de faits qu'il n'en croit, & qu'il n'oſe ni aſſurer les choſes dont il doute, ni ſupprimer ce

qu'il a appris. Vraiſemblablement, entraîné par ſon goût pour le merveilleux, il a préféré *Clitarque* à *Ptolémée*, auteur qu'il connoiſſoit puiſqu'il le cite. „Son témoignage ne doit donc avoir „qu'une autorité très-limitée, & ne peut „entrer en comparaiſon avec celui des „autres hiſtoriens d'*Alexandre*, & principalement avec celui d'*Arrien*....

„Déſordre dans la narration, inexactitude dans les faits, ce ſont les défauts „ordinaires de *Juſtin*, qui conſacre les „onzieme & douzieme livres de ſon ouvrage au récit des exploits d'*Alexandre*. „La préciſion doit caractériſer un abrégé; „l'Écrivain Romain n'eſt cependant que „ſuperficiel quand il parle de ce conquérant. On ne peut guere s'en rapporter à ſon autorité, qui ne doit point être „miſe en parallele avec celle des hiſtoriens dont je viens de parler; d'ailleurs „le texte de cet Auteur eſt fort altéré, & „la plupart des noms de villes & de peuples ſont défigurés.„

Le

Le bas empire a produit quelques écrivains qui ont fait mention d'*Alexandre*. Tels ſont *George*, dit le *Syncelle*, *Cédrénus*, *Paul-Oroſe*, *Zonare*, qui ne méritent aucune croyance. Des auteurs plus reſpectables, comme *Euſebe*, *Athénagore*, St. *Auguſtin*, St. *Cyprien*, St. *Clément*, St. *Cyrille* n'ont pas évité l'erreur en ce qu'ils ont rapporté du Monarque Macédonien.

„Les écrivains Perſans & Arabes par„lent beaucoup de ce Prince ſous le nom „d'*Eſcander*, & en font un héros de „leurs romans.„ Parmi les nombreuſes fables qu'ils débitent à ce ſujet, on trouve „quelques traits qui caractériſent aſſez „bien le vainqueur de *Darius*, & plu„ſieurs événements de ſa vie qu'il eſt faci„le de reconnoître, quoique fort al„térés.„

Ici finit l'examen critique des hiſtoriens d'*Alexandre*, dans lequel le ſavant & judicieux Auteur n'a pas oublié les diſcuſſions acceſſoires ſur le lieu & ſur le temps de leur naiſſance &c. Nous avons cru

ne pas devoir entrer dans ces recherches, que les Littérateurs liront avec plaiſir & avec fruit dans l'ouvrage même, qu'ils ne manqueront pas ſans doute de ſe procurer. Il eſt excellent; & ils ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions pluſieurs critiques de la force de Mr. le Baron de *Sainte-Croix*, qui examinaſſent de la même maniere les autres parties de l'hiſtoire ancienne. Dans les extraits ſuivants nous tâcherons de donner une idée de l'examen que Mr. de *Sainte-Croix* fait du récit de ces hiſtoriens.

I.

LE NOUVEAU SPECTATEUR, OU EXAMEN DES NOUVELLES PIECES DE THÉATRE, ſervant de répertoire univerſel des Spectacles. Par une Société d'Amateurs & de gens de lettres les plus diſtingués. Rédigé par Mr. le FUET DE MÉRICOURT.

C'eſt un ouvrage périodique, commencé au 1 Avril 1776, à deux cahiers de 4 feuilles d'impreſſion chacun par mois, faiſant vingt-quatre cahiers par an, format in 8vo, beaux caracteres & beau papier. Le prix de l'abonnement pour cet ouvrage eſt de 18 livres pour Paris, & de vingt-quatre livres pour la province, rendu franc de port aux abonnés.

On peut ſouſcrire pour le nouveau Spectateur, chez les principaux Libraires de la province & du pays étranger; & à Paris, chez *Eſprit*, Libraire de S. A. Mgr.

le Duc d'Orleans au Palais Royal. Quant aux pieces qu'on defirera faire inférer dans ce Journal, il faut les adreſſer franches de port à Mr. le *Fuet de Méricourt*, rue de la Harpe à côté du College d'Harcourt.

Nous tranſcrirons ici le *proſpectus* de ce nouvel ouvrage périodique. Il ſe trouve à la fin du cahier marqué numero premier, lequel vient de paroître. „Le „titre, que nous donnons à cet ouvrage,“ diſent ſes Rédacteurs, „nous tâcherons „de le juſtifier dans toute ſon étendue.

„1°. En rendant compte des pieces „que l'on jouera aux ſpectacles de Paris, „de la cour, de la province, & des pays „étrangers, ainſi que des acteurs & actri„ces célebres, & en général de tout ce „qui ſe paſſera de plus remarquable ſur „tous les théatres connus & particuliére„ment ſur les théatres Anglois & François.

„2°. En faiſant des recherches ſur le „théatre ancien & moderne, que l'on ac„compagnera de réflexions & d'anecdo„tes curieuſes.

„3°.

»3°. En inſérant dans chaque Volume »un *proverbe*, ou toute autre piece bonne »à être repréſentée en ſociété.

»4°. En donnant un précis de toutes »les pieces, jouées ou non jouées juſqu'à »préſent.

»5°. En choiſiſſant des morceaux de »muſique dans toutes les nouveautés lyri»ques, comme ariettes, concerto, chan»ſons, romances, vaudevilles &c.

»6°. En entrant dans quelques détails »ſur la muſique, la déclamation, & ſur »tout ce qui aura quelque rapport à l'art »théatral.

»7°. En annonçant les nouvelles édi»tions & traductions de pieces de théa»tre, les partitions de muſique, airs dé»tachés &c.; leur prix, & l'endroit où ils »ſe vendent.

»8°. En mettant le public à portée »de juger lui-même des pieces de théatre »par les différents jugements des autres »journaliſtes, que l'on aura ſoin de rap»procher & de comparer, & dont on fera

»un examen critique avec toute l'honnê-
»teté poſſible.

»9°. En faiſant connoître tous les au-
»teurs dramatiques, morts ou vivants;
»les muſiciens & comédiens qui ſe ſeront
»diſtingués.

»Enfin on bannira ſcrupuleuſement
»toute perſonnalité; & pour conſerver
»l'impartialité que nous annonçons, au-
»cun de nos coopérateurs ne ſe fera con-
»noître; & pour qu'ils ne ſoient pas con-
»fondus, l'un ſe nommera l'*homme retiré*
»*du monde*, l'autre *le ſceptique*, celui-
»là l'*inſouciant*, celui-ci *le philoſophe*,
»un autre *le mécontent*, le dernier enfin
»*le pacifique*.

»Tous les gens de lettres ſont priés in-
»ſtamment de vouloir bien envoyer des
»extraits à Mr. le *Fuet de Méricourt*. Il
»les recevra avec la plus vive reconnoiſ-
»ſance.

»Les Auteurs qui voudront répondre
»aux critiques qu'on aura faites de leurs
»ouvrages, pourront nous adreſſer leurs
»défenſes. Nous nous ferons un plaiſir
»de

„de les mettre au jour, ſi toutefois el-„les peuvent tendre à la perfection de „l'art dramatique. Ils auront la bonté „d'avertir, quand ils voudront garder „l'anonyme.

„On eſt depuis long-temps occupé à „établir une correſpondance générale avec „les auteurs & directeurs des ſpectacles „étrangers & François; nous les invitons „encore à vouloir bien nous faire part de „tout ce qui concernera leurs ouvrages & „leurs ſpectacles.„

Telle eſt l'annonce du nouveau ſpectateur. Nous allons tranſcrire un article du premier cahier pour faire connoître le ton de cette feuille.

Extrait du poëme de la déclamation (*de Mr.* Dorat.)

Avec la manie que nous avons des feuilles périodiques, il eſt étonnant qu'on ne ſe ſoit pas encore aviſé d'un journal, où l'art du théatre ſeroit approfondi; où l'on feroit juſtice des mauvais acteurs; où l'on pourroit donner des vues nouvelles

à

à ceux qui ſont en état d'en profiter; enfin où les grands talents ſeroient mis à leur place & verroient conſacrer leurs ſuccès par des éloges raiſonnés, qui valent encore mieux que l'enthouſiaſme de la multitude. Quelques gens du monde avoient entrepris cet ouvrage pour leur propre ſatisfaction & l'ont interrompu, je ne ſais trop pourquoi. Pluſieurs de de leurs lettres me ſont tombées entre les mains; je vous en envoye des fragments, & vous verrez qu'en ſe jouant ils ont donné l'idée d'un écrit utile & qui nous manque.

*Lettre premiere de Mad. de *** au Chevalier de ***.*

Vous allez, peut-être, me trouver extravagante; mais à quelque prix que ce ſoit, il faut que je me ſatisfaſſe. J'ai la tête vive, &, dès qu'une idée me rit, elle ne me quitte plus; c'eſt une perſécution. On dit que les femmes ont preſque toutes cette ſorte d'effervescence: c'eſt tant pis, & tant mieux; mais point d'écarts, venons au fait.

Sa-

Savez-vous bien que vous raiſonnez à merveille ſur la comédie, ſur l'art théatral, les défauts qui le déparent, & les moyens de le perfectionner. D'honneur je vous décide profond ſur cet article. Votre converſation d'hier, qui, Dieu merci, finit aſſez tard, m'a donné à rêver toute la nuit. Nuances délicates, tranſitions adroites, repos, ſilences, jeu muet, bienſéances théatrales, tout cela m'a roulé dans l'imagination. Que croyez-vous qu'il en ſoit réſulté? Vous riez, & ne demanderiez pas mieux que d'être plaiſant. Ne vous preſſez-pas. Une femme qui ne dort point, ſe déſole ordinairement dans l'appréhenſion d'avoir les yeux battus & le teint moins repoſé: moi j'emploie mes inſomnies à faire des projets; & c'eſt vous que je charge de les mettre en œuvre. Je ſuis folle de ſpectacles; c'eſt mon amuſement de prédilection; ma petite loge fait mon bonheur; mais comme en m'éxécutant du côté des connoiſſances, j'oſe me vanter de ce tact que donne une ame ſenſible, je deſire infini-

ment

ment dans le jeu de nos acteurs & les acceſſoires de la repréſentation. Vos entretiens, qui, dans ce genre, me paroiſſent ſinguliérement inſtructifs, ſervent encore à me rendre plus difficile. Vos réflexions, vos vues, vos critiques, même vos plaiſanteries, ſont autant de traits de lumiere, qui me découvrent les ſecrets de l'art & m'avertiſſent de ne me point livrer aux premieres illuſions. Qu'en arrive-t-il? que ma raiſon augmente & que mon plaiſir diminue. C'eſt un calcul que je ne puis ſouffrir & auquel je veux mettre ordre.

Pour cela, Monſieur, il faut, s'il vous plait, que vos beaux raiſonnements ne ſoient pas perdus; que vos remarques n'expirent pas entre nous deux, dans l'ombre de ma bibliotheque, ou ne s'évaporent pas dans le tumulte d'un ſoupé. Je veux quelque de choſe de fixe, qui tourne au profit de l'art lui-même. Tout ce que vous me direz le ſoir, au retour de l'un des trois ſpectacles (la comédie Françoiſe, l'opéra, l'opéra-comique) ayez

ayez la bonté de l'écrire le lendemain & de me l'envoyer: j'écrirai auſſi de mon côté, moi. Vos idées développeront les miennes; ou plutôt je vous laiſſerai penſer tout à votre aiſe, pour m'abandonner par choix à l'analyſe des ſentiments. Sur-tout ne perdons point de vue le théatre François; c'eſt le ſeul, peut-être, dont les beautés puiſſent déterminer nos éloges, & dont les défauts ſoient intéreſſants pour des philoſophes tels que nous. J'entends d'ici ce que vous m'objectez; que gagnera-t'on à ces vains écrits? Tout au monde, Chevalier, & voici comment. Je veux, j'exige, qu'ils ſoient imprimés; oui, Monſieur, imprimés, & pourquoi non? Je ſerai votre éditeur. Il me tarde déjà d'avoir un libraire à ma toilette. Cela me donnera un air de conſéquence, qui me flattera infiniment.

Il faudra, s'il vous plait, que vos obſervations paroiſſent un peu de ſuite; car je veux être au courant. L'habillement, le coſtume, les décorations, tout ce qui tient au phyſique ou au moral de la ſcene

ſcene, ſera de votre reſſort. Les talents ſublimes ſe négligent-ils? Il faut réveiller leur émulation. Les diſpoſitions naiſſantes s'éteignent quelquefois dans le découragement; il faudra les exciter. Vous tiendrez le fil qui guidera nos jeunes éleves dans ce pénible dédale où ils s'égarent faute de conducteur; ſur-tout point de prévention. Voilà, je le ſens bien, la condition délicate du traité. Tenez bon, Chevalier, ne vous laiſſez point corrompre aux charmes de la figure. Les beaux viſages, au théatre, ſont ceux où les paſſions ſe peignent &qui s'animent par l'expreſſion du ſentiment.

Hé bien, convenez-donc que cela n'eſt point ſi mal combiné. Je raffole de mon idée: elle me rejouit; elle fait plus, elle m'occupe; j'y vois un but ſolide. Cela eſt trop plaiſant. Vous voilà auteur, parceque j'ai paſſé une nuit ſans dormir. Avouez que les femmes ſavent tirer parti de tout; mais elles veulent être obéies. Songez-y; point de ſubterfuges, point de fauſſe modeſtie; arran-

rangez-vous. C'eſt une heure ou deux, que tous les matins je vole à votre oiſiveté. Je ſuis impatiente d'entendre ce que dira le public, & de voir toutes les peines qu'il ſe donnera pour deviner les coupables. Eſt-ce une femme? Eſt-ce un homme? Sont-ce tous les deux enſemble? Et les critiques? Et les éloges? Et le charmant pour & contre? Ce train là m'amuſe même dans la perſpective, & vous ſeriez vraiment odieux de me laiſſer en chemin avec mon projet, mes eſpérances, & mon volume.

HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE ANCIENNE, depuis ſon origine juſqu'à l'établiſſement de l'école d'Alexandrie; par Mr. BAILLY, Garde des tableaux du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, & de l'Inſtitut de Bologne.

Magni animi res fuit rerum Naturæ latebras dimovere, nec contentum exteriori ejus conſpectu, introſpicere, & in Deorum ſecreta deſcendere. Seneca *Quæſt. natur. lib. VI. cap. 5.*

A Paris, chez les Freres de BURE, quai des Auguſtins, près la rue pavée, 1775.

Mr. *Bailly*, qui s'eſt fait une réputation brillante parmi les Aſtronomes, ſe place, ſans abandonner ſon étude favorite, par cet ouvrage au rang des érudits les plus conſommés, & des critiques les plus judicieux. Il eſt pour l'Hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne, ce que Mr. le Baron de *Sainte-Croix* eſt pour les Ecrivains de la vie d'*Alexandre*. L'ou-

L'ouvrage dont nous entreprenons de rendre compte, contient deux parties; l'*Hiſtoire*, & les *Éclairciſſements*, ou *détails hiſtoriques & aſtronomiques*. Chaque partie eſt diviſée en neuf livres. A la tête de l'Hiſtoire eſt un *diſcours préliminaire;* & à la fin, un *diſcours ſur l'origine de l'Aſtrologie*. Les éclairciſſements ſont précédés d'un *avertiſſement*, & ſuivis d'un *ſupplément au livre IX ſur les noms des Planetes & des ſignes du Zodiaque*, & de quelques *additions*. Le tout forme un Volume *in quarto* de 523 pages, avec trois planches fort bien gravées, qui repréſentent les figures que différentes nations anciennes ont données aux ſignes du Zodiaque.

„L'Hiſtoire de l'Aſtronomie eſt une „partie eſſentielle de l'hiſtoire de l'eſprit „humain. Cette ſcience née dans les „champs & parmi les bergers, a paſſé „des hommes les plus ſimples aux eſprits „les plus ſublimes. Impoſante par la „grandeur de ſon objet, curieuſe par ſes „moyens de recherche, étonnante par le „nom-

„nombre & l'eſpece de ſes découvertes, „elle eſt, peut-être, la meſure de l'intel„ligence de l'homme, & la preuve de ce „qu'il peut faire avec du temps & du gé„nie. Ce n'eſt point qu'il ait trouvé ici „la perfection qui lui eſt par-tout refu„ſée; mais dans aucun genre l'eſprit hu„main n'a déployé plus de reſſources, ni „montré plus de ſagacité. Il eſt intéreſ„ſant de ſe tranſporter aux temps où cet„te ſcience a commencé, de voir com„ment les découvertes ſe ſont enchaînées, „comment les erreurs ſe ſont mêlées aux „vérités, en ont retardé la connoiſſance „& les progrès; &, après avoir ſuivi tous „les temps, parcouru tous les climats, „de contempler enfin l'édifice fondé ſur „les travaux de tous les ſiecles & de tous „les peuples.„

Nous avons tranſcrit ce commencement du diſcours préliminaire, pour donner à nos Lecteurs une idée de la noble ſimplicité du ſtyle de Mr. *Bailly*; marchant conſtamment ſur les traces de la ſaine antiquité & du bon goût, il évite ces

ces antitheſes & ces bluettes d'eſprit qui déparent ſouvent les écrits des auteurs de nos jours. Suivons-le, en l'abrégeant lorſque ſa préciſion nous le permettra. Nous emprunterons ſouvent ſes expreſſions, pour ne pas défigurer l'ouvrage que nous analyſons; & nous ne mettrons des guillemets qu'aux paſſages conſidérables.

L'Aſtronomie, dans le ſens le plus général du mot, eſt la ſcience des aſtres; elle embraſſe tout ce qui tient à la nature des corps céleſtes. Son objet eſt „de „faire le dénombrement des aſtres; de „diſtinguer ceux qui ſont fixes de ceux qui „ſont errants; de marquer dans le ciel la „place dont les uns ne s'écartent point, „& de tracer la route des autres, en mar„quant les limites & les moindres irrégu„larités de leur cours; de connoître les „phénomenes qui réſultent de la combi„naiſon de ces différents mouvements; „quant aux aſtres mêmes, d'obſerver leurs „apparences, leur figure, leur grandeur re„lative ou réelle, & juſqu'à leur denſité.„

D'abord l'Aſtronomie accumule les obſervations; enſuite elle explique les phénomenes; enfin elle réunit différentes cauſes, & parvient à la loi ſimple qui eſt la cauſe univerſelle: „la ſcience n'aura atteint ſon but que lorſqu'elle aura tout „connu & tout expliqué. Elle a fait, & „elle fait encore des progrès rapides; mais „ſa deſtinée eſt de s'approcher ſans ceſſe „de ce terme, & de n'y jamais atteindre.... Il reſte encore un grand nombre de queſtions importantes à décider; „ce ſera l'œuvre du temps & la moiſſon „de la poſtérité.„ Dans cet ouvrage on verra l'eſpace qu'a parcouru l'eſprit humain.

„On peut diſtinguer dans l'Aſtronomie „trois parties; l'*obſervation*, ou le dénombrement des phénomenes; les *réſultats* fondés ſur les obſervations, ou „la découverte de la chaîne qui lie les „phénomenes; la *théorie*, ou l'explication des phénomenes par les loix connues du mouvement.„

L'*ob-*

L'*observation* détermine la place qu'occupe un aſtre dans le moment qu'on l'obſerve. Si l'aſtre eſt fixe, une détermination ſuffit pour toujours; ſi l'aſtre a du mouvement, les obſervations répétées fixent ſa route. Cette répétition eſt auſſi néceſſaire pour s'aſſurer que les aſtres qu'on a cru fixes, le ſont réellement. Les dépôts des obſervations ont été pluſieurs fois anéantis & recommencés. Nous regrettons plus d'obſervations que nous n'en poſſédons.

Les *réſultats* ſont les vérités qu'on déduit de l'obſervation; ce ſont ces changements qu'on appelle en général *phénomenes*, qui, dans le même aſtre, reviennent les mêmes au bout d'une certaine période; ils arrivent ſucceſſivement & en vertu de la même cauſe; c'eſt la chaîne qui les lie. Pour la découvrir le travail ne ſuffit pas; il faut l'eſprit d'invention réuni à la connoiſſance exacte de tous les faits; & les faits ne ſont pas ſuſceptibles d'une exactitude rigoureuſe. „Il eſt donc des „erreurs, ou plutôt des incertitudes iné-

„vitables & dans les obſervations, & dans „les réſultats. Dans les obſervations, „parce que l'homme a d'abord obſervé „avec ſes yeux ſeuls....; enſuite il s'eſt „aidé de quelques inſtruments groſſiers; „inſtruments qui ſe ſont perfectionnés, & „ſe perfectionneront juſqu'à un certain „terme que l'induſtrie humaine ne peut „paſſer.„ Les réſultats de ces obſervations ſont affectés par leur inexactitude. Mais c'eſt déjà beaucoup que de connoître les limites entre leſquelles l'exactitude, ou la vérité, eſt renfermée. D'ailleurs le nombre des obſervations diminue l'incertitude de chacune.

La *théorie* eſt l'explication des phénomenes céleſtes par les loix du mouvement. On n'en trouve aucune trace dans l'antiquité. „Cette entrepriſe ap„partient excluſivement à nos ſiecles mo„dernes; elle eſt due à *Deſcartes*. Ses „tourbillons ſont une mauvaiſe explica„tion de la peſanteur & du ſyſtême du „monde; mais ſes tourbillons ſont mé„chaniques. Il a découvert que le mê-

„me

„me méchaniſme devoit faire mouvoir les „corps dans les eſpaces céleſtes & à la „ſurface de la terre; s'il n'a pas ſaiſi ce „méchaniſme, on ne doit pas oublier que „cette penſée neuve & grande eſt le fruit „de ſon génie. Ce que *Deſcartes* s'é„toit propoſé, *Newton* l'exécuta. Nous „ne dérobons rien à la gloire de ce grand „homme en rendant juſtice à *Deſcartes*.„

Mais l'Aſtronomie eſt-elle utile? „Elle a d'abord la même utilité que les ſcien„ces en général; elle éclaire le ſiecle, & „perfectionne l'eſprit humain.„ Les découvertes „excitent un mouvement inſen„ſible auquel tous les eſprits participent; „en peu de temps les lumieres ſe diſtri„buent & ſe partagent à la nation.„ Cette penſée eſt belle; à notre avis, elle ſeroit très-juſte ſi l'Auteur avoit dit, *à la longue* les lumieres ſe communiquent *à toute l'Europe*.

Le goût des ſciences & des lettres adoucit les mœurs, & rend les hommes meilleurs & plus heureux. „L'homme „vrai eſt le ſeul honnête homme qui

„exiſte ſur la terre. Peut-on ſonder les „profondeurs de la nature; travailler à „dévoiler ſes ſecrets; diſcuter les faits, „les phénomenes; n'admettre pour vrai „que ce qui l'eſt réellement; & ne pas „ſuivre & profeſſer la vérité dans la con„duite de ſa vie.„ Malheureuſement l'expérience montre qu'on le peut; mais cette penſé exprimée avec l'éloquence du ſentiment fait beaucoup d'honneur au caractere moral de Mr. *Bailly*. Paſſons avec lui aux utilités particulieres à l'Aſtronomie.

Elle guérit des préjugés, & diſſipe des ſuperſtitions. On ſait quelle terreur inſpiroient les éclipſes & les cometes. Le peuple même aujourd'hui n'eſt pas effrayé des éclipſes; la crainte des cometes diminue de jour en jour.

En nous inſtruiſant de la diſtance & du mouvement des aſtres, l'Aſtronomie a mis dans tous ſon jour la vanité de l'Aſtrologie, que l'abus de l'Aſtronomie avoit enfantée.

L'Aſtro-

L'Aſtronomie a ſervi à régler les travaux de l'Agriculture, qui dépendent des ſaiſons, & par conſéquent du cours du ſoleil. Elle a fourni à l'homme ſocial la meſure du temps, en l'inſtruiſant du mouvement du ſoleil & de la lune. Elle guide le chronologiſte qui fixe les dates par le calcul des éclipſes; elle perfectionne la Géographie, & dirige le politique dans ſes combinaiſons, le conquérant dans ſes marches, le voyageur dans ſes courſes, le pilote dans ſa navigation. »Auſſi le gouvernement chez la plupart »des nations, a-t-il porté la plus gran»de attention à la ſcience du pilotage & »de la navigation. La marine étant »devenue aujourd'hui la force prépon»dérante, l'Aſtronomie eſt de la plus »grande utilité aux puiſſances livrées à »la navigation & au commerce. De »là les ſoins de *Louis* XIV & de »*Louis* XV pour faire fleurir cette »ſcience; les prix fameux de la longi»tude que l'Angleterre a propoſés; les »voyages entrepris avec tant de dépen-

„ſes pour l'obſervation du paſſage de Vé-
„nus, & pour l'épreuve des montres
„marines.„

„Tels ſont les avantages que la ſociété
„retire de l'Aſtronomie. Il en eſt un
„autre moins ſenſible à tous les hommes,
„mais ineſtimable aux yeux du philoſo-
„phe; c'eſt la connoiſſance de la nature,
„du vrai ſyſtême du monde, & des loix
„conſtantes par leſquelles le mouvement
„ſe conſerve & ſe perpétue.„ Autre-
fois on croyoit que la terre étoit le cen-
tre & la partie la plus conſidérable de
l'univers; que les étoiles n'étoient que
des points brillants; que le ſoleil, la lu-
ne, & les planetes étoient à la diſtance
de quelques lieues. „L'Aſtronomie a ſuc-
„ceſſivement reculé ces bornes. Elle a
„fait voir que le ſoleil eſt douze cent
„mille fois plus gros que la terre; elle a
„placé cet aſtre à trente-quatre mil-
„lions de lieues; Saturne, la plus éloi-
„gnée des planetes, à trois-cent vint mil-
„lions. Elle a dit; la diſtance des étoi-
„les ſe refuſe à mes meſures; & tout ce

„que

„que je puis répondre à la curiosité hu„maine, c'est que l'orbite de la terre, „dont le circuit a deux cent dix millions „de lieues, cet espace si grand, vu des „étoiles les plus proches, ne peut paroî„tre que comme un point. Que l'ima„gination juge de la distance de ces étoi„les, & de celles qui, étant plus petites, „semblent plus éloignées. Que la raison „pense, comme il est naturel de le pen„ser, que ces étoiles sont autant de so„leils, qui, ainsi que le nôtre, ont des „planetes qui circulent autour d'eux, une „infinité de cometes qui nagent dans l'es„pace, & qui, remplissant ce vuide, éta„blissent une espece de communication „& de chaîne entre ces systêmes si éloi„gnés. Qu'elle ajoute à ce spectacle „magnifique la connoissance de la sim„plicité des loix prescrites à cet univers „si imposant & si vaste; & elle aura „l'idée de l'étendue, de la puissance de „la nature, & de la grandeur de l'être „suprême.„

C'eſt ainſi que Mr. *Bailly* termine ſon intéreſſant diſcours préliminaire. Dans les extraits ſuivants nous nous efforcerons de donner une idée du corps de l'ouvrage.

I.

EX-

EXTRAIT

DES

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A BERLIN

pendant le mois de Février 1776.

I. *Le Barometre.*

Au plus haut 28″. 4‴. Le 1. Février.
Au plus bas 27″. 4‴. Le 7. Février.

La différence = 1″.
Le milieu = 27″. 10‴.
La hauteur moyenne pendant le mois = 27″. 8,96‴.

Il a été.

4 Jours entre 27″, 4 à 6‴.
Les 6. 7. 12. 23.
7 - - - 6 à 8.
Les 5. 10. 11. 24. 25. 27. 28.
9 - - - 8 à 10.
Les 4. 8. 13. 18. 19. 21. 22. 26. 29.
5 - - - 10 à 12.
Les 3. 9. 14. 17. 20.
3 - - 28″, 0 à 2.
Les 2. 15. 16.
1 - - - 2 à 4.
Le 1.

II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures Après MIDI.

Au plus haut + 10^{d}. Le 27. Février.
Au plus bas — 10. Le 1. Février.

La différence = 20^{d}.
Le milieu = 0.

La chaleur moyenne du midi pendant le mois = + 3,88^{d}.

Il a été:

1 Jour entre — 10^{d}. & — 8^{d}.

Le 1.

0 - - — 8^{d}. & — 6^{d}.

1 - - — 6^{d}. & — 4^{d}.

Le 2.

0 - - — 4^{d}. & — 2^{d}.

0 - - — 2^{d}. & 0^{d}.

2 - - 0^{d}. & + 2^{d}.

Les 3. 5.

10 - - 2^{d}. & 4^{d}.

Les 4. 7. 8. 9. 13. 20. 21. 22. 24. 25.

10 - - 4^{d}. & 6^{d}.

Les 6. 10. 11. 12. 14. 15. 16. 17. 23. 26.

4 - - 6^{d}. & 8^{d}.

Les 18. 19. 28. 29.

1 - - 8^{d}. & 10^{d}.

Le 27.

MATIN ET SOIR.

Au plus haut + $5\frac{1}{2}^{d}$. Le 27. au matin.
Au plus bas — $15\frac{1}{2}^{d}$. Le 1. au matin.

La différence = 21^{d}.
Le milieu = — 5^{d}.
La chaleur moyenne de la nuit = $1,33^{d}$.
Variation totale du thermometre = $25\frac{1}{2}^{d}$.

III. *Les vents.*

2 Jours *S. E.* Les 1. 12.
5 - *S.* Les 2. 3. 4. 16. 25.
11 - *S. O.* Les 6. 7. 10. 11. 18. 19. 21. 26. 27. 28. 29.
10 - *O.* Les 5. 8. 13. 14. 15. 17. 20. 22. 23. 24.
1 - *N. O.* Le 9.

Vent médiocrement fort. Les 14. 15. 26. - - - III. j.

Vent fort. Les 7. 8. 20. 23. - IV. j.

IV.

IV. *État de l'Athmosphere.*

1 Jour serein. Le 1.

18 - à moitié couverts. Les 4. 7. 8. 10. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29.

10 - couverts. Les 2. 3. 5. 6. 11. 12. 13. 20. 21.

Brouillard. Les 1. 2. 9. 12. 14. 15. 20. 21. - - - VIII. j.

Un peu de pluie. Les 4. 6. 14. 16. 17. V. j.

Beaucoup de pluie. Les 7. 8. 9. 10. 11. 15. 19. 21. 25. - - IX. j.

Un peu de neige. Les 4. 24. - - II. j.

Beaucoup de neige. Le 9. - - I. j.

Gelée de nuit. Les 9. 13. 16. 20. 25. V. j.

Gelée. Les 1. 2. 11. - - III. j.

EX-

EXTRAIT

DES

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A BERLIN

pendant le Mois de Mars 1776.

I. *Le Barometre.*

Au plus haut 28″. 6‴. Le 25. & le 26. Mars.

Au plus bas 27. 7. Le 9. & le 10.

La différence = 11‴.

Le milieu = 28″. 0,5‴.

La hauteur moyenne pendant le mois = 28″. 0,4‴.

Il

Il a été:

3 Jours entre 27″, 7 à 8‴.
Les 1. 9. 10.

4 - - - 8 à 10.
Les 2. 3. 4. 7.

6 - - - 10 à 12.
Les 5. 6. 8. 11. 14. 28.

6 - - 28″, 0 à 2‴.
Les 12. 13. 15. 24. 27. 29.

7 - - - 2 à 4.
Les 16. 18. 19. 20. 23. 30. 31.

5 - - - 4 à 6.
Les 17. 21. 22. 25. 26.

II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures Après MIDI.

Au plus haut $13\frac{1}{2}^{d}$. Le 24. Mars.
Au plus bas 1^{d}. Le 7. Mars.

La différence = $12\frac{1}{2}^{d}$.
Le milieu = $7\frac{1}{4}^{d}$.

La chaleur moyenne du midi dans le mois = $6,3^{d}$.

Il a été:

2 Jours entre 1^d. & 2^d.
Les 5. 7.
6 - - 2^d. & 4^d.
Les 3. 4. 6. 8. 25. 30.
5 - - 4^d. & 6^d.
Les 2. 12. 21. 28. 29.
13 - - 6^d. & 8^d.
Les 1. 9. 10. 11. 13. 16. 17. 18. 20. 22. 26. 27. 31.
3 - - 8^d. & 10^d.
Les 14. 15. 19.
1 - - 10^d. & 12^d.
Le 23.
1 - - 12^d. & 14^d.
Le 24.

MATIN ET SOIR.

Au plus haut $6\frac{1}{2}^{d}$. Le 23. Mars.
Au plus bas — 1^d. Le 7. au soir.

La différence = $7\frac{1}{2}^{d}$.
Le milieu = $2,75^{d}$.
La chaleur moyenne de la nuit = $2,3^{d}$.
Variation totale du thermometre = $14\frac{1}{2}^{d}$.

III.

III. *Les vents.*

2 Jours *N.* Les 17. 29.
2 - *N.E.* Les 7. 16.
4 - *E.* Les 8. 14. 15. 30.
1 - *S.E.* Le 5.
5 - *S.* Les 6. 18. 19. 22. 23.
3 - *S.O.* Les 1. 9. 11.
9 - *O.* Les 2. 3. 4. 10. 12. 13. 26. 27. 28.
5 - *N.O.* Les 20. 21. 24. 25. 31.
Vent médiocre. Les 3. 5. 7. 11. 20. V. j.
Vent fort. Les 10. 31. - II. j.

IV. *État de l'Athmosphere.*

5 Jours sereins. Les 17. 18. 23. 25. 26.
15 - à moitié couverts. Les 1. 9. 10. 11. 12. 14. 15. 16. 19. 20. 21. 22. 24. 27. 29.
11 - couverts. Les 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 13. 28. 30. 31.

Brouil-

Brouillards. Les 9. 13. 15. 16. - IV. j.

Pluie. Les 1. 7. 9. 11. 13. 24. 29. VII. j.

Beaucoup de pluie. Les 6. 10. 20. 31. IV. j.

Neige. Les 7. 10. - - II. j.

Beaucoup de neige. Les 4. 5. 6. 30. IV. j.

Grefil. Les 1. 10. - - II. j.

Gelées de nuit & blanches. Les 4. 5. 7. 8. 17. 18. 25. 30. - VIII. j.

AVER-

AVERTISSEMENT.

A la page 163 du Journal précédent lisez *année* Julienne, au lieu de *période* Julienne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

PROSPECTUS (*).

Hiſtoire générale de la Chine, ou les grandes annales de cet Empire, traduites du texte Chinois, par le feu Pere Joſeph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla, *Jéſuite François, Miſſionnaire à Pékin; publiées par Mr. l'Ab-*

(*) Ce proſpectus eſt fort long; nous n'en donnons que la partie la plus importante. Nous aurions pu &, peut-être, dû l'abréger d'avantage; mais cette lecture nous a paru ſi intéreſſante que nous n'avons pas pu nous réſoudre à diminuer encore le plaiſir qu'elle procurera ſans doute à nos Lecteurs.

Note du Journaliſte.

l'Abbé Groſier. *Ouvrage qui contient l'hiſtoire authentique des vingt-deux dynaſties, ou familles Impériales, qui ont occupé le trône de la Chine, depuis l'an 2940, avant l'ere chrétienne, juſqu'à l'an 1722 de* Jeſus-Chriſt. *Enrichi de figures & de nouvelles cartes géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur* Kang-Hi, *& gravées pour la premiere fois. En 12 Volumes in 4to propoſés par ſouſcription. A Paris, chez* Ph. D. Pierres, *Imprimeur du Grand-Conſeil du Roi, & du College Royal de France, rue Saint Jacques. Et* Clouſier, *Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques. 1776. Avec approbation & privilege du Roi.*

Le grand corps d'hiſtoire que nous annonçons, manquoit à la littérature de tous les peuples de l'Europe. Nous ne chercherons point à en exagérer le mé-

mérite par de vains éloges : il ſuffira d'indiquer ſon objet, & d'expoſer ſes caracteres d'authenticité, pour en faire connoître toute l'importance.

Parmi les différentes parties des arts & des ſciences qui ont été cultivées à la Chine, l'étude de l'hiſtoire a toujours occupé le premier rang ; & cette ſage Monarchie eſt peut-être la ſeule, où le ſoin de tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir des événements publics, ait été regardé comme une fonction d'État. Ce zele pour la conſervation des monuments hiſtoriques a produit chez ce peuple un nombre prodigieux d'écrivains ; mais dans cette multitude d'ouvrages qu'ils ont laiſſés, les Chinois diſtinguent leurs *Grandes Annales*, dépôt général où ſont conſignés, par ordre des temps, tous les faits qui concernent leur Monarchie, depuis ſa fondation ; hiſtoire canonique, avouée de toute la Nation, rédigée de ſiecle en ſiecle, ſous les yeux du gouvernement, & dont le fil non interrompu s'étend preſque juſqu'à nos jours.

L'au-

L'autorité de ces annales eſt irréfragable à la Chine, & les lettrés de cet Empire placent cette collection hiſtorique au même rang que nous mettons en Europe nos livres ſaints. Inſtruits des meſures ſcrupuleuſes qui ont été priſes, ſous chaque dynaſtie, pour la confection de cette grande hiſtoire; également informés des ſoins, du travail, & des frais immenſes qu'elle a coûtés, comme du mérite des grands hommes qui l'ont ſucceſſivement continuée; à portée d'ailleurs de connoître la critique ſévere qui dirige le tribunal de l'hiſtoire dans l'examen de tout ce qu'il approuve, ces lettrés croiroient inſulter à la raiſon, & ne devoir admettre aucun principe de certitude hiſtorique, s'ils formoient quelques doutes ſur la véracité de ces annales.

L'hiſtoire de la Chine n'exiſtoit pas encore pour l'Europe. La *Deſcription Géographique, Hiſtorique, Politique*, &c. de cet Empire, rédigée par le Pere *du Halde*, les *Lettres édifiantes*, la *Chine illuſtrée* du Pere *Kirker*, & les relations mul-

multipliées des Voyageurs, nous avoient fait connoître, il eſt vrai, les mœurs, les uſages, les arts, & les productions de cette vaſte contrée; mais nous n'avions aucune hiſtoire étendue, où fuſſent rapportés les événements des regnes de cette foulè de Souverains, qui ont formé les vingt-deux dynaſties, ou familles Impériales, qu'on a vu s'aſſeoir ſur le trône de la Chine. On ne connoît en ce genre que la petite hiſtoire latine, en un Volume in 12mo, du pere *Martini*; abrégé fort court, qui ne contient que la ſuite & la ſucceſſion des Princes, avec quelques anecdotes de leurs regnes, extraites des grandes annales: encore l'Auteur n'a-t-il conduit cet abrégé que juſqu'à l'ere chrétienne. C'étoit cependant à ce petit ouvrage du pere *Martini*, que ſe réduiſoient toutes nos connoiſſances hiſtoriques ſur les Empereurs Chinois, dont, pour mieux dire, nous ne poſſédions encore que la ſimple nomenclature. Le Pere du *Halde*, en traduiſant cet opuſcule en François, en a compoſé ſes

Faſtes ; les auteurs Anglois de l'*Hiſtoire univerſelle* ſe ſont vus réduits à puiſer dans la même ſource, & il en a été de même de tous ceux qui ont entrepris d'écrire ſur les dynaſties Chinoiſes. Le travail, auquel s'eſt livré le Pere de *Mailla*, embraſſe donc une matiere également neuve & intéreſſante pour tous les ſavants de l'Europe, & ſon ouvrage devient le monument le plus complet & le plus authentique qui ait été publié ſur la Chine.

Ces annales, par la nature & la variété des objets qu'elles raſſemblent, ne le cedent en intérêt, ni à l'hiſtoire des Romains & des Grecs, ni à celle d'aucun peuple moderne de l'Europe. On y trouve une politique ſoutenue, des révolutions, des guerres, des conquêtes, des intrigues de cour, des traits étonnants de généroſité, de grandeur d'ame, de courage, de dévouement pour la patrie ; on y ſuit les progrès de la civiliſation chez un grand peuple ; on y obſerve la marche lente & graduelle qu'a tenue l'eſprit humain dans la découverte des arts, &

l'on

l'on s'y inſtruit du caractere, des mœurs, & des uſages d'une foule de nations de l'Aſie, tant anciennes que modernes, qui juſqu'ici ne nous avoient encore été connues que très-imparfaitement.

De ſavants miſſionnaires, par leurs correſpondances, nous avoient fait connoître depuis long-temps le mérite de ce grand corps d'hiſtoire, qui embraſſe, ſans interruption & ſans lacunes, un eſpace de plus de quatre mille ans. La plupart des Souverains de l'Europe, & pluſieurs particuliers curieux, s'empreſſerent de faire venir à grands frais le texte original de ces annales, & en enrichirent leurs bibliotheques: celle du Roi de France en poſſede un magnifique exemplaire en cent volumes (*). Mais cette hiſtoire, écrite en une langue, la plus difficile & la plus compliquée qui ſoit dans l'univers,

(*) Il faut obſerver que cette hiſtoire ne contient un ſi grand nombre de volumes, qu'à cauſe de la grandeur du caractere Chinois, qui, étant tracé au pinceau, occupe beaucoup d'eſpace.
Note de l'Auteur.

étoit plutôt un monument de curiosité, qu'une source utile, ouverte au commun des lecteurs. Il ne se trouvoit en Europe qu'un très-petit nombre de savants en état de la consulter; si toutefois même il s'en trouve qui aient assez d'intelligence du Chinois, pour pouvoir faire, en cette langue, une lecture étendue: les difficultés qu'essuya, dans le cours de sa traduction, le Pere de *Mailla* lui-même, après un séjour de quarante ans à la Chine, prouvent qu'en jetant quelques doutes à cet égard, je ne prétends offenser aucun de ceux qui se sont appliqués jusqu'ici à l'étude de ces langues lointaines. La version de ces annales, due au travail du missionnaire François, va mettre désormais tous les gens de lettres de l'Europe à portée de puiser dans cette source originale des connoissances sûres, précises, & détaillées, sur tout ce qui concerne l'état ancien & moderne de l'Empire Chinois.

La République des lettres doit à un concours de circonstances heureuses cette im-

importante traduction. Après la célebre révolution, qui, vers le milieu du dernier ſiecle, a fait paſſer ſous la domination Tartare le vaſte Empire de la Chine, *Kang-hi* monta ſur le trône que lui avoit acquis la valeur de ſes ancêtres, & l'occupa pendant ſoixante ans. Ce Prince, ami & protecteur des arts, qui les cultiva lui-même, & fut, au fond de l'Aſie, ce qu'avoient été dans l'Europe les *François* I, les *Coſme*, les *Léon* X, n'eut pas plutôt terminé les guerres qui troublerent les premieres années de ſon regne, qu'il ſe livra tout entier à ſon goût pour la littérature & les ſciences. Jaloux d'accréditer ſa langue maternelle, & d'en perpétuer l'uſage, il réſolut d'abord de procurer à la nation *Mantcheou* (*), une verſion fidelle de la grande hiſtoire Chinoiſe: il aſſembla, dans cette vue, ce

(*) C'eſt ainſi qu'on appelle les conquérants Tartares qui ont ſoumis la Chine, & qui la gouvernent encore aujourd'hui.

Note de l'AUTEUR.

que l'Empire avoit de plus habiles lettrés dans les deux langues, en compoſa divers tribunaux, & leur fit exécuter cette traduction Tartare. L'idée de *Kanghi* fit naître au Pere de *Mailla*, qui ſe trouvoit alors à la cour de *Pékin*, celle de tenter une verſion Françoiſe de la même hiſtoire; ſes eſſais furent heureux, & ſes amis, auxquels il les communiqua, ne lui permirent plus de diſcontinuer ce travail. Enfin cet habile & laborieux miſſionnaire a eu le courage & la conſtance d'exécuter ſeul cette entrepriſe, qui paroiſſoit devoir exiger les forces, la vie, & les lumieres de pluſieurs hommes réunis. Le Pere de *Mailla* étoit d'ailleurs plus en état que tout autre de faire paſſer ce grand ouvrage dans notre langue: on peut dire que peu d'Européens ont porté auſſi loin que lui la connoiſſance de l'hiſtoire & de la littérature des Chinois. Une étude opiniâtre, ſecondée d'une mémoire heureuſe, lui avoit rendu familiers leurs caracteres, leurs arts, leurs ſciences, leur mythologie; il

poſ-

poſſédoit tous leurs anciens livres, & il étonnoit les lettrés mêmes, lorſqu'il en diſcouroit avec eux (*).

(*) Ce miſſionnaire eſt un de ceux auxquels nous ſommes redevables de la grande & magnifique carte de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe, levée par ordre de *Kang-hi*, & gravée en France en 1732. L'Empereur auquel on fit connoître ſes talents, le choiſit pour dreſſer, avec les PP. *Régis & Henderer*, les cartes particulieres des provinces de *Ho-nan*, de *Hou-quang*, du *Fo-kien*, de *Kiang-nan*, de *Tche-kiang*, & celle de l'Iſle *Formoſe*: de retour de ces contrées, le Pere de *Mailla* rendit compte à l'Empereur de ſon travail, & ce Prince en fut ſi ſatisfait, qu'il l'attacha dès ce moment à ſon ſervice, & le fixa dans ſa cour. Ce célebre miſſionnaire y mourut le 28 Juin 1748, dans la 79me année de ſon âge, après un ſejour de 45 ans à la Chine. Plus de 700 perſonnes aſſiſterent à ſes obſeques; on vit même pluſieurs mandarins qui l'avoient connu, paroître en habit de deuil dans les rues de *Pékin*; tandis que d'autres accompagnoient la niche, où l'on avoit placé, ſur un ſatin jaune, l'ordre par lequel l'Empereur actuellement régnant accordoit 1500 livres de notre monnoie, pour faire les frais de ſes funérailles.

Note de l'Auteur.

En 1737, le Pere de *Mailla*, fit paſſer ſon manuſcrit en France, où il devint bientôt l'objet de la curioſité comme de l'admiration des ſavants. Mr. *Fréret* entr'autres, juge éclairé en ce genre de littérature, en avoit conçu une ſi haute idée, qu'il voulut lui-même en être l'éditeur, & ſe charger des ſoins de ſa publication. On voit par ſes lettres, que j'ai entre les mains, qu'il deſiroit que cet ouvrage fût imprimé au louvre, & aux frais du Roi: *Je ſouhaite*, écrivoit-il, *plus ardemment que qui que ce ſoit, de voir cette hiſtoire imprimée, & je travaillerai au* Proſpectus *qui doit l'annoncer; mais je voudrois bien que cet ouvrage important ne paſſât point par les mains des imprimeurs ordinaires: il me ſemble que ce ſeroit une entrepriſe digne de l'imprimerie Royale, & que la publication de cette hiſtoire authentique de la Chine, devroit être revêtue en France d'une autorité ſemblable à celle avec laquelle elle a paru à la Chine, par les ordres de l'Empereur* Kang-hi, &c.

On

On voit par ces mêmes lettres, que cet académicien avoit déjà fait des démarches pour obtenir cette faveur de la cour; mais la mort de quelques perſonnes en place occaſionna des difficultés & des lenteurs. Il ne ceſſa cependant pas de s'occuper du projet de cette édition, & le public la devroit à ſes ſoins, ſi la mort, qui le ſurprit lui-même, lui avoit permis de l'exécuter. Quelque deſir qu'aient témoigné les gens de lettres de voir paroître ces *Grandes Annales*, des raiſons particulieres, & une chaîne d'événements qu'il ſeroit inutile de développer ici, en ont encore fait, dans la ſuite, ſuſpendre la publication.

Je crois devoir placer ici quelques obſervations générales ſur la fidélité de l'hiſtoire Chinoiſe. Je n'ignore pas qu'elle a trouvé en Europe un grand nombre de contradicteurs; l'antiquité de cet Empire étonne, & notre orgueil humilié ſe perſuade avec peine qu'il exiſte, à l'extrêmité de l'Aſie, un peuple qui obſervoit déjà le cours des aſtres, qui

avoit des loix, des arts, des académies, des philoſophes, lorſque nous errions encore, en hordes ſauvages, dans les forêts de l'Allemagne & du Nord. On objecte, & l'on ne ceſſe de répéter, que l'origine des Chinois, & les premiers temps de leur hiſtoire, ſont enveloppés d'une obſcurité profonde: mais quand j'admettrois la ſolidité de cette objection, que peut-il en réſulter? L'origine même des peuples de la France eſt-elle plus certaine, mieux connue, mieux établie? N'a-t-elle pas donné lieu à une foule d'opinions contraires, & de ſyſtêmes oppoſés? En conclura-t-on, que cette incertitude, qui n'affecte que quelques ſiecles, doit rendre également ſuſpectes la ſuite & la totalité de notre hiſtoire?

De ſemblables ténebres couvrent le berceau de la plupart des grands Empires, & cette obſcurité, répandue ſur leur origine, paroît découler de la nature même des établiſſements politiques. En effet, les ſociétés naiſſantes s'occupent peu du ſoin d'écrire leur hiſtoire: des beſoins

ſoins plus preſſants emportent toute l'attention du fondateur & de la nation qui ſe forme. Des hommes à raſſembler, une police, des loix, un gouvernement à établir, les premiers arts à inventer, des villes à conſtruire, des terres à défricher, des ennemis à combattre: tels ſont les objets vers leſquels ſe tournent d'abord toutes les vues publiques. Ce n'eſt qu'après pluſieurs générations, lorſqu'un peuple a pris ſa forme & ſa conſiſtance, qu'il ſonge à rédiger ſes faſtes. Mais à cette époque, les rédacteurs ſe trouvant pour l'ordinaire dépourvus de mémoires ſur les premiers, & n'ayant d'autre guide, pour en tracer l'hiſtoire, qu'une tradition vague, incertaine, & altérée, c'eſt alors que la crédulité, l'ignorance, l'amour du merveilleux, & le deſir d'une origine illuſtre, enfantent ces ſyſtêmes abſurdes de chronologie, ces deſcendances extravagantes, & toutes ces fictions ridicules, qu'on lit à la tête des annales de preſque tous les peuples.

La Chine a auſſi ſes fables & ſes ſiecles de mythologie, adoptés par le peuple: mais la partie éclairée de la nation, les a toujours diſtingués des temps hiſtoriques, & tous les ſavants de cet Empire s'accordent ſur l'époque qui les ſépare dans leurs annales. En général j'oſe avancer que, ſi quelque hiſtoire ancienne préſente des caracteres frappants de certitude & d'authenticité, c'eſt ſans contredit celle des Chinois. Quel intérêt peut-on d'abord ſuppoſer qu'ils aient eu d'altérer la vérité dans la rédaction de leurs faſtes? Séparés du reſte des nations de l'Aſie par les barrieres naturelles de leur Empire, comme par le ſyſtême politique de leur gouvernement, qui leur a toujours interdit toute communication au-dehors, ils ne devoient point connoître cette émulation nationale, qui porte ſouvent un peuple à s'exalter, pour s'attirer l'eſtime & le reſpect de ſes voiſins. Leur hiſtoire, écrite avec cette ſimplicité noble qui tient aux mœurs des premiers temps, ne paroît avoir eu d'autre objet

que

que l'inſtruction de la poſtérité: elle expoſe les faits ſans ornement, & les accompagne quelquefois de réflexions & de maximes morales, qu'on a jugées propres à ſervir de regles de conduite aux peuples, aux grands, & aux rois. Le deſir ſeul de la vérité ſemble avoir dirigé la plume des hiſtoriens Chinois: ils n'affirment point ce qu'ils regardent comme douteux, ils s'arrêtent où les autorités leur manquent, & lorſqu'ils ne s'accordent point entr'eux ſur quelque fait, ils propoſent les motifs de leur opinion, & laiſſent au Lecteur la liberté de porter ſon jugement.

J'ai déjà dit que la rédaction des annales étoit à la Chine un des ſoins de l'état; on y voit établi, dès les temps les plus anciens, un tribunal d'hiſtoire, dont le préſident étoit un des premiers officiers de l'Empire. Sous les deux premieres dynaſties, l'Empereur avoit déjà ſes hiſtoriens publics; l'un appellé l'*Hiſtorien de la gauche*, chargé de recueillir les paroles du Prince; l'autre appellé l'*Hiſto-*

rien de la droite, chargé de tenir compte de ſes actions. Le même uſage s'étoit introduit dans les ſouverainetés particulieres, dépendantes de l'Empire. Ces annaliſtes ont ſouvent donné des preuves de la ſévere intégrité avec laquelle ils écrivoient leurs mémoires : pluſieurs d'entr'eux aimerent mieux s'expoſer à l'exil & à la mort, que de déguiſer les fautes & les vices du Prince. *Tſo-kieou-min,* Auteur qui vivoit du temps de *Confucius,* rapporte que, ſous la dynaſtie des *Tcheou,* un Prince de *Tſi,* nommé *Tchuang-kong,* devint paſſionnément amoureux de la femme du Général de ſes troupes. Les viſites aſſidues que le Prince rendit à cette femme, exciterent à un tel point les ſoupçons jaloux de ſon mari, que cedant aux mouvements de ſa rage, il tua ſon Souverain, & fit reconnoître *King-kong* pour ſon ſucceſſeur. Les hiſtoriens de l'état ſe hâterent de conſigner dans leurs mémoires la mort du dernier Prince, & les raiſons qui avoient déterminé le Général des troupes à l'aſſaſſiner. Celui-

ci,

ci, qui vouloit dérober la connoiſſance de ſon crime à la poſtérité, en ayant été inſtruit par ſes eſpions, fit arrêter le chef de ces écrivains, le fit mettre à mort, & le remplaça par un autre, qu'il crut devoir lui être plus favorable. Mais il fut bientôt informé que le nouveau Préſident n'avoit pas plutôt pris poſſeſſion de ſa charge, qu'il avoit rédigé par écrit le même fait, & qu'il y avoit encore ajouté le motif & les circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. Le Général furieux ne ſe contint plus; il fit maſſacrer tous les hiſtoriens publics. Mais les lettrés, qui ſe trouvoient dans la principauté de *Tſi*, éleverent alors la voix avec tant de force contre ce tyran, & peignirent ſa conduite ſous des couleurs ſi odieuſes, que cet homme effrayé crut n'avoir d'autre parti à prendre, que de rétablir ſur le champ le tribunal qu'il avoit détruit, & de lui laiſſer déſormais remplir librement ſes fonctions.

Une autre anecdote, rapportée dans les grandes annales, fournit encore une preu-

preuve frappante de la rigide exactitude des hiſtoriens Chinois. L'Empereur *Tang-tai-tſong*, de la dynaſtie des *Tang*, demanda un jour à *Tchou-ſouileang*, Préſident du tribunal de l'hiſtoire, s'il ne pourroit pas voir ce qu'il avoit écrit de ſon regne dans ſes mémoires ſecrets? *Sire*, lui répondit ce Préſident, *les hiſtoriens du tribunal conſignent dans leurs écrits, les bonnes & les mauvaiſes actions des Princes, leurs paroles louables ou repréhenſibles, & tout ce qui ſe commet de bien ou de mal dans leur adminiſtration. Nous ſommes exacts & irréprochables ſur ce point, & aucun de nous n'oſeroit y manquer. Cette ſévérité impartiale doit être l'attribut eſſentiel de l'hiſtoire, ſi l'on veut qu'elle ſerve de frein aux Princes & aux Grands, & qu'elle les empêche de commettre des fautes. Mais je ne ſache point qu'aucun Empereur juſqu'ici, ait jamais vu ce qu'on écrivoit de lui.*

— *Eh! quoi*, dit l'Empereur, *ſi je ne faiſois rien de bon, où ſi je venois à com-*

commettre quelque mauvaise action, est-ce que vous, Tchou-soui-leang, *vous l'écririez aussi?*

— *J'en serois pénétré de douleur*, répondit celui-ci; *mais étant chargé d'un emploi aussi important que l'est celui de présider le tribunal de l'Empire, est-ce que j'oserois y manquer?*

Lieou-ki, autre historien qui étoit présent, dit alors: Tchou-soui-leang, *tout président qu'il est de ce tribunal, ne seroit pas le maître de substituer le mensonge à la vérité; s'il étoit capable de cette faute, ses collegues mêmes s'élèveroient contre lui, & ne manqueroient pas de faire mention dans leurs écrits de la prévarication de leur chef.* — *Bien plus*, ajouta le président, *la demande de Votre Majesté, & la conversation que je viens d'avoir avec elle, seront infailliblement consignées dans nos mémoires.*

On conviendra, sans doute, que des lettrés capables de cette candeur & de cette fermeté d'ame, sont dignes de foi dans ce qu'ils rapportent, & qu'une histoire,

re, écrite d'après leurs mémoires, doit être juſtement regardée comme un monument à l'abri de tout ſoupçon d'infidélité.

La ſincérité des écrivains Chinois ſe trouve encore garantie par une formalité, qui s'eſt conſtamment obſervée à la Chine, & qui me paroît bien propre à écarter le menſonge des faſtes d'un peuple. Cette formalité conſiſte à ne rédiger les faits du regne d'un Empereur, qu'après l'extinction de ſa race entiere, ou lorſque le trône a paſſé dans une autre famille. Pendant le cours d'une dynaſtie, les hiſtoriens publics recueillent chaque jour les faits dont ils ſont témoins; ils les inſcrivent ſur des feuilles volantes, &, ſans ſe communiquer leurs obſervations les uns aux autres, ils les dépoſent dans une eſpece de coffre, ou bureau, ſcellé de tous les ſceaux de l'Empire, & auquel on a pratiqué une ouverture propre à recevoir les papiers, qu'on y jette. Ce bureau reſte inviolablement fermé, tant qu'une même famille Impériale ſubſiſte

ſur

ſur le trône; mais lorſqu'une autre la remplace & lui ſuccede, on raſſemble ces mémoires, on les confronte, on les diſcute, & d'après ceux qu'une critique ſévere a adoptés, le gouvernement fait écrire l'hiſtoire de la dynaſtie qui a précédé. C'eſt de toutes ces parties réunies que s'eſt formé le grand ouvrage dont nous annonçons la traduction.

A quel titre oſera-t-on rejeter les annales Chinoiſes, qui préſentent tous les caracteres de certitude & de canonicité dont elles puiſſent être revêtues? Ce n'eſt point, en effet, par des mains étrangeres, ni dans des temps poſtérieurs, que ces annales ont été rédigées; c'eſt par autorité de l'état, & dans le temps même où les faits arrivoient, qu'ils étoient inſcrits & conſignés dans des archives publiques, pour être conſervés à la poſtérité. Toute la nation dépoſe avec confiance en faveur de ſon hiſtoire, tous ſes ſavants & ſes lettrés l'admettent comme inconteſtable; & qu'on ne croie pas que cet accord unanime ſoit l'effet d'une préven-

vention nationale, ou d'un diſcernement peu éclairé: le fait ſuivant atteſte la rigide impartalité avec laquelle les Chinois jugent leurs anciens monuments.

Parmi les livres canoniques de cet Empire qui ſe ſont égarés, on compte le *San-ſen*, petit ouvrage où étoient rapportés les principaux événements des regnes de *Fo-hi*, *Chin-nong*, & *Hoang-ti*. Vers le commencement de l'ere chrétienne, le haſard en fit découvrir une copie chez un particulier. Cet exemplaire portoit tous les caracteres de l'antiquité; mais comme l'ouvrage étoit reſté perdu l'eſpace de deux cents ans, les lettrés n'oſerent affirmer que ce fût le véritable *San-ſen*. Ils ſe contenterent de déclarer que l'exemplaire retrouvé étoit hiſtoriquement conforme à ce qu'on ſavoit par la tradition de l'ancien livre canonique qu'ils regrettoient. Cette ſévérité ſcrupuleuſe doit, ſans doute, écarter tout ſoupçon de crédulité de la part des Chinois; elle annonce un peuple ſage, éclairé, circonſpect, & ſinguliérement ja-

jaloux de n'admettre dans ſon hiſtoire que des faits certains & inconteſtables.

Je ne me ſuis nullement propoſé de développer ici toutes les preuves qui établiſſent l'authenticité des livres Chinois, & la certitude de leur chronologie; cette diſcuſſion me meneroit trop loin, & me feroit ſortir des bornes que je dois me preſcrire dans un *Proſpectus*. Je renvoie ceux de mes lecteurs qui voudront éclaircir & fixer pleinement leurs doutes à cet égard, à la ſavante préface que le Pere de *Mailla* met à la tête de ſa traduction, & dans laquelle il trace rapidement l'hiſtoire critique & littéraire des annales Chinoiſes: on y trouve une notice excellente de tous les hiſtoriens qui, par ordre des Empereurs, ont concouru de ſiecle en ſiecle à les rédiger, les temps où ils ont vécu, leur caractere, le degré d'eſtime dont ils jouiſſent dans la nation, ceux dont les ouvrages ont été rejetés, & les raiſons qui ont empêché qu'on ne fit uſage de leurs mémoires. On pourra conſulter encore les quatre let-

lettres du même Pere de *Mailla*, sur la chronologie Chinoise, adressées en 1735, 1736, 1737 & 1738, à Mr. *Fréret*, pour servir de réponses aux *Dissertations* de cet académicien, insérées dans les Tomes X, XV & XVIIIme, des mémoires de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres. Ces réponses, qui n'avoient pas encore été rendues publiques, & que nous placerons pour servir d'introduction à l'histoire Chinoise, sont autant de chefs-d'œuvre d'érudition & de saine critique: les preuves dont se sert le savant missionnaire, pour appuyer la chronologie qu'il défend, y sont portées jusqu'au genre de démonstration dont peuvent être susceptibles des faits historiques.

Il me reste à faire connoître la part que j'ai, en qualité d'Éditeur, à l'ouvrage que je publie. Lorsqu'il est question de donner l'histoire d'un peuple connu de l'Europe, il suffit de tracer celle de ses Rois, & de développer les divers événements de leurs regnes; il n'en est pas de mê-

même, lorſqu'il s'agit d'une Nation étrangere, & qui habite à une autre extrémité du globe. Avant de pénétrer dans ſon hiſtoire, un Lecteur veut qu'on lui apprenne où ce peuple exiſte, quelles ſont les bornes & l'étendue de ſon Empire, quelle eſt la nature du ſol qu'il cultive, quelles en ſont les productions & les richeſſes; il exige, en un mot, qu'on lui donne une connoiſſance préliminaire des lieux qui ont été le théatre des événements qu'il va lire. C'eſt pour remplir cet objet, que je place, à la tête de cette grande hiſtoire, un tableau général de l'Empire Chinois; tableau qui contient la deſcription topographique des quinze provinces qui le compoſent, celle de la Tartarie, des isles, & autres pays tributaires qui en dépendent. J'y indique le nombre & la ſituation de ſes villes, ſoit du premier, ſoit du ſecond, & du troiſieme ordre; j'y donne un état de ſa population, des tributs de chaque province, des richeſſes générales de l'Empire, & j'y raſſemble tous les détails, qui nous

nous ſont parvenus juſqu'ici, ſur les trois regnes de ſon hiſtoire naturelle.

Après avoir parcouru les annales d'un peuple, un lecteur veut ſavoir encore quelles ſont ſes mœurs & ſa conſtitution actuelle, objets ſur leſquels l'hiſtoire générale ne lui fournit ſouvent que des lueurs vagues, ou que des lumieres éparſes. J'ai encore ſuppléé à cette partie intéreſſante, en donnant, à la ſuite de l'hiſtoire Chinoiſe, le précis de nos connoiſſances ſur la religion, le gouvernement, la diſcipline militaire, les mœurs, les uſages, les arts & les ſciences des Chinois. Je me ſuis ſur-tout attaché à tracer d'une main impartiale ce dernier tableau de la Chine: on n'y reconnoîtra ni le ton de l'enthouſiaſme qui exagere, ni celui de la haîne qui invente ou falſifie les faits pour calomnier. La prévention eſt un priſme infidele, que la premiere philoſophie d'un hiſtorien eſt de ſavoir écarter.

Enfin les annales Chinoiſes ſeront terminées par un aſſez grand nombre de pieces

ces juſtificatives, hiſtoriques, critiques, géographiques, &c. relatives à pluſieurs points importants de cette grande hiſtoire. Les principales ſont

1°. *L'accord de la chronologie des ſeptante avec la chronologie de l'hiſtoire Chinoiſe, accompagné d'une table dans laquelle on établit le rapport des époques correſpondantes des deux chronologies.*

2°. *Concordance des noms anciens & nouveaux de tous les départements, & de toutes les villes de la Chine.* Cette concordance forme un dictionnaire de la Géographie ancienne & moderne de cet Empire. On y trouve, ſous le titre & la diſtribution de chaque province, les noms qu'ont portés les villes ſous les différentes dynaſties, & à côté celui qui leur eſt reſté, & qu'elles conſervent encore aujourd'hui. Ce dictionnaire, fruit d'un travail très-pénible, eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour l'intelligence de l'hiſtoire Chinoiſe.

3°. *Lettres du Pere* de Mailla *& de Mr.* Fréret, *touchant la traduction & l'édition des grandes annales de la Chine.*

4°. *Observations critiques du Pere* de Mailla *sur la carte générale de la Tartarie chinoise, gravée à Paris, par Mr.* Danville, *en 1732, & insérée dans l'ouvrage du Pere* du Halde. Le Pere *de Mailla* étoit lui-même un de ceux qui avoient été employés à lever cette carte par ordre de l'Empereur. Il se plaint amérement, dans ces observations, que le Pere *du Halde* & Mr. *Danville* l'ont dénaturée, & qu'elle n'est point conforme à la carte manuscrite que les missionnaires & lui avoient fait passer en France. Il donne un relevé des erreurs & des inexactitudes, dont il prévient que cette carte est remplie.

5°. *Lettre du Pere* du Halde *au Pere* de Mailla, *en réponse aux observations précédentes.*

6°. *Réponse de Mr.* Danville *à la même critique*, &c. Le public jugera de

de la ſolidité de ces réponſes; mais je doute qu'elles perſuadent que les cartes inſérées dans la *Deſcription générale de la Chine*, rédigée par le Pere *du Halde*, ſoient à l'abri de tout ſoupçon du côté de l'exactitude: *diſtances des villes*, dit le Pere *de Mailla*, *poſitions des lieux, des lacs, des montagnes, cours des rivieres, noms eſtropiés, éclairciſſements ajoutés mal-à-propos, tout, juſqu'au titre même qu'on a donné à cette carte, la rend ſi différente de celle que nous avons envoyée en Europe, qu'à peine peut-on la reconnoître.* Celles que le ſavant miſſionnaire a jointes à ſa traduction des grandes annales, ne courront pas le même ſort: comme elles ne ſont point dans le cas d'être réduites, elles ſeront ſcrupuleuſement conformes aux cartes originales & autographes qui nous ont été remiſes. L'intelligence & l'habileté des artiſtes auxquels elles ſont confiées, nous répondent, à cet égard, de la plus ſévere correction.

Conditions de la Souſcription.

Il eſt ſans doute inutile de faire obſerver que cette ſouſcription ne doit pas être confondue avec ces annonces hazardées dont on inonde le public, & par leſquelles on ne cherche ſouvent qu'à preſſentir ſon goût ſur des ouvrages qui n'exiſtent pas encore. Il ne s'agit nullement ici d'une production idéale & ſeulement projetée: la grande hiſtoire chinoiſe, traduite par le Pere de *Mailla*, eſt prête, dans ſa totalité, à être miſe ſous preſſe. Il eſt d'ailleurs de notoriété publique, que ce manuſcrit important étoit dépoſé en entier, depuis pluſieurs années, dans une des plus célebres bibliotheques du royaume (*). Nos ſouſcripteurs ne ſeront donc dans le cas, ni de regretter l'inexécution d'une entrepriſe qu'on abandonne, ni d'eſſuyer des lenteurs qu'éprouvent les livraiſons d'un ouvrage auquel on travaille encore.

Cette

(*) A Lyon.

Note de l'Auteur.

Cette hiſtoire générale de la Chine formera douze volumes *in* 4° du même format, papier, & caractere que le *Proſpectus*. On donnera l'attention la plus ſcrupuleuſe à la correction des épreuves, & l'on n'omettra ni ſoins ni dépenſes, pour que cette édition, par la beauté des cartes, gravures, & autres ornements typographiques, rempliſſe, en quelque ſorte, les vues de magnificence que s'étoit propoſées feu Mr. *Fréret* pour la publication de cette hiſtoire.

Les livraiſons ſe feront réguliérement de deux Volumes à la fois; le premier & le ſecond paroîtront le premier Octobre 1776. Le troiſieme & le quatrieme au commencement de Février 1777, & les autres ſucceſſivement de quatre mois en quatre mois, ſans interruption.

Chaque Volume ſe payera 12 liv. par les ſouſcripteurs, & 16 liv. par ceux qui n'auront pas ſouſcrit. On payera 24 liv. en ſouſcrivant, & 12 liv. en retirant les deux premiers Volumes, ce qui fait 36 liv.

pour les deux. On diſtribuera un Volume franc ſur ſix.

Les Tomes III, IV & V ſe payeront 12 liv. chacun, à leur livraiſon.

On ne payera rien pour le VIme ; mais pour les VIIme & VIIIme, on payera 36 liv. & le XIIme ſera franc.

Les Tomes IX, X & XI, ſeront payés 12 liv. chacun, à leur livraiſon. La ſouſcription ne ſera ouverte que juſqu'au premier Août 1776.

On ſouſcrit à Paris, chez *Clouſier*, Imprimeur-Libraire, rue Saint-*Jacques*, vis-à-vis celle des Mathurins; chez *Ph. D. Pierres*, Imprimeur du Grand-Conſeil, & du College Royal de France, rue Saint-*Jacques*; & chez les principaux Libraires du Royaume & des pays étrangers.

On prie d'affranchir les lettres & les ports d'argent.

On imprimera, en tête du premier Volume, la liſte des Souſcripteurs.

* * *

PRO-

PROSPECTUS

du Journal d'éducation, préſenté au Roi par Mr. Leroux, *Maître ès Arts & de Penſion, au College de Boncourt, à Paris. Ouvrage également utile aux Parents, aux Maîtres, aux Éleves, & à l'uſage des Colleges, des Penſions & de toutes les maiſons deſtinées à l'inſtruction de la jeuneſſe.*

Inde tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias: inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites.

Tit. Liv. I. in Præf.

A Paris, chez Couturier *pere, Imprimeur-Libraire, aux Galeries du Louvre, &* Couturier *fils, Libraire, Quai des Auguſtins, près le Pont-Neuf. 1776. Avec approbation & privilège du Roi.*

AVIS AU LECTEUR.

L'ouvrage que nous publions, n'eſt point nouveau. Il a exiſté près de deux ans. Il a été ſuſpendu pendant quelques

années, pour des raiſons qui ne peuvent plus avoir lieu maintenant. L'Auteur a eu l'honneur de le préſenter à *Louis* XV; Monſeigneur le Dauphin (aujourd'hui *Louis* XVI) a daigné en agréer la dédicace. Les ſavants l'ont jugé digne des plus grands éloges, au moins parce qu'il indiquoit les moyens les plus ſûrs de perfectionner l'éducation. Enfin nombre de perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, ou par leurs lumieres, ou par leur zele pour le bien public, l'ont honoré de leur eſtime & de leur ſouſcription.

Jamais on n'a paru mieux ſentir que de nos jours l'importance de l'éducation. Tout le monde eſt aſſez frappé des conſéquences utiles ou funeſtes qu'elle entraîne après elle. Quelle influence en effet n'a-t-elle pas ſur le bonheur ou le malheur des peuples? Car ce n'eſt pas l'avantage de quelques hommes, c'eſt le bien de

de l'humanité entiere qui s'y trouve intéreſſé. L'eſprit que nous avons puiſé dans l'éducation ſe répand & ſe propage avec nous. En formant un ſeul homme, on en forme une infinité d'autres; de ſorte qu'un inſtituteur qui, par défaut de zele ou de talents, manqueroit l'éducation d'un petit nombre d'éleves, pourroit être comparé à celui qui empoiſonneroit une fontaine publique. Il ſemble que ces conſidérations devroient faire deſirer un ouvrage où fuſſent réunis les moyens les plus infaillibles de réuſſir dans l'art ſi difficile de gouverner & de bien élever la jeuneſſe. Or tel eſt le journal que nous préſentons au public.

Nous ne manquons pas d'écrits périodiques ſur toutes ſortes de matieres. N'y auroit-il que ſur l'objet le plus important pour la ſociété, l'éducation, que nous ſerions privés d'un ſecours ſi utile? Dans un ſiecle auſſi éclairé, auſſi fécond que le nôtre, où tout le monde a ſans ceſſe dans la bouche ce grand mot *d'éducation*, il paroît ſurprenant qu'on n'ait

pas encore proposé un ouvrage où cette matiere fût traitée périodiquement, comme tant d'autres le sont aujourd'hui. On peut dire, sans prévention, qu'un journal de cette nature, entre ceux même qu'on lit avec autant d'avidité que de fruit, devroit être regardé comme un des plus utiles & des plus chers à l'humanité.

L'Auteur du *Télémaque* dit que *c'est dans la fleur que se prépare le fruit.* C'est dans la jeunesse, & même dès l'enfance, qu'il faut jeter les fondements de l'homme futur, du magistrat, du ministre des autels, du citoyen: & que de talents ne faut-il pas pour un si grand ouvrage? Combien de ressources ne faut-il pas employer pour y réussir? Or, ces ressources nous avons tâché de les embrasser dans ce journal. Il y a au moins dix ans qu'occupés à rassembler tous les matériaux qui doivent servir à sa composition, nous avons recueilli des plus célebres écrivains, tout ce qu'ils ont dit de remarquable sur l'éducation. Ce qui for-

forme donc principalement cet ouvrage, c'eſt un recueil des préceptes les plus ſûrs, & des plus importantes maximes d'éducation; c'eſt un choix des plus belles penſées & des exemples les plus frappants, puiſés dans les meilleurs auteurs, anciens & modernes, ſacrés & profanes, poëtes, orateurs, ou philoſophes. C'eſt aux exemples ſur-tout que nous nous ſommes attachés, plutôt que de ſurcharger notre ouvrage d'une multitude de préceptes, ſouvent plus nuiſibles que profitables. Un ancien l'a dit avec raiſon; les exemples nous conduiſent promptement & ſans peine, à la vertu & aux ſciences, tandis que l'abondance des préceptes en rend le chemin plus pénible & plus long. Les diſcours peuvent nous émouvoir; il n'appartient qu'aux exemples de nous entraîner: *Verba movent, exempla trahunt.*

De quelle importance ne ſera donc pas un ouvrage où les parents, les maîtres & les éleves trouveront également l'image de ce qu'ils doivent être; où ils puiſe-

ront des préceptes & des exemples propres à les diriger dans les fonctions que leur impoſent la nature, l'état, & la religion; où l'on ſemera quelques traits ingénieux pour piquer la curioſité, cette paſſion du jeune âge; où enfin on n'oubliera rien pour enflammer cette noble émulation, l'ame de l'éducation, comme de tous les arts & de tous les états? Tel eſt le caractere de notre ouvrage, à qui quelques ſavants du premier ordre ont donné une approbation bien honorable, lorſqu'ils ont dit qu'il annonçoit un grand deſſein & un projet très-intereſſant (*). Ne pourroit-on pas dire de ce jour-

(*) Le célebre Mr. *Greſſet*, conſulté par l'Auteur, ne s'eſt pas contenté d'approuver le plan de ſon ouvrage dans les termes les plus flatteurs; il l'a engagé fortement à le préſenter à l'Académie d'Amiens, comme un objet qui mérite attention. Ce corps reſpectable, après l'avoir examiné à la ſéance de Saint *Louis*, a déclaré, par Mr. *Baron* ſon Secretaire, que *ce journal ne pouvoit que donner des lumieres & échauffer le zele de ceux qui ſont chargés de l'inſtruction de la jeuneſſe.*

Note de l'Auteur.

journal, ce que dit *Tite-Live* de l'hiſtoire, qu'il mettra ſous les yeux de ſes lecteurs des modeles à ſuivre, & des écueils à eviter. *Inde tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias: inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites.* C'eſt du moins dans cette vue que nous l'avons entrepris.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que l'ouvrage que nous annonçons ici, ſoit un plan général d'éducation. Nous connoiſſons trop l'inutilité d'un pareil projet. L'expérience nous apprend qu'il n'eſt rien de de plus épineux, rien dont le public ſoit plus raſſaſié, rien, peut-être, de plus chimérique que de tracer un plan univerſel ſur un objet qui ne ſauroit être le même pour tout le monde, puiſque les caracteres, les inclinations, les humeurs, les talents, les vues, les préjugés, les deſtinations, enfin les diſpoſitions du cœur, de l'eſprit, & du corps, ne ſont pas les mêmes pour tous les ſujets, mais que ce ſont autant de qualités qui ſe diverſifient de mille manieres. On a ce-

pendant tenté plns d'une fois une ſemblable entrepriſe: auſſi quel en a été le ſuccès? La multiplicité des ouvrages ſur une même matiere, dit un ancien, eſt une preuve de la difficulté, ou même de l'impoſſibilité de la bien traiter. Il eſt peu de ſujets ſur leſquels on ait tant écrit que ſur l'éducation, & nous ſommes plus que jamais inondés d'une foule de livres qui nous indiquent quantité de projets pompeux, mais que le public, bientôt déſabuſé, abandonne auſſi promptement qu'il les avoit ſaiſis avec avidité. Le vrai livre d'éducation c'eſt un inſtituteur habile, zélé, vertueux, qui, après une longue étude du cœur humain, vient à bout de le connoître à fond, & qui s'eſt rendu, par ſes travaux & par l'expérience, capable de conduire ſes éleves à la vertu, & de les former aux ſciences. Ce ne ſont donc pas des idées ſyſtématiques ſur l'éducation que nous communiquons au public; c'eſt, nous l'avons déjà dit, une collection de principes inconteſtables, & de morceaux choiſis, ſoit d'hiſtoire, de

lit-

littérature ou de morale; c'eſt un projet d'émulation qui contribuera à répandre le goût des ſciences, à faire éclorre le germe des vertus. Tout lecteur éclairé qui ſait comment *Cicéron* l'appelloit, *æmulatio ſtimulus virtutis*, & qui eſt convaincu par l'expérience de la multitude de ſes fruits précieux, ſentira aiſément l'importance de cette entrepriſe. L'intelligence eſt comme un feu caché dans notre ame, qui ne demande qu'à ſe développer. Tout dépend du premier effort; mais cet effort à qui appartient-il de le faire, ſinon à cette vive émulation qui anime & ſoutient les talents? Un des plus grands maîtres d'éducation de l'antiquité, *Quintilien*, demande un éleve ſenſible aux louanges & à la gloire, qui verſe des larmes de joie ſur les lauriers qui l'ont couronné, ou des pleurs de triſteſſe, quand il n'en a pu mériter; alors il répond du ſuccès de ſes travaux: *Mihi ille detur puer, quem laus excitet, quem gloria juvet, qui victus fleat.....* Pourquoi donc ne pas mettre en jeu ce reſ-

reſſort ſecret du cœur humain? Qui empêcheroit qu'on ne fît encore dans les principales maiſons conſacrées à l'éducation publique, ce qui ſe pratique depuis long-temps avec une ſorte de ſolemnité dans une province du Royaume, où l'on couronne à un jour marqué la perſonne la plus vertueuſe? En faudroit-il davantage que cette émulation, pour embraſer tous les cœurs de l'amour de la ſageſſe & du deſir de mériter l'eſtime publique? Ne couronner que le ſuccès dans les ſciences, c'eſt oublier la qualité la plus eſſentielle au citoyen.

Pour concevoir une idée plus détaillée de notre journal, nous prions le lecteur de faire une attention particuliere à l'énumération des matieres que nous nous propoſons de traiter, ſans cependant nous aſſujettir à aucun ordre méthodique.

Cet écrit périodique, (où nous embraſſerons tout ce qui eſt relatif à l'éducation, & où nous n'inférerons rien d'étranger à ce ſujet), comprendra tout ce qui concerne l'*Éducation Morale*, & par con-

conſéquent la religion, qui en doit être la baſe. Cet objet, que tout homme qui a l'eſprit juſte & le cœur droit, regarde comme ſouverainement intéreſſant, eſt trop précieux pour ne pas être le but principal des écrits, comme des ſoins de tout inſtituteur.

Nous y traiterons auſſi toutes les matieres qui ont rapport à l'*Éducation Littéraire*. Ainſi nous embraſſerons trois objets principaux: *la religion, les mœurs, & les ſciences*. C'eſt à ces trois chefs que ſe réduit toute l'éducation, puiſqu'elle doit avoir pour but de rendre les jeunes gens *vertueux, citoyens, inſtruits*.

Enfin nous deſtinons quelques pages de chaque Volume à contenir les *Annonces, Avis* ou *Demandes* que le public voudra faire inſérer dans ce journal. Si un maître, un parent, un éleve, mérite quelque louange, quand nous en ſerons inſtruits, nous nous empreſſerons de lui rendre publiquement juſtice, en faiſant connoître à nos lecteurs ſes ſoins, ſes travaux, ſes talents, ſes ſuccès. Si quelqu'un

qu'un d'entr'eux a compoſé quelques pieces, ſoit en vers ou en proſe, en Latin ou en François, qui aient quelque rapport, au moins indirect, à l'éducation, nous les annoncerons dès qu'on nous les aura communiquées. Si leurs productions méritent une attention plus particuliere, nous en rendrons un compte exact. Nous y ferons encore l'analyſe des meilleurs ouvrages qui ont paru ou qui paroîtront, quels que ſoient leurs auteurs, pourvu qu'ils ſoient relatifs à notre objet. De plus, nous y inſérerons les établiſſements, les écrits, les diſcours prononcés par les maîtres, par les profeſſeurs, par les diſciples; les exercices, les diſtributions de prix, les événements remarquables, & tout ce qui intéreſſe les colleges, les penſions, enfin tous les endroits deſtinés à l'inſtruction de la jeuneſſe, dans l'étendue du royaume, & au delà, ſelon les circonſtances. Il arrive aſſez ſouvent des événements ſinguliers & des accidents fâcheux; quand il ſera poſſible d'en faire mention, nous les fe-

rons

rons auſſi connoître. On profite ſouvent des fautes & des malheurs des autres. Un accident un peu frappant peut réveiller l'attention d'un éducateur, & lui en faire éviter un ſemblable (*).

Il eſt un grand nombre de profeſſeurs ou de précepteurs, qui font des découvertes utiles & des obſervations judicieuſes, dont ils ſavent profiter pour eux & pour leurs diſciples. Pourquoi ne ſerviroient-elles pas également aux autres? Elles reſtent pourtant enſevelies, parce qu'on ne peut les communiquer ſans dépenſe. C'eſt une perte pour le public. Notre journal obviera encore à cet inconvenient.

En-

(*) Il eſt très-intéreſſant pour le bien public que l'éducation ne ſoit confiée qu'à des précepteurs, maîtres de quartier, & gouverneurs, auſſi recommandables par leurs mœurs que par leurs lumieres & leurs talents; auſſi n'en indiquerons-nous jamais, à ceux qui nous prieront de leur en procurer, qui ne ſoient doués de toutes les qualités qu'exige cet emploi ſi important, que le bonheur ou le malheur des familles dépend des perſonnes qui l'exercent.

Note de l'Auteur.

Enfin, un maître ſe diſtingue-t-il dans ſa profeſſion, un éleve a-t-il quelque ſuccès éclatant? nous rendrons témoignage & à la capacité du maître & aux talents du diſciple, & ce témoignage ſera comme un titre public, capable d'aſſurer à l'un la confiance des bons citoyens, & à l'autre des protecteurs diſtingués. Le mérite connu ne reſte jamais ſans récompenſe. Puiſſent ces réflexions allumer dans le cœur des jeunes gens ce feu puiſſant qui ſubjuge l'ame, qui enfante les talents & les grandes actions! Puiſſent-elles ſoutenir l'ardeur de ces hommes laborieux, conſacrés par état aux ſoins pénibles & ſouvent ingrats de l'éducation! Nous ſerions bien dédommagés de nos travaux ſi notre journal pouvoit produire des fruits ſi heureux: & pourquoi ne les produiroit-il pas?

Conditions.

L'abonnement pour ce journal eſt de 12 liv. pour Paris, & de 15 liv. pour la province. On recevra, franc de port, chaque mois, par la poſte, un volume de

de 96 pages, dans lequel on inférera différentes cartes relatives à l'éducation.

On ſouſcrit à Paris, chez *Couturier* pere, Imprimeur-Libraire aux Galeries du Louvre. Et *Couturier* fils, Libraire, Quai des Auguſtins, près le Pont-Neuf.

La ſouſcription aura lieu pour le volume de janvier 1776, que l'on imprime.

Le premier volume ne pourra paroître que dans le courant de février; mais tous les autres paroîtront à la fin de chaque mois.

On aura ſoin d'affranchir le port de l'argent, des lettres d'avis & des pieces qu'on voudra faire inſérer dans ce journal.

* * *

L'avertiſſement ſuivant nous a paru très-intereſſant pour les amateurs de l'hiſtoire naturelle, c'eſt ce qui nous a porté à le traduire en François, car il eſt originairement en Allemand, & à l'inſérer dans notre journal, d'autant plus

plus que l'ouvrage qu'il annonce, eſt à la portée de tous les ſavants, étant écrit en trois langues, dont la Latine eſt une.

Copenhague.

Dans le deſſein de faire connoître d'avantage les œuvres du Créateur, de répandre l'hiſtoire naturelle de ma patrie, & de ſatisfaire le deſir des connoiſſeurs & des amateurs du regne animal, j'ai réſolu de publier une *Zoologie* Danoiſe, ou l'hiſtoire natuelle des animaux du Danemarck & de la Norwege. On a choiſi les arrangements ſuivants pour rendre cet ouvrage plus général & plus utile.

1. A la foire de Paques 1776 paroîtront de courtes deſcriptions génériques & ſpécifiques de toutes les eſpeces d'animaux qui ſe trouvent en Danemarck & en Norwege, avec leurs noms populaires & leurs ſynonimes.

2. Le deſſein des eſpeces d'animaux rares & peu ou point connus ſuivra par cahiers. Chaque cahier contiendra quarante planches en taille douce, en noir

ou

ou en couleurs naturelles, avec la nomenclature convenable, le tout *in folio*. Ces deſſeins ſe font & ſe gravent d'après nature ſous mes yeux, & avec tout le ſoin poſſible. Chaque planche contiendra autant de deſſeins que cela ſe pourra ſans confuſion, &, comme on l'a déjà dit, ſeulement des animaux nouveaux, peu connus, & qui n'ont pas encore été deſſinés, ou l'ont été mal. Un cahier en noir, broché, coutera 6 écus Danois, & un en couleur naturelles, environ 12 écus Danois (*).

3. Le texte, ou l'hiſtoire & deſcription détaillée des animaux repréſentés dans les planches, format grand 8vo, s'imprimera à part, en Danois, en Allemand, & en Latin, enſorte que l'on pourra acquérir ce texte ſans les planches, & dans celle de ces trois langues qu'on voudra. Vu les grands fraix qu'exige un pareil ou-

(*) Nous trouvons que 6 écus Danois font 33 livres 3 ſols, 1 denier de France.

Note du Journaliſte.

ouvrage on ne peut guere faire imprimer plus d'exemplaires qu'on n'en demandera, c'eſt pourquoi on prie les amateurs d'envoyer, franc de port, mais ſans aucune avance d'argent, leurs nom & demeure, ou directement à moi-même, ou aux Libraires *Philibert*, *Heinek*, & *Faber* à Copenhague, *Bohn* à Hambourg, *Kraus* à Vienne, *Brönner* à Francfort ſur le Meyn, *Gebauer* à Leipzig, *Bauer* à Strasbourg, ou à ceux qui leur remettront cet avertiſſement. On travaille à force aux planches du premier cahier, qui contiendra

I. Une grande holothurie. II. Sa conſtruction intérieure. III. Ses inteſtins. IV. Une nouvelle hydre. V. Une nouvelle patelle avec un habitant ſingulier. VI. Un ſpatagus (ourſin de mer) inconnu. VII. Une méduſe. VIII. Une grande aſcidie inconnue. IX. Sa conſtruction intérieure, avec le mytalus diſcors qui s'y étoit niché. X. Deux nouvelles holothuries. XI. La pennatula mirabilis. XII. Trois nouvelles patelles avec l'ha-

l'habitant. XIII. Le cardium echinatum avec l'animal lorſqu'il marche & lorſqu'il eſt en repos. XIV. Sa conſtruction intérieure. XV. Une aſcidie avec ſes petits & ſa conſtruction intérieure. XVI. Trois nouvelles hydres des échinites. XVII. Deux nouvelles doris. XVIII. Deux nouvelles nérides. XIX. Un aſterias nouveau. XX. Le callionymus dracunculus. XXI. Une ſangſue nouvelle. XXII. Trois anomies. XXIII. Deux aſcidies inconnues. XXIV. Une nouvelle patelle & la p. fiſſura avec l'animal. XXV. Une nouvelle aſcidie. XXVI. La ſabella granulata avec l'animal. XXVII. Un ver inconnu dans un jonc. XXVIII. La Venus islandica avec l'habitant. XXIX. Une néride inconnue. XXX. Une variété de l'aſterias rubentis. XXXI. Une nouvelle aſcidie. XXXII. La faſciola flaccida & roſea Verm. Vol. I. p. 2. 57. & 58. XXXIII. Quatre lernaces inconnues. XXXIV. Deux nouvelles aſcidies. XXXV. Animaux d'infuſion inconnus. XXXVI. Un

aſterias nouveau. XXXVII. Un poiſſon rare. XXXVIII. Deux eſpeces d'écrévisſes. XXXIX. Un nouveau genre de ver. XL. Une nouvelle pennatula.

Copenhague,
le 2. Mars, 1776.

Otho Friedrich Müller.
Conſeiller d'état de S. M. Danoiſe.

* * *

BERLIN.

Dans le Volume XIV. de ce Journal, pag. 337 & ſuivantes, nous avons annoncé l'*Introduction à l'hiſtoire univerſelle & diplomatique, par Mr.* Weguelin, *Profeſſeur d'Hiſtoire à l'Académie Royale des Gentils-hommes.* Le premier Tome de cet important ouvrage vient de paroître, *in quarto* & *in octavo.* Nous tâcherons de faire connoître ce livre, qui mérite l'attention des hiſtoriens, des politiques, & des philoſophes.

* * *

PRO-

PROSPECTUS.

L'entrepriſe littéraire la plus conſidérable & la plus propre à caractériſer ce ſiecle, eſt ſans contredit celle de l'*Encyclopédie.* Elle a produit une fermentation prodigieuſe dans le cerveau des Auteurs; ils ont la plûpart voulu travailler d'après ce modele, ſoit en donnant des Encyclopédies ſubalternes, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſoit en faiſant régner dans leurs Ouvrages le ton & le génie des Encyclopédiſtes. Je m'abſtiens de porter aucun jugement ſur ces objets: j'ai eu diverſes occaſions de le faire; & j'oſe dire que perſonne n'y eſt plus autoriſé que moi. J'ai non ſeulement vu naître l'*Encyclopédie;* mais j'en ai eu l'idée avant qu'on en ait répandu l'annonce: j'avois commencé & conſidérablement avancé un ouvrage de ce genre, que je cédai à Mr. l'Abbé *de Gua de Malves,* le premier Directeur des travaux encyclopédiques, qui ne conſiſtoient originaire-

ment que dans une traduction du dictionnaire Anglois de *Chambers*, qu'on auroit enrichie de diverſes additions. Mes articles ſe trouvent inſérés, avec mon nom, aſſez fidélement dans les premiers Volumes de l'*Encyclopédie*, mais enſuite on a jugé à propos, en continuant à les employer, de ſupprimer mon nom: ce qui n'eſt pas dans la regle des bons procédés.

Quoiqu'il en ſoit, je me ſuis toujours intéreſſé à la publication de cet Ouvrage, & j'en ai exactement ſuivi le fil, en obſervant, autant que j'en ſuis capable, le fort & le foible de chaque Volume. Enſuite eſt venue l'*Encyclopédie d'Yverdon*, qui vient d'être achevée en XLII Volumes *in quarto*. J'y ai auſſi fourni un bon nombre d'articles, à la réquiſition de Mr. le Profeſſeur *de Felice*; & j'ai parcouru avec la même attention tous ceux qu'elle contient.

A préſent, voici l'idée qui s'eſt préſentée à mon eſprit, & qui m'a fait prendre la plume. Le prix des *Encyclopédies*

dies n'a pas permis au plus grand nombre des gens de lettres de les acquérir; & parmi ceux qui les poſſedent, il en exiſte bien peu qui ſachent ce qu'elles renferment, ce que l'on peut y chercher avec ſuccès, & ce qui y eſt ou défectueux, ou ſuperflu. Il me ſemble donc qu'on pourroit rendre un ſervice eſſentiel au Public, en lui donnant une

Comparaiſon des Encyclopédies,

où l'on indiquât ſans exception,

1°. tous les articles qu'elles renferment;

2°. ceux qui ſont préciſément les mêmes dans l'une & dans l'autre;

3°. ceux qui different;

4° les articles de l'Encyclopédie de Paris ſupprimés dans celle d'Yverdon; &

5°. enfin ceux qui ſont nouveaux dans cette derniere.

A tout cela il faudroit joindre des obſervations qui appréciaſſent ces articles, & appriſſent aux Lecteurs à quels égards

ils peuvent être censés utiles, inutiles, ou même nuisibles. De cette maniere, & à l'aide de l'ouvrage que je propose, sans avoir l'*Encyclopédie* en propre, on sauroit ce qu'elle renferme, & dans quelles occasions on peut la consulter. Je ne sai si je me fais illusion; mais il me semble que cet ouvrage bien exécuté seroit un trésor.

Je n'oserois presque dire après cela que j'ai dessein de me charger de l'exécution; mais j'ai exposé ci-dessus les raisons qui me portent à m'y promettre quelque succès. Puisqu'il plait à Dieu de me conserver la vie & la santé, je croirai en faire un bon usage si je viens à bout de ce travail. Il ne s'agira que de la maniere de le publier. Ce ne peut être, ce me semble, que par une suite de Volumes pour lesquels on souscriroit chez un Libraire qui se chargeroit de l'impression. Ce n'est point encore le projet de cette souscription: ce n'est qu'un *Prospectus* général que je répands pour sonder le goût du Public. J'attendrai les re-

réponſes des lieux où je l'enverrai, & des Savants à qui je le communiquerai, pour me déterminer. Et pour peu que les apparences ſoient favorables, je mettrai tout de ſuite la main à l'œuvre.

A Berlin.
le 1. Janvier, 1776.

Formey.

* * *

Prix extraordinaire propoſé par ordre de ſa Majeſté.

Le Roi étant inſtruit qu'on a trouvé le ſecret *de donner au ſable la dureté & la ſolidité des pierres, & de le rendre par là propre à en faire des colonnes & des ſtatues;* Sa Majeſté a ordonné en conſéquence à ſon Académie de propoſer un prix pour la ſolution de ce problême.

Ce prix ſera de ſoixante Fréderics-d'or. On l'adjugera au mémoire qui contiendra le procédé qu'il faut ſuivre dans cette opération, expoſé d'une maniere nette, &

& accompagné d'un échantillon qui ſoutienne les épreuves requiſes. Le tout doit être remis à l'Académie avant le 1 de Mai, 1777; & le prix ſera adjugé dans l'aſſemblée du 24 Janvier, 1778.

Les auteurs des mémoires y mettront une deviſe, & y joindront un billet cacheté ſur lequel cette deviſe ſera écrite, & qui renfermera leur nom & leur demeure. Ils adreſſeront leurs envois à Mr. le Conſeiller Privé *Formey*, Secretaire perpétuel de l'Académie.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

Fabius & Caton - - Pag. 3

Poéſies diverſes &c. - - - 24

Obſervations chirurgicales - - 36

Les loiſirs d'une jeune Dame - 52

De la cauſe matérielle de la peſte & des épizooties - - - 80

Storia della Letteratura Italiana - 127

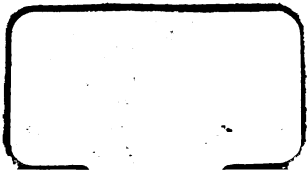
Vues d'un politique - - 147

Storia di Bianca Capello - - 167

L'art du chant - - - 195

Tranſactions Philoſophiques - 212

Diſſertation ſur l'électricité de la glace 235

Exa

Examen critique des anciens hiſtoriens d'Alexandre - - Pag. 256
Le nouveau ſpectateur - - 275
Hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne - 286
Obſervations météorologiques - 299
Nouvelles littéraires - - 309